BnF Gallica

Bonnes fortunes parisiennes

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Hetzel, Pierre-Jules (1814-1886). Bonnes fortunes parisiennes. 1862.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

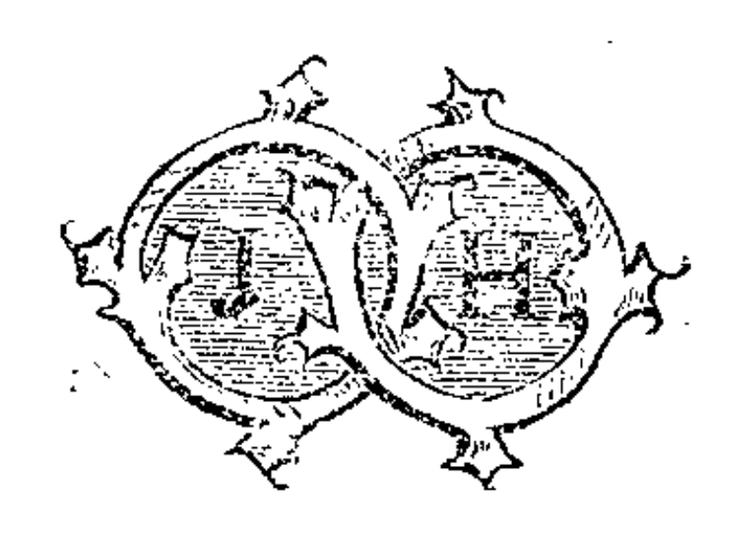
Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

P.-J. STAHL

LES

BONNES FORTUNES

PARISIENNES



PARIS

COLLECTION HETZEL

JUNG-TREUTTEL, 19 RUE DE LILLE

POUR L'ÉTRANGER

Complété avec un Amateur
RF 72-69679

LES

BONNES FORTUNES

PARISIENNES

4380

Y²

69679

RF
24/4075

Tous droits réservés

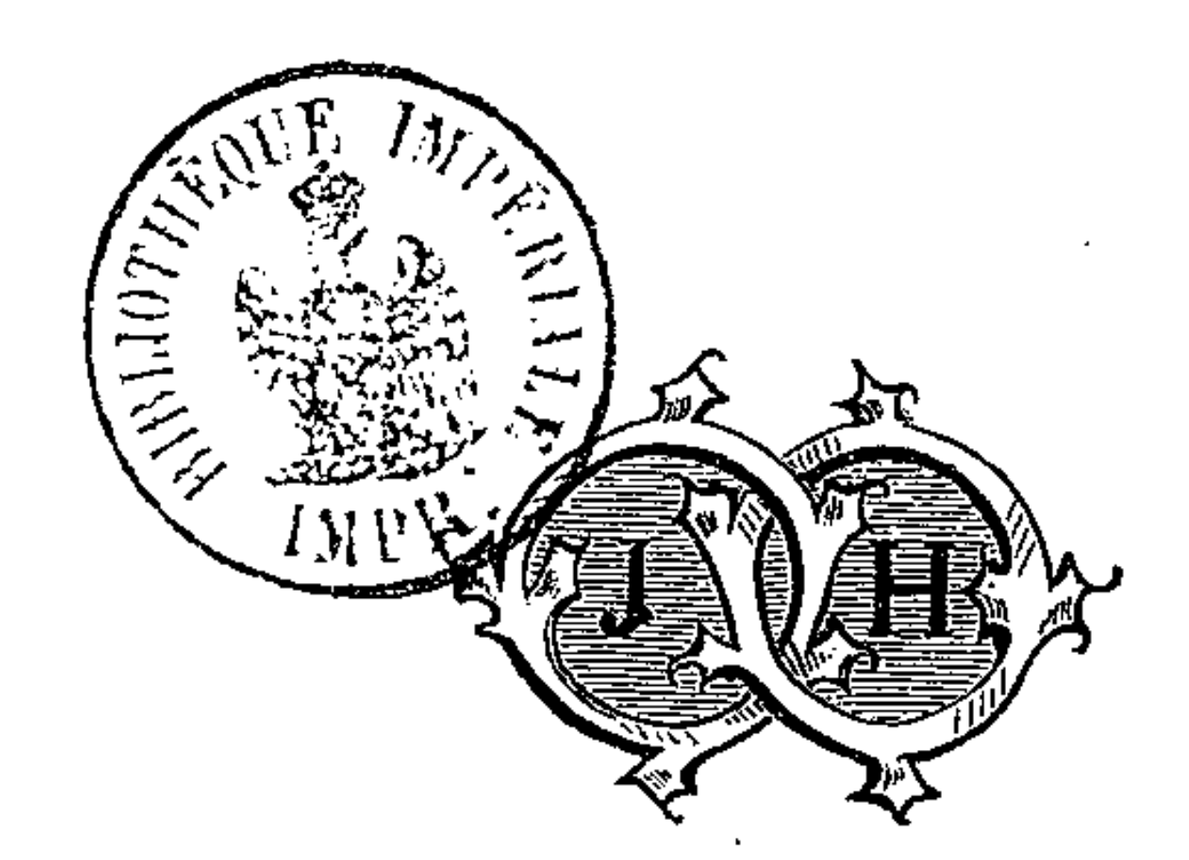
©

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7

P.-J. STAHL

LES

BONNES FORTUNES PARISIENNES



PARIS

COLLECTION HETZEL

JUNG-TREUTTEL, 19 RUE DE LILLE

POUR L'ÉTRANGER

1862

LES

BONNES FORTUNES

PARISIENNES

CHAPITRE PREMIER

DE DRESDE A LA BASTEI

Vous avez tous connu Georges Turner, un peintre, plus qu'un peintre, un poëte, une de ces natures à la fois chevaleresques et mélancoliques qu'embrase l'amour du beau, qui ont le culte de ce dieu invisible qu'elles appellent l'idéal, et qui cherchent partout, même en ce monde, des preuves de la présence de leur dieu.

Je le rencontrai un jour sortant du musée de Dresde.

La vue des chefs-d'œuvre qui abondent dans ce

musée, un des plus riches en trésors de toute sorte qu'il soit donné aux hommes de rassembler, cette vue l'avait transporté. Il avait le front comme illuminé. Sa parole vibrait. On sentait qu'il s'était rempli jusqu'au bord d'un saint enthousiasme.

— Que c'est bon ce qui est beau, me dit-il, et qu'il est doux d'admirer!

— Comme vos yeux brillent, mon ami! On dirait que vous avez pleuré.

— Si j'ai pleuré! me répondit-il; oui, certes, et j'espère bien pleurer encore. J'ai pleuré devant ces grandes, devant ces nobles toiles. Que je suis heureux d'être peintre, d'avoir des yeux pour ouvrir à mon âme ce pur ciel de l'art où l'on voit réalisés par d'autres les rêves qu'on n'a pu atteindre encore soi-même, mais qu'on atteindra peut-être à son tour! Tout est dans ces inappréciables galeries. C'est un monde, un univers toujours réussi, plein d'une vie et d'un mouvement que rien n'égale dans la vie réelle.

C'est plus beau que la nature elle-même, car c'est la nature choisie par ses plus respectueux enfants. Entrez là dedans, mon cher Maurice : fussiez-vous mort à toutes les émotions, vous en reviendrez ranimé. Tout y brille, tout y rayonne, tout y parle. Il y a dans ce temple vingt tableaux

qui sont tout à la fois des poëmes et des symphonies. Je vous défie, quand ces miracles auront passé sous vos yeux, de me dire qu'ils sont muets, qu'ils ne vous ont rien raconté, qu'en les contemplant votre âme n'a fait que voir et n'a rien entendu. Vous sortirez de ce saint lieu comme d'un concert sacré, écoutant encore, comprenant que ce qui est radieux ne se tait pas, que les couleurs chantent, qu'elles ont une voix, et qu'il n'y a, pour tout dire, que les sourds et les aveugles qui séparent l'harmonie des tons de l'harmonie des sons.

Il est douloureux, sans doute, d'avoir contemplé ces merveilles et de n'être que ce qu'on est, mais il est plus triste encore d'être contraint de les quitter et de rentrer, en se séparant de cette foule de génies, dans le néant des rues. Où vais-je aller pour garder complète la mémoire de cette fête de mes yeux? où vais-je promener mon souvenir? Tenez, mon cher Maurice, si vous êtes un bon ami, vous ne me quitterez pas, vous vous emparerez de moi et vous me conduirez dans quelque beau lieu, à la Bastei, par exemple. Cela vous va-t-il? en cinq quarts d'heure, nous serons en pleine Suisse saxonne, et nous aurons échappé aux vulgarités des villes. Il n'y a que les splendeurs écloses sous la main de Dieu qui puissent répondre à tout ce que

viennent de me dire les splendeurs de l'art. Partons.

— Partons, lui dis-je; les montagnes et les rochers, les eaux vives et les forêts profondes, ce sont mes tableaux à moi. L'univers est mon musée. Pourquoi croyez-vous donc que je cours sans trêve ni repos, si ce n'est pour rencontrer l'occasion de pleurer de temps en temps, tout seul, une de ces larmes que vous venez de répandre? D'ailleurs, je ne cherchais, en ce moment, qu'à user une journée d'impatiente attente. Avec vous, dans le beau pays que vous me promettez, elle passera plus vite.

Grâce au chemin de fer plus prompt que le bateau à vapeur, nous laissâmes bientôt derrière nous la vallée de Dresde et ses guinguettes fameuses.

Loschwitz et Blasewitz, où Schiller prit sa Guttel pour sa tragédie de *Wallenstein;* les tourelles du palais romano-chinois de Pilnitz, où fut signé le traité qui ramena la légitimité en France; Gross-Sedlitz et Kopitz, célèbre par son tir au papegai; Pirna et la forteresse de Sonnenstein, défilèrent successivement sous nos yeux. La station de Potzscha apparut.

Nous n'avions plus qu'à traverser l'Elbe pour nous trouver à Vehlen, au pied de la Bastei.

La Suisse a des beautés d'un autre ordre; elle n'a rien qui ressemble à cet étrange lieu. Le long et bizarre défilé d'Uttewalder-Grund, qui, à travers mille surprises, conduit des bords de l'Elbe au sommet de la Bastei, est comme ces préludes des belles œuvres qui déjà annoncent la pensée de leur auteur. Quoi qu'en ait dit le proverbe, tout chemin ne mène pas à Rome. Il y a chemins et chemins; et Dieu, en maître habile, n'a jamais fait une préface vulgaire aux grands chapitres de son livre. Un chemin comme celui de la Bastei ne saurait donc conduire à quelque chose de banal. On sent qu'il vous mène à la découverte d'un des secrets de la nature. C'est comme une initiation, comme une préparation, que cette ascension mystérieuse et charmante à travers les monts déchirés.

Le jour ne semble se faire que peu à peu dans ces gorges étranglées, et riantes cependant, que dominent et surplombent parfois tout à coup d'énormes blocs de noirs rochers. On sort de tunnels comme Dieu seul en sait faire par des échappées qu'aucun pinceau n'aurait osées. L'herbe la plus menue, les fleurettes les plus gaies, la mousse la plus tendre, les bruyères les plus roses, les fougères les plus actives, le sable le plus fin, la terre la plus vierge, les fruits les plus naïfs, les ruisseaux les plus fous,

les torrents les plus brusques se trouvent sous vos pas, sous vos yeux, sous vos mains, avec une profusion, avec une diversité telle que, n'était la note toujours grave qui sert de dessous à ces mille variations et qui ne vous laisse pas oublier que tout cela n'est encore qu'une broderie, que l'introduction d'un bien autre morceau, vous seriez tenté à chaque instant de dire : « N'allons pas plus loin. Nous sommes bien ici ; restons-y pour l'éternité. »

Mais quel amant de la terre, digne de ce bel amour, est jamais resté à mi-chemin d'une montagne ou d'un précipice? La pointe extrême des cimes et le fond même des gouffres, n'est-ce pas ce que veut toucher quiconque est possédé de la curiosité, de la passion du beau?

Vous montez donc, laissant tomber çà et là, partout, un regret ; disant du regard à tout ce qui vous ravit : « Je reviendrai. » Quand vous êtes presque en haut, cela s'élargit. C'est une forêt d'abord ; c'est un plateau lumineux ensuite. Le blé y pousse. Vous vous croyez sur un roc : c'est presque une plaine qui s'étale devant vous. Mais vous n'êtes pas au but. Ceci n'est qu'un repos ménagé comme à dessein pour vos yeux, avant que la toile se lève pour leur dévoiler le fantastique décor dont le reste n'était que l'annonce.

A gauche, tout au bord de la route carrossable que vous n'avez pas prise, bien entendu, un petit sentier sous bois vous conduit innocemment, sournoisement, près d'une rustique barrière ; un arbre mal équarri, sur deux supports quelconques, c'est tout ce qui vous sépare du spectacle prestigieux qui vous attend. Si vous êtes sujet au vertige, tenez-vous bien. La scène est à pic sous vos pieds, aussi bas, dans la profondeur, que puisse descendre votre vue. Que dites-vous de cet antre, de cette fosse immense, de cette caverne à ciel ouvert, de ce cirque formidable? Est-ce assez inquiétant, assez solennel ? Avez-vous jamais rêvé rien de pareil dans le plus puissant, dans le plus fiévreux de vos songes? Comment décrire cette nation assemblée de géants de pierre, ce conciliabule de rochers, ce sénat de colonnes vermoulues, ces rangées de Titans morts et restés droits dans l'attitude d'une délibération suprême? Que dites-vous de ces pleurs de soufre que les siècles ont séchés dans les yeux, dans les blessures de ces vieillards de granit? Que dites-vous de cette sombre prairie de sapins, de ces altiers sapins du Nord qui partout menacent le ciel, et qui, d'où vous les apercevez, semblent étendus sous les pieds de ces colosses comme un tapis de brins d'herbe ?

Je n'ai rien vu de plus majestueux que cette pétrification colossale. On dirait les restes d'un temple antédiluvien. Les sphinx gigantesques de la grande Égypte n'eussent pu ramper qu'à l'état d'insectes autour de ces formidables débris. On domine toutes ces hauteurs, on a tous ces sommets sous les pieds; mais, de si haut qu'on les contemple, on les sent debout, on les voit énormes, ils vous apparaissent menaçants comme s'ils se dressaient au-dessus de vos têtes. On se dit qu'on n'est que le brin de paille qu'un caprice du vent a emporté par delà les monts, et que, si élevé qu'on soit au-dessus de ces abîmes, la grandeur est en bas.

Mais il faut s'arracher à ce spectacle. Il n'est lui-même que le plus grand des accidents de la route. Vous faites cent pas encore. Vous quittez les arbres. Vous vous arrêtez : quelle est la surprise nouvelle, et comment va s'appeler votre étonnement?

CHAPITRE II

LA BASTEI

Mon étonnement à moi, Georges, depuis longtemps initié, ne le partagea pas; ce fut de trouver pour premier plan à l'inénarrable horizon qu'il m'avait annoncé ce qu'on appellerait en France une vaste guinguette, et ce qu'on décore en Allemagne d'un nom plus honorable. Eh! mon Dieu, oui, lecteur, qui voyagez si complaisamment avec moi, c'est une *restauration* allemande, un gros chalet à deux ou trois étages, un observatoire carré, une sorte de moulin à vent sans ailes, deux ou trois hangars pour les buveurs des jours de pluie, une

longue salle à manger dominant toute la contrée, des tables vertes, et une armée de chaises de paille qui nous barrent la vue promise.

Le portier du lieu, un respectable vieux chien blanc, aboya, fort poliment du reste, pour annoncer notre arrivée; à son appel, un garçon, un kellner de bonne mine, accourut la serviette sous le bras pour nous offrir ses services.

— Ces messieurs veulent-ils dîner? combien de couverts? Nous avons de la süppe, des beefsteaks, des truites frites, des pruneaux, des côtelettes, de la langue fumée, des compotes, de la bière, de la limonade, du vin aux œufs, du fromage vert, du maitrank, du café. Que faut-il leur servir?

Georges ne put s'empêcher de rire de ma déconvenue. Je pris le parti d'en rire moi-même, car, s'il faut l'avouer, je venais de m'apercevoir, à la brillante énumération que venait de nous faire le garçon, que j'avais une faim de dogue.

— Va pour le beefsteak, m'écriai-je.

— Et pour les côtelettes, dit Georges.

— Et pour une bouteille de Rudesheimer, repris-je.

— Et pour les truites frites, dit encore mon compagnon.

— Et pour le café, et pour le kirsch, et pour tout

le reste, ajoutai-je, saisi tout à coup d'une sainte ardeur.

— Où ces messieurs veulent-ils se placer? dit le garçon.

— Pas trop loin des fourneaux, repris-je.

— Pour cela, dit Georges, mon bon Maurice, c'est une autre affaire. Si c'est une manie respectable de chercher la place qu'on préfère au café Riche ou chez Bignon, c'est le plus sacré des devoirs de ne pas faire un choix inconsidéré, quand la salle à manger dont on dispose s'appelle le plateau de la Bastei. Un peu de patience donc, mon ami, et suivez-moi. Le garçon va commander notre festin et nous lui dirons tout à l'heure sur quel point de l'horizon nous verrons coucher le soleil. Nous allons dîner en plein air, s'il vous plaît.

— Si cela me plaît, m'écriai-je, un dîner en plein air! Mais, mon ami, c'est la joie des joies! Devant la belle toile de fond qui s'étale là-bas sous nos yeux, un beefsteak de zèbre serait tendre. Une de mes béatitudes en voyage, c'est de rencontrer un beau site à côté d'un bel appétit. Allons, Georges, cherchez-nous vite une salle à manger, c'est vous qui m'avez amené à la Bastei, c'est à vous de m'en faire les honneurs.

Grâce au bon goût de Georges, nous fûmes en

moins de dix minutes attablés dans un cabinet particulier comme on aurait peu de chances d'en rencontrer sur les boulevards de Paris. Figure-toi, lecteur, habitué, pour tes péchés peut-être, du café Anglais, figure-toi, à mille ou douze cents pieds au-dessus du sol, à l'extrémité d'une grosse roche témérairement penchée sur le plus délicieux abîme, un ancien nid d'aigle, une sorte de repaire de bêtes fauves, un admirable trou de sept ou huit pieds carrés, taillé brutalement dans la pierre par quelque cataclysme inconnu; figure-toi dans l'une des parois de ce trou un autre trou, résultat probable de quelque colère de la foudre, s'ouvrant brusquement en guise de fenêtre sur un paradis, et, dans ce lieu de délices, deux chrétiens en état de grâce, faisant face tout à la fois à un potage fumant servi sur une nappe bien blanche et au plus éblouissant des panoramas.

Il était cinq heures environ. Tous les feux du jour étincelaient encore au fond de l'horizon, et le calme du soir descendait déjà sur nos têtes. A nos pieds coulait l'Elbe aux ondes d'argent, plus allemand que le Rhin. Devant nous se détachait, sous la forme d'une énorme jardinière, la citadelle de Kœnigstein et sa ceinture de vieilles roches; une forteresse imprenable pour qui n'a pas deux thalers

dans sa poche, et le roc célèbre de Lilienstein qui lui fait pendant du côté de Schandau. A droite s'étendait un paysage infini; à gauche, si j'ai bonne mémoire, la montagne Bærenstein aux flancs creux et le Jungfernsprungl.

Quel dîner! quel spectacle que le coucher de soleil d'un beau jour vu au bout d'une fourchette bien garnie, et la belle alliance que celle de deux faims ensemble satisfaites, la faim des yeux et celle d'un estomac généreusement ouvert!

— Dites donc, Maurice, soupira Georges entre le fromage et le dessert, regrettez-vous Vachette, Bignon, Tortoni? Regrettez-vous le macadam, le bruit des fiacres, la vue des colonnes-affiches et celle des demoiselles qui fument jusqu'à minuit sur les chaises du café Riche? Regrettez-vous *la Patrie* du soir?

— Ma foi, non, lui répondis-je; encore si les boulevards étaient sur les quais! car les quais de Paris, c'est beau de partout, mon ami Georges. Mais vous, mon cher peintre, ne regrettez-vous ici ni Raphaël, ni Rubens, ni Rembrandt, ni les portraits du Titien? Ne regrettez-vous pas votre favori Claude Lorrain?

— Pas même Claude Lorrain, me répondit Georges: j'en ai un sous les yeux de vingt-cinq lieues

de long; pas même Rubens : ce beau nuage empourpré de toutes les couleurs du ciel, c'est sa palette; pas même Rembrandt : cette roche qui fait la loi au soleil là-bas, qui semble emprisonner tout un coin de terre, c'est le combat de Rembrandt avec la lumière, c'est un Rembrandt; pas même le Titien, car à demi doré comme vous l'êtes en ce moment, Maurice, vous êtes un superbe Titien; pas même Raphaël enfin, car ce fond bleuâtre et charmant sur lequel se profilent ces trois ou quatre arbres fins et élégants qui semblent les derniers de la terre et les premiers du ciel, c'est le fond préféré de Raphaël. Je ne regrette rien, rien; et voilà où est le beau du beau, c'est que partout où il est, qu'il soit l'immensité elle-même, comme ici, ou qu'il tienne dans un cadre pendu à un clou, il est complet. Grâce à Dieu, le beau n'a point de mesure : il est tout entier dans un détail aussi bien que dans le plus vaste ensemble...

J'interrompis Georges :

— Tiens, tiens, lui dis-je, qu'est-ce qui me tombe donc sur la main? comme c'est chaud!

— Eh mais, dit Georges, entendez-vous? qu'est-ce qui rugit donc là-bas?

— C'est un lion, Georges, ou un orage.

— Un lion, Maurice, un lion égaré en Saxe, en

Saxonie comme disent les Allemands quand ils parlent français? Je ne crois pas.

— Mettons alors que ce soit le tonnerre, mon ami, et n'en parlons plus. Cette armée de tambours a dix lieues à faire avant d'être ici.

— Ne vous y fiez pas, répondit Georges; le tonnerre a les jambes plus longues que vous ne pensez. C'est, parbleu! bien un bel et bon orage qui nous arrive.

— Qu'il soit le bienvenu, mon cher Georges. Le concert s'ouvre à point pour justifier vos propos de tantôt. Notre tableau va parler.

Georges avait raison. Le tonnerre avait fait en un clin d'œil une si grande enjambée qu'il me coupa la parole.

— Tudieu! voilà qui est s'exprimer en maître, dit Georges ravi; quel coup d'archet magistral, quelle basse-taille il a, mon cher Maurice, — le tonnerre de la Bastei!

— Eh! quoi! Georges, vous faites des calembours?

— Hélas! oui, reprit Georges d'un air contrit, mais c'était sans le savoir, mon ami.

— Messieurs, dit le kellner nous hélant, j'ai servi votre café dans la salle commune, vous n'au-

rez que le temps d'accourir si vous ne voulez pas être arrosés.

Le kellner avait dit vrai. Nous n'avions pas fait vingt pas que le déluge commençait.

Je ne voudrais pas faire de tort à l'orage des plaines; le tonnerre roulant à son aise sur les champs de blé de la Beauce m'a trouvé plus d'une fois respectueux; mais quelle infériorité il a, bon Dieu! à bonne volonté égale, sur le tonnerre de la montagne! et combien je préfère le tumulte des batailles shakspeariennes de ce maître des tonnerres, le tonnerre des lieux élevés, aux tranquilles et classiques grondements du sage tonnerre des terrains plats!

Georges était sans doute de mon avis.

— Du moins, me dit-il en s'épongeant avec la serviette que lui tendait le kellner, du moins, dans les montagnes tout orage est une tempête. Tenez, Maurice, rien ne manque à la fête. C'est la nuit dans le jour. Et comme c'est bien compris, ces ténèbres soudaines! comme l'effet y gagne! quel art! un orage sans nuit, c'eût été un feu d'artifice à midi.

Le kellner allait fermer les fenêtres.

— Non pas, dit Georges; laissez-nous-en deux,

mon garçon ; une pour chacun. Ce ne sera pas trop pour bien voir.

— Yes, mylord, dit le kellner répondant à Georges.

— Comment, yes? Est-ce que vous parlez anglais quand il tonne, mon garçon?

— Faites excuse, dit le kellner; c'est qu'en voyant tout à l'heure que Votre Seigneurie faisait quelque chose qui n'est pas raisonnable, je me suis dit : « Imbécile, ce monsieur est Anglais, et tu as tort de lui adresser la parole en français. »

— Merci pour les Anglais et pour moi, dit Georges riant de bon cœur. Votre explication me satisfait, mon ami. Je ne m'attendais pas à trouver sur la Bastei un garçon aussi futé.

CHAPITRE III

ÉLOGE DES GARÇONS DE CAFÉ.

— Ne dis pas de mal des garçons, dis-je à Georges; j'ai remarqué que rien ne développe l'esprit d'observation comme d'avoir une serviette sous le bras et un tablier blanc autour des reins dans les lieux publics. J'ai connu au café Cardinal un garçon qui en aurait remontré à Balzac pour deviner, à première vue, le caractère et le goût des gens qu'il avait à servir. Il m'était devenu impossible de déjeuner sans son assistance.

— Je ne te savais pas cette estime pour ces mes-

sieurs, me répondit Georges en allumant son cigare.

— Estime justifiée, répondis-je. Te rappelles-tu le grand Louis, un Piémontais, je crois, l'ami intime de toute sa clientèle, laquelle pourtant est une clientèle distinguée? Il me servait un matin deux œufs frais. Un monsieur entre fort affairé :

— Garçon! dit-il.

Louis me quitta.

— Que veut monsieur?

— Donnez-moi la carte.

Louis passa la carte à l'homme pressé qui la feuilleta et la refeuilleta, livré, à ce qu'il paraissait, à toutes les angoisses d'une déplorable incertitude.

Louis me regarda d'un air narquois, et, ouvrant la petite porte qui donnait sur l'office :

— Un beefsteak aux pommes pour le 8, cria-t-il au chef.

— Mais, lui dis-je, ce monsieur n'a encore rien demandé!

— Règle générale, me dit Louis d'un ton où perçait le juste sentiment de son infaillibité, quand un client consulte la carte pendant trop longtemps, il est impossible qu'il ne finisse pas par demander un beefsteak.

Le flair de Louis ne l'avait pas trompé. Le numéro 8, découragé, venait de jeter la carte sur la table avec humeur et, s'adressant à Louis :

— Donnez-moi un beefsteak, lui disait-il.

Et maintenant, ô Georges! comprenez-vous mon admiration pour les garçons de café?

CHAPITRE IV

NICKEL

Je ne répondrais pas que Georges eût écouté mon histoire jusqu'au bout, mais j'avais derrière moi deux oreilles qui n'en avaient pas perdu un mot. C'étaient celles du garçon de la Bastei, que je croyais bien loin. La bonne opinion que j'avais exprimée pour les gens de sa profession me parut l'avoir attendri.

— Si monsieur revient à la Bastei et que j'y sois encore, me dit-il, il peut être sûr d'être bien servi par Nickel.

— Tiens! lui dit Georges, vous êtes encore là,

vous? mais nous n'avions plus besoin de rien, mon ami; vous pouviez vous retirer.

— C'est que, dit Nickel en s'adressant plus spécialement à moi, qui avais visiblement pris le pas sur Georges dans ses faveurs, c'est que je voulais demander à monsieur s'il faut lui retenir un lit.

— Un lit! m'écriai-je, et pourquoi faire? Nous comptons coucher à Dresde, mon garçon.

— On ne redescend pas la nuit de la Bastei quand il a plu, me répondit M. Nickel; l'orage a grossi les ruisseaux, et cela serait impossible même à mylord.

— Comment, mylord? dit Georges.

— Si ce garçon tient à ce que tu sois Anglais, dis-je à Georges, laisse-le faire.

— Au fait..., dit Georges.

— Nous n'avons que trois lits, reprit le kellner sans se déferrer.

— Eh bien! dit Georges, trois lits pour deux, cela n'a rien d'inquiétant.

— Pour deux, non, dit le kellner, mais pour dix! Si mylord m'avait laissé dire, il saurait déjà qu'une demi-heure avant son arrivée nous avions ici huit personnes. Ces personnes ont été faire un tour dans les rochers; dès que l'orage le leur permettra, elles rentreront; elles ne redescendront pas

plus que ces messieurs de la Bastei, et les lits seront pour ceux qui les auront demandés les premiers.

— Diable! dit Georges, cela change la thèse. Retenez-nous deux chambres, monsieur le garçon; deux belles, qui aient la vue de ce côté..., et appelez-moi mylord tant que vous voudrez. Je commence à me sentir pour les garçons de café en général, et pour le kellner de la Bastei en particulier, la même sympathie que mon ami Maurice.

Le kellner salua Georges d'un air satisfait, il me fit un signe de tête particulièrement amical, et nous laissa seuls devant les cieux déchaînés.

— Rester ici ne serait rien, dit Georges, après quelques minutes d'une muette contemplation, car voir le soleil se lever sur la Bastei après l'y avoir vu ce soir disparaître dans un orage n'a rien en soi de désobligeant; mais ce qui me chiffonne, c'est que si la société que nous a prédite votre Nickel n'est pas noyée tout entière par cette inondation, nous ne serons plus seuls dans ce cabaret. Vous verrez, Maurice, que tout ce monde-là va nous gâter notre tempête de ce soir et notre aurore de demain : trop heureux si notre nuit ne s'en ressent pas!

— Bah! dis-je à Georges, la maison est grande.

— Oui, me répondit Georges; mais trois lits ne sont toujours que trois lits, et il ne faudrait pas trop nous étonner si, dans un pays où c'est une politesse à se faire que de boire dans le même pot, quelque bon Allemand, effrayé de la perspective d'un gros rhume, nous demandait sans façon la permission de partager nos chambres et peut-être nos lits! Nous sommes dans une contrée patriarcale, ô Maurice!

— Partager nos lits!... m'écriai-je consterné, nos lits! mais j'aimerais mille fois mieux les donner tout à fait et coucher sur cette table.

— Vous n'êtes pas dégoûté, répliqua Georges. La nappe est presque blanche, et elle vaudrait toujours mieux, pour nous couvrir cette nuit, que les mouchoirs de poche et les damnés plumeaux qui nous sont probablement réservés.

— Ah! Georges, m'écriai-je douloureusement, mon cher Georges, pourquoi m'avez-vous amené ici?

— Ingrat! répliqua Georges; mais regardez donc ces splendides éclairs! mais écoutez donc ce vacarme! mais admirez donc ce ciel bouleversé!

Je me dressai subitement sur mes pieds.

— Ah çà! qu'est-ce qui vous prend? dit Georges. J'ai cru, Dieu me pardonne, que vous aviez avalé ce coup de tonnerre.

— Ce qui me prend, m'écriai-je, ce qui me prend!... Ah! comment ai-je pu l'oublier? Si je ne suis pas à Dresde ce soir, à minuit, ni avant ni après, je suis un homme perdu, déshonoré, et, qui pis est, désespéré, Georges.

— Allons, bon! dit Georges avec un flegme qui redoubla ma colère, voilà bien une autre histoire! Mais calmez-vous, Maurice; le sage est celui qui sait prendre son parti de ce qu'il ne peut empêcher. Le garçon que vous aimez a dit vrai : retourner à Dresde est aussi impossible que de monter dans la lune. Vous ne pouvez arriver ce soir, ni vivant ni mort, à l'hôtel de Bellevue. Et cela étant ainsi, maudissez-moi, mais asseyez-vous!

— M'asseoir! dis-je à Georges, vous n'y pensez pas. J'ai du feu dans les veines, et je ne m'asseoirai de ma vie.

— Que diable! me dit Georges, je n'imagine pas qu'un galant homme puisse jamais être déshonoré parce que la terre lui manque sous les pieds. Vous deviez être à minuit à Dresde; mais par une circonstante plus forte que toutes les volontés humaines, vous n'y pouvez rentrer que demain matin. Eh bien! vous en serez quitte pour dire demain à la nécessité quelconque qui vous y appelait ce soir, qu'attendu que vous n'êtes ni un nuage ni

un ballon, qu'attendu que vous n'êtes qu'un bipède, vous n'avez pu fendre les airs et vous y rendre. Vous le direz, je le dirai ; et ceux qui ne le croiront pas sur notre double affirmation, eh bien! que le plus grand des diables d'Allemagne les emporte! Mais nous trouverons bien, je vous le jure, quelque moyen d'avoir raison de leur incrédulité.

Je me promenais de long en large, fort agité.

— De par tous les saints du paradis, me dit Georges, dites-moi quelle mouche vous pique; dites-moi ce que vous aviez à faire à Dresde, à minuit. Minuit, ce n'est l'heure de rien qui ne puisse se remettre. On ne se bat pas à minuit, que je sache; ce n'est donc pas d'une affaire d'honneur qu'il s'agit, et, fût-ce une affaire d'honneur, le coup d'épée le plus mérité peut attendre. Parlez, mon bon Maurice, ou cela va être à mon tour de devenir enragé.

Je m'étais assis sans répondre, et les dents très-serrées.

— Êtes-vous muet? me dit Georges.

— Non...

— Êtes-vous fou? me cria-t-il.

— On le serait à moins...

— Pour cette fois, j'y suis, reprit Georges en se frappant le front. Ah! mon pauvre ami, pardonnez-

moi ; il y a là-dessous une affaire de cœur, je le vois. Il n'y a qu'une femme, il n'y a qu'une folie d'amour qui puisse mettre un homme raisonnable dans l'état déplorable où vous êtes.

— Eh bien ! dis-je à Georges en poussant un gémissement à côté duquel ceux de la tempête n'étaient qu'un zéphyr, mettez qu'il y ait une femme en effet au fond de mon chagrin.

— Diable ! dit Georges en se grattant la tête, diable ! Mais enfin, Maurice, une affaire de cœur, c'est un duel aussi, et, comme un duel, cela peut se retrouver sans doute. Allons, mon ami, ayez confiance en moi, et, dussé-je faire cent lieues à pied pour réparer la sottise dont je suis la cause involontaire, je les ferai. J'irai demain trouver celle qui vous attend ce soir, je me jetterai à ses genoux...

— Non pas ! m'écriai-je.

— Mais..., reprit Georges, souriant de la vivacité de ma réplique.

— Ne m'interrogez pas davantage, lui répondis-je ; ce qui est fait est fait, et c'est irréparable. Il y a deux ans, deux siècles ! que je cours après le rêve que j'allais atteindre aujourd'hui, et ce rêve est perdu à jamais ; et si je dis à jamais, c'est que c'est à jamais en effet. Voyons, Georges, supposez

que, par une bonne fortune inouïe, une bulle d'air quelconque, quelque chose d'impalpable comme un sylphe, un oiseau rare, un être insaisissable, par vous longtemps et ardemment poursuivi, supposez que cet être unique, que ce phénix soit dans votre main... je vous distrais un instant, votre main s'ouvre, l'oiseau s'envole et disparaît dans les nuées; croyez-vous que je pourrais vous le ramener en me jetant à ses genoux ?...

Georges courba la tête.

— Je suis un scélérat, me dit-il; vous devez avoir envie de me tuer ; tuez-moi...

Je ne sais ce que j'allais lui répondre, quand une espèce de fantôme, se dressant tout à coup sous ma fenêtre, l'enjamba sans plus de façon.

CHAPITRE V

LE RADEAU DE LA MÉDUSE

— Qui êtes-vous? dit Georges en se jetant au-devant de ce singulier visiteur.

— Je suis un naufragé de *la Méduse*, répondit le fantôme; je suis un noyé, je suis le flot battu par la tempête, je suis l'eau et la boue, je suis le froid et la faim. C'est à la nage que j'arrive, comme une épave, et à travers mille récifs. Je suis, pour tout dire, fait comme un voleur et trempé comme une soupe, mais ravi d'être au port. Au diable les parties de montagne! au diable l'Allemagne et les Allemands ! et au diable les monts et les vaux ! au diable tout ce qui n'est pas Paris ! Peste soit de la

végétation et du printemps ! Je suis de l'avis de je ne sais qui, un grand poëte, lequel soutenait que les forêts et les prairies ne sont que la moisissure de la terre. Je donnerais deux sous pour être à la broche, pour rôtir devant un bon feu, et quatre pour être sur le boulevard des Italiens, qu'un mauvais génie m'a seul pu faire abandonner il y a tantôt huit jours, dont je fais vœu de ne pas m'écarter à l'avenir d'une semelle. Au diable la lubie qui m'a poussé jusqu'ici, loin des fiacres généreux qui pour trente sous vous ramènent à votre lit; loin du tiroir où l'on trouve son linge blanc; loin de ma robe de chambre bien ouatée; loin de mes pantoufles vénérées; loin des chenets de mes pères, loin de tout ce qui est le bonheur ici-bas !

— Eh quoi ! Raymond, mon brave Raymond, c'est vous ! s'écria Georges qui reconnut, non sans surprise, dans le fantôme, un de ses amis de Paris. Par quel miracle vous trouvez-vous ici, vous, le Parisien le plus forcené, et dans ce pitoyable équipage ?

— Un miracle ! vous appelez cela un miracle ? répliqua l'homme mouillé; pardieu, Georges, vous n'êtes pas difficile ! Quand je me serai secoué, égoutté, séché, restauré, réchauffé et dépouillé, je répondrai peut-être à votre question. Pour le mo-

ment, sonnez la cloche d'alarme, appelez toute la maison, déshabillez-moi, faites-moi trop de feu, brûlez tout et suppliez tout ce qui respire dans cette baraque, car il ne faut pas être un égoïste, de lâcher sans plus tarder à travers ces rochers maudits les chiens du mont Saint-Bernard. J'ai laissé derrière moi, par delà le pont des rochers, dans un gouffre fréquenté par un torrent, sept hommes, sept créatures infortunées, naguère l'orgueil de Paris, qui rendront, comme cela vient de m'arriver, le dernier soupir dans moins de cinq minutes, si l'on n'entreprend pas incontinent leur sauvetage... Je me suis perdu, ils se sont perdus, nous nous sommes perdus dans les ignobles fondrières de cette butte infâme, et voilà !

Georges sonnait comme pour un incendie. Notre ami Nickel arriva tout effaré, un manteau de toile cirée sur le dos, une lanterne à la main.

— Je l'avais bien dit à mylord, fit-il en montrant à Georges, d'un air triomphant, le malheureux Raymond; en voilà déjà un.

— Garçon, mon ami, s'écria Raymond en le secouant par le bras, ne perds pas un mot de mes discours ! Si tu ne tiens pas à ce que je meure à l'état de gouttière, allons, vite, du feu et des habits ! N'importe quel feu, pourvu qu'il brûle ; n'im-

porte quels habits, pourvu qu'ils soient chauds. Va me chercher du bois et ta garde-robe ; je te la ferai remplacer par Dusautoy ; il a des habits de sénateurs qui t'iront à merveille. Voilà vingt francs ; cours, vole, ne perds pas la tête, n'éteins pas ta lanterne, et je te ferai des rentes ; je te donnerai des actions du Nord, ou même des Docks, si tu reviens avec ce que je te demande !

— Et les autres ?... dit le garçon.

— Les autres sont morts, lui répondit Raymond ; mais ils t'assureront un sort, si tu les ressuscites et si tu parviens à rapporter pour chacun d'eux ce que tout naturellement je désire d'abord pour moi-même.

Le garçon, électrisé par cette véhémente apostrophe et par la pièce de vingt francs de Raymond, prit son élan...

Raymond l'arrêta au vol, comme il allait franchir la porte :

— Encore un mot, dit-il. Si tu ne trouves pas assez de culottes propres dans tes malles et dans celles de tes maîtres, ô garçon de la montagne, mets à sec les tiroirs de tes maîtresses ; apporte-nous, sans choisir, des robes, des jupons, des corsets, des crinolines, des bonnets de coton, des couvertures, des rideaux, des matelas. Tout nous

paraîtra bon qui nous aidera à ne pas laisser nos os sur cette roche inhospitalière.

Cette pathétique prosopopée produisit sur nos nerfs un effet sur lequel n'avait pas compté son auteur. Oubliant tout, et mon légitime désespoir, et le respect dû au malheur, Georges et moi nous nous laissâmes soudain gagner par un fou rire.

— Vous riez, cœurs de pierre ! s'écria Raymond scandalisé ; tu ris, Georges, quand ton ami grelotte, quand ses dents claquent comme des castagnettes, quand le frisson de la dernière heure secoue chacun de ses membres ! Mais tu te crois donc au théâtre de la Gaîté, misérable ?

Ce sanglant reproche nous alla jusqu'à l'âme. La pitié nous revint. Georges prit Raymond par les bras, je m'emparai de ses jambes, et, après des efforts héroïques, nous parvînmes à le débarrasser de ses vêtements que la pluie avait hermétiquement collés sur son corps. Quand il ne lui resta plus que la peau, notre idée de la nappe nous revint et nous l'y roulâmes sans façon, comme nous eussions fait d'un enfant au maillot.

— Georges, dit Raymond après que nous l'eûmes couché tout de son long sur la grande table, oublie mes vivacités de tout à l'heure, bien qu'elles fussent méritées. Je jure, moi, de n'oublier jamais ce

que tu viens de faire ici pour moi. Georges, tu es mon bienfaiteur et mon père, que dis-je ? tu es ma nourrice ! Et vous, ajouta-t-il en jetant sur moi un regard tout rempli d'une touchante langueur, vous, compatissant inconnu, qui avez noblement sacrifié une paire de gants pour m'arracher mes bottes, soyez béni, ou plutôt soyez mon père aussi. Sachez qu'en obligeant Raymond de L... vous n'avez point obligé un ingrat, et que si jamais je vous rencontre à Paris, mes cigares de choix seront à vous.

CHAPITRE VI

FIN DU DÉBARQUEMENT

Que te dirai-je, ami lecteur? tout le radeau de *la Méduse* aborda la salle commune en moins d'une heure. Chacun des sept compagnons de Raymond fit successivement son entrée dans une tenue analogue à celle de son chef. Les ordres multipliés de Georges avaient été exécutés ponctuellement par Nickel, qui de sa vie n'avait fait une si belle recette, mais qui jamais non plus ne l'avait si bien gagnée. Le poêle était rouge. Tout ce qu'il y avait de disponible en fait de vêtements d'hommes et de femmes, dans le personnel de la *restauration,* avait été accumulé sur un coin de la

vaste table d'où Raymond; comme un général blessé, mais qui ne veut pas abandonner le champ de bataille, commandait la manœuvre. Chacun des naufragés s'était accoutré de son mieux, qui en garçon de charrue, qui en servante d'auberge. Quand cette laborieuse opération fut terminée, il se trouva que nous étions, en effet, dix hommes bien comptés, dont quatre femmes d'un genre assez nouveau, autour d'une énorme soupière de vin aux œufs battus, préliminaire d'un copieux souper dont Raymond avait dicté le menu.

Que M. Paul de Kock n'était-il ce soir-là à ma place sur la Bastei! Homère beaucoup trop dédaigné de la grosse gaieté parisienne, ce grand homme t'aurait, ami lecteur, détaillé ces désopilantes métamorphoses. Mais je n'ai pas comme lui du charbon dans ma poche; j'écris avec une plume menue, et je suis obligé de laisser à ton imagination le soin de crayonner ce burlesque tableau. Je me bornerai donc à te présenter nos nouveaux amis à mesure que cela pourra devenir utile à la suite de ce récit.

J'ai dit : « nos nouveaux amis, » et je ne m'en dédis pas.

Des Parisiens qui se rencontrent inopinément à l'étranger y deviennent forcément des amis pour

un temps quelconque. Ces amitiés, que rien ne doit plus rompre, finissent d'ordinaire, il est vrai, au moment même où finit la rencontre; mais qu'importe! n'est-ce pas un doux lien que d'être fils d'une même mère? Raymond et ses amis appartenaient, comme Georges et moi, à la vie parisienne. Je ne les connaissais pas, ils ne m'avaient jamais vu, cela n'empêcha pas que nous finîmes peu à peu par nous reconnaître tous. J'avais le même tailleur que celui-ci, celui-là avait le même bottier que moi; l'un croyait bien avoir eu Georges pour vis-à-vis au bal de Mme de C...; l'autre se rappelait confusément m'avoir demandé un jour du feu pour allumer son cigare en sortant de l'Opéra après la première représentation du *Prophète,* à laquelle je n'avais pas assisté. Bref, nous avions lu les mêmes livres, sifflé les mêmes pièces, applaudi les mêmes demoiselles, appartenu au même tableau. En faut-il davantage pour expliquer qu'au bout d'une heure la grande salle de la *restauration* de la Bastei ne contint plus que des amis intimes?

Quant à la mésaventure qui nous réunissait, après l'avoir maudite beaucoup sous l'influence d'un souper fortifiant et de quelques flacons d'excellent vin du Rhin dont le repas fut arrosé, beau-

coup, dis-je, en vinrent à la bénir. Je n'allai pas jusque-là, mais je fis bonne contenance cependant; à défaut de la mienne, j'eus la gaieté des autres.

La question des trois lits fut agitée au dessert.

On proposa de jouer à l'écarté ces meubles précieux; mais, grâce à Raymond qui avait, comme on dit, beaucoup de bon, la motion succomba. Il démontra que des gens qui ne s'étaient jamais vus devaient avoir une infinité de choses à se dire, et que d'ailleurs, de toutes les manières de ne pas dormir, jouer était la plus bête.

Sur son avis et pour s'en débarrasser, on plia la table dans un coin, dès qu'elle fut desservie; les matelas des trois lits disponibles furent tous apportés : de bons petits matelas allemands coupés en trois comme des parts de galette; on les rangea en demi-cercle autour du poêle, et il fut décidé qu'après avoir demandé à Dieu qui nous éprouvait, de vouloir bien faire sécher promptement nos habits et avancer un peu le retour de l'aurore, on dormirait, si l'on pouvait, dans ce dortoir improvisé. Il demeurait entendu que, si l'on ne pouvait pas dormir, on tâcherait de tuer le temps à l'aide de propos spirituels.

Tout alla bien d'abord; chacun prit sa part du lit commun avec une décence parfaite. On

poussa le soin des convenances jusqu'à constituer une ligne de séparation entre les dames et les messieurs. Il y avait quatre dames; il y avait six messieurs. Les six messieurs offrirent galamment au beau sexe, dont les robes étaient un peu courtes, le côté de l'ombre, plus voisin du poêle d'ailleurs. Mais le programme manqua à l'article sommeil; et les propos spirituels eux-mêmes, obligés de faire tous les frais d'une longue nuit, commencèrent à tarir.

Ce fut bientôt un concert de lamentations.

— Maudit café, disait l'un, il était fort comme un Turc; pas moyen de fermer l'œil.

— Ce n'est pas le café, c'est ce satané vin du Rhin qui t'aura tapé sur les nerfs, répondait une voix mâle partie du côté des dames.

— Sapristi! mais j'étouffe, s'écria tout à coup mon voisin de droite; ma robe me serre trop la taille. Colonel, vous qui êtes solide, venez donc me dégrafer, je vous prie.

— Impossible de bouger, répondait le colonel : Georges m'a si bien ficelé dans mon rideau que je ne puis pas faire un mouvement... L'animal a fait des nœuds.

— Cassez-vous donc les ongles pour obliger les gens, dit Georges.

— Je crois, le diable m'emporte! que le pantalon qui m'est échu est en crin, disait le beau Gaston de F...; c'est une vraie râpe... Je sens que je me chapelure.

— Veux-tu le mien, Gaston? reprit l'avocat B..., une des gloires du barreau de Paris; il est en carton.

— Bigre! mais je m'enrhube, soupirait d'une voix tonnante le capitaine Max Rigault, un vieux loup de mer récemment revenu de partout. Mon jupon est trop léger. Qu'on me passe un plumeau, ou j'échoue sur mes trois parts de matelas.

— Garçon! *la Presse, l'Opinion nationale, le Temps, la Gazette!* garçon! *la Patrie!* soupiraient quelques voix désolées.

— Que faire? s'écriait-on de tous côtés: il n'est pas neuf heures!

Et enfin tous d'un accord unanime :

— Raymond, vous qui êtes inventif, tirez-nous de là; ouvrez un avis, que diable!

Raymond se leva. Sa grande taille rehaussait singulièrement la majesté de son costume. Drapé dans sa nappe, on eût dit la statue d'un empereur romain descendue de sa colonne.

— Mesdames et messieurs, dit-il, vous n'êtes pas sans avoir entendu dire que, dans une situation

analogue, un certain nombre de gentilshommes et de gentilles dames se trouvant, comme nous, enfermés dans un endroit dont ils n'avaient pas les clefs, il fut décidé par eux que chacun chercherait dans sa vie un souvenir digne d'être transmis aux âges futurs, et raconterait ce souvenir aux autres pour leur faire passer le temps. Nous sommes ou avons tous été jeunes et supportables. Nous avons tous eu ou dû avoir quelques aventures capables d'intéresser un auditoire d'élite comme le nôtre : faisons un choix dans nos histoires... et, comme on dit dans le grand monde, allons-y. C'est bien le diable si dans le nombre il ne s'en trouvait pas quelqu'une qui pût joindre à ses autres mérites celui de nous plonger dans le sommeil qui s'obstine à nous fuir.

— Bravo ! s'écria le colonel. J'adore les histoires, celles des autres surtout. J'en ai entendu de bonnes en Crimée !

— Pierre, répliqua Raymond avec sévérité, les interruptions sont défendues.

— Les applaudissements ne sont pas des interruptions, monsieur le président, dit l'avocat.

— Toi, monsieur l'avocat, dit Raymond, tu n'as encore que le droit de te taire. Uses-en donc jusqu'à nouvel ordre. Si nous ne procédons pas avec

méthode, nous n'arriverons à rien qu'à nous payer un charivari comme celui dont nous avons la louable idée de nous débarrasser. Quand j'aurai fini d'exposer mon idée, on la mettra aux voix, comme on mettrait aux voix un simple royaume, et, si le suffrage universel lui est propice, tout sera dit pour ceux à qui le sort n'aura pas donné la parole.

Reprenant alors son discours :

— J'ai une grave recommandation à vous faire. Que le narrateur élu se pénètre bien de l'importance que son récit peut avoir sur l'agrément de cette veillée. La conversation a été perdue en France à partir du jour où l'on a cru pouvoir dire ce qu'on n'aurait pas osé imprimer. Que chacun de nous se tienne donc pour averti que tout récit qui serait de nature à blesser nos chastes oreilles doit être rayé de ses papiers pour aujourd'hui. Qui sait s'il n'y a pas ici dans quelque coin un sténographe qui puisse nous entendre, et si la réunion de nos petites histoires ne doit pas faire un jour l'édification des races futures et la fortune de la *Bibliothèque des Chemins de fer,* laquelle n'admet à la circulation, chacun le sait, que les œuvres contrôlées par la Monnaie et estampillées par la morale la plus pure? Tâchons de nous faire rire, entrepre-

nons de nous faire pleurer, j'y consens, mais instruisons-nous sans nous scandaliser. On dit généralement chez nous que dix hommes d'esprit n'ont jamais pu se réunir et passer une soirée ensemble sans dire ou des balivernes ou des sottises; donnons un démenti à cette opinion qui fait à l'étranger le plus grand tort à la France.

Tel est l'empire de la vertu, que Raymond fut applaudi à outrance. Sa motion fut adoptée à l'unanimité.

On tira au sort immédiatement à qui parlerait le premier. Le sort, bien avisé, désigna le colonel Pierre de G...

— Ça n'est pas juste, s'écria le colonel. Quoi! il y a ici un avocat qui n'aurait pas mieux demandé que de parler, et c'est sur moi que tombe la corvée! Enfin, c'est égal, respectons l'arrêt du destin; vous êtes encore plus à plaindre que moi, mes chers amis.

S'adressant alors à Raymond :

— Votre programme a du bon, lui dit-il, mon cher Raymond, mais il est gênant pour un soldat. Me voici forcé du coup à éplucher mes aventures de garnison, et à remonter dans ma vie presque jusqu'à mon berceau.

— Allons, Pierre, dit l'avocat, pas de préface et

donnez-nous bravement l'exemple. Un dragon devrait-il se plaindre d'être le premier à marcher au feu?

— Je demande cinq minutes de réflexion, dit le colonel.

— Accordé, lui répondit-on, mais pas une de plus.

— Bon! je tiens mon histoire, dit enfin M. de G..., mais avant tout qu'on me déficelle. J'ai besoin de mes bras pour parler : le geste est la moitié du discours.

On déficela le colonel; on l'assit sur une chaise devant une petite table; on posa un grog au kirsch devant lui. Il caressa deux ou trois fois sa longue moustache, il toussa, et, d'une voix ferme et accentuée, prit la parole en ces termes :

HISTOIRE D'UNE OPTICIENNE

ET

D'UN LIEUTENANT DE DRAGONS

I

C'est une aventure de jeunesse que je vais vous raconter ; mais que les dames ne craignent rien : la moralité ne manque pas autant qu'on le croit généralement au récit de ce qu'on appelle les bonnes fortunes de la vie de garçon. La Providence a sagement posté au bout de toutes les joies de ce monde, pour peu qu'elles soient illégitimes, un déboire qui leur sert de contre-poids. Je ne sais pas ce que

pense de l'amour mon honorable auditoire, mais je sais qu'à mes yeux, et vingt fois sur vingt, la journée que nous venons de passer sur la Bastei est son image fidèle. Cela commence par le soleil, cela finit par la pluie. Ceci dit, écoutez-moi avec bienveillance, je ne ferai rougir personne.

C'est presque du plus loin qu'il me souvienne. J'avais vingt-deux ans. Mon épaulette de lieutenant était toute neuve; mon cœur était presque aussi neuf que mon épaulette, et j'ose dire qu'à cette époque il était d'or comme elle.

Mon régiment venait de passer deux ans dans la petite ville de S..., ma première garnison. Tout chef-lieu de préfecture qu'elle fût, S... était alors et a dû rester une des plus maussades villes du nord de la France. L'uniforme du premier dragons y était peut-être admiré, mais il était loin d'y être aimé. La province est prudente, elle a une sorte de répulsion instinctive pour ce qui brille. Nous étions à la lettre les bêtes noires du pays. Les bourgeois de S... avaient tenu à l'écart, autant qu'ils l'avaient pu, notre corps d'officiers. Leur froideur systématique avait établi comme un cordon sanitaire entre leurs femmes et nous. C'est tout au plus si trois ou quatre maisons, un peu moins timorées que les autres, avaient osé s'entre-bâiller pour nos uni-

formes dans cette bourgade à la fois prude et bigote. Si l'on n'avait pas eu besoin de danseurs à la préfecture, ses salons eux-mêmes nous seraient restés fermés. Encore ne s'ouvraient-ils pour nous que deux ou trois fois par an, aux jours des réceptions officielles. Nous revenions figés de ces séances, tant était glacial l'accueil qui nous y était fait.

C'était dommage : un beau sang courait sous le givre dont se couvrait, à notre approche, le visage des dames de S..., qui avaient ainsi trouvé, à notre usage, le secret de n'être pas aimables, tout en restant jolies. « Que ne sont-elles laides! disions-nous; à quoi bon tous ces biens perdus? »

Le régiment d'infanterie qui nous avait précédés à S... y avait été traité moins durement. Mais la cavalerie, on ne voulait point en entendre parler. Sourire à un dragon, c'eût été à S... une énormité. La vérité était que cette ville austère, mais non aveugle, nous trouvait trop beaux. Les femmes baissaient leurs voiles quand nous passions à côté d'elles dans les rues, comme si elles eussent obéi à un mot d'ordre. Les marchandes elles-mêmes, barricadées dans leurs comptoirs, détournaient la tête de peur de nous voir en face en encaissant notre monnaie. C'était, il faut en convenir, payer bien cher les avantages naturels inhérents à notre arme.

Ce fut une lugubre vie que la nôtre pendant ces deux interminables années. Le café était notre unique ressource. Nous y vivions confinés comme dans une quarantaine. J'appris pendant ces deux siècles à jouer aux dominos, à pousser des billes sur un billard, à fumer du soir au matin, à flâner par tous les temps sur le pavé des rues, à regarder tous les jours, sans les voir, les mêmes étalages dans les mêmes boutiques, à dormir en plein soleil et à bâiller dès huit heures du soir. Je me serais bien passé de ce complément à mon éducation de soldat.

Quand notre colonel nous apprit qu'il avait obtenu notre changement, et que nous allions sortir de ce purgatoire pour voir s'ouvrir devant nous le paradis parisien, ce fut un cri de joie, un réveil général dans le régiment. Nos malles furent bientôt faites.

II

Je crois que je serais venu à bout d'oublier de S... jusqu'à son nom, si le petit incident que je vais vous raconter n'était un jour venu me la remettre en mémoire.

Il y avait deux mois que nous avions quitté cette ville peu regrettable; il y avait deux mois que nous étions dans le séjour des bienheureux, à Paris; j'avais déjà trouvé dans ce lieu de délices ce qui m'avait le plus manqué à S..., c'est-à-dire une place convenable pour mon cœur, quand un matin (j'étais encore couché) mon ordonnance me monta une lettre dont l'aspect, je ne sais pourquoi, m'intrigua. Elle était timbrée de S... Qui pouvait m'écrire de S...? Qui avait pu, après deux mois,

sentir le besoin de correspondre avec moi, dans un pays où j'étais sûr de n'avoir laissé ni dettes ni amis ?

Je tournai et retournai l'adresse : la suscription en était nette et ferme, mais elle ne me rappelait aucune écriture de moi connue. Décacheter une lettre dans ces conditions-là, c'est décacheter un mystère. J'ouvris donc celle-ci avec un certain sentiment de curiosité. Elle se composait de quatre grandes pages consciencieusement remplies. J'allai à la signature. Point de signature ! C'était une lettre anonyme, une lettre de femme peut-être ! cela devenait piquant.

Je m'accoudai sur mon oreiller. J'étalai l'épître mystérieuse sur mon buvard et je commençai ma lecture. Je vous redis le sens et presque le texte des lignes qui défilèrent une à une sous mes yeux.

« Monsieur le lieutenant,

« Vous trouverez peut-être singulier qu'un inconnu se permette de vous écrire, et que, vous écrivant, il se soit abstenu de signer sa lettre... »

Un inconnu ! il y avait *inconnu*, et non *inconnue*. Je n'indignerai personne en disant que l'aventure

perdit instantanément à mes yeux les trois quarts de son intérêt. Mon dépit fut celui qu'eût ressenti tout homme qui, dans un bal masqué, aurait aperçu de la barbe au menton d'un domino de bonne mine qui aurait surpris un instant son attention et son bras. A tant faire que d'être intrigué, j'eusse voulu l'être par une femme.

Je laissai donc là l'épître malencontreuse et repris la lecture de mon journal que l'arrivée de mon ordonnance avait interrompue.

Toutefois, fut-ce la faute des nouvelles du jour, qui ressemblaient beaucoup aux nouvelles de la veille, ou celle d'un involontaire agacement, mon journal me tomba bientôt des mains.

Je revins à la lettre, et cette fois je la lus jusqu'au bout.

« J'espère, me disait mon correspondant anonyme, qu'après avoir lu ce qui va suivre, vous comprendrez que j'aie dû garder vis-à-vis de vous le plus strict incognito. Je n'ai point l'honneur d'être de vos amis, monsieur, mais je sais parfaitement, et cela me suffit, que je m'adresse à un galant homme. L'extrême confiance que je vais vous montrer ne saurait donc être trompée, j'en suis sûr.

« Je ne crois pas m'abuser, monsieur le lieute-

nant, en disant que, pendant votre séjour à S..., vous avez dû remarquer une des femmes les mieux réputées de notre ville, la charmante Mme R..., la femme de l'opticien R..., dont les magasins font le coin de la rue A... et de la place B...

« Hélas! monsieur, j'ai fait comme vous, pour mon éternel malheur! Mais, admis par suite de relations de voisinage au bonheur dangereux de voir fréquemment Mme R... et de vivre en quelque sorte dans sa familiarité, je n'ai pu la voir, vous le comprendrez de reste, sans l'aimer éperdument. Il y a trois ans que mon cœur appartient tout entier à cette adorable et cruelle créature. C'est vous dire en deux mots que l'amour le plus ardent n'a point été payé de retour. Si j'ai eu d'abord l'espoir insensé de la fléchir, espoir que rien n'autorisait, je le confesse, si ce n'est la sincérité de mes sentiments, cet espoir aujourd'hui est perdu à jamais.

« Vous connaissez le rigorisme de notre petite ville; nulle part les mœurs ne sont aussi sévères. J'ai osé attribuer pendant quelque temps les dédains de Mme R... à la légitime frayeur qu'elle pouvait avoir de se compromettre. Mais j'ai découvert plus tard une cause malheureusement plus réelle à ses opiniâtres refus. Mme R... n'aime pas, ne saurait aimer son mari. Homme intelligent, distingué

même dans sa spécialité, mais absorbé exclusivement par ses affaires, mais toujours en quête de découvertes relatives à son art, M. R... est le pire des maris pour une femme comme la sienne. Bien que mariée depuis huit ans, Mme R... est restée, à la lettre, un trésor ignoré de son possesseur. Dur, brutal, inflexible, et, il faut le dire, d'un aspect presque repoussant, M. R... ne lui fait pas même l'honneur d'être jaloux des hommages que ses qualités, malgré sa réserve, lui attirent. Ce ne pouvait donc être la tendresse de Mme R... pour son mari qui la rendait insensible à mes vœux. Qu'était-ce alors?

« Je résolus de pénétrer ce secret. Je n'ai que trop réussi, monsieur. Mme R... n'est point une coquette. Voulant un jour mettre fin à mes persécutions en leur ôtant toute raison d'être, cédant aussi peut-être à un mouvement de pitié barbare, elle me fit comprendre que son cœur n'était et ne serait, par conséquent, jamais libre. Elle m'avoua qu'elle avait distingué un homme qu'elle ne pouvait ni ne voulait me nommer, et ajouta que celui qu'elle aimait ignorait et ignorerait toujours qu'il occupât sa pensée.

« Je cherchai en vain pendant longtemps quel pouvait être celui qui, sans le savoir, avait pu faire

une si vive impression sur celle que j'aimais. Je n'avais vu dans son entourage personne sur qui pussent s'arrêter raisonnablement mes soupçons. Un hasard me mit sur la voie au moment où j'y pensais le moins.

« Vous vous rappelez sans doute, monsieur, que, la veille du départ de votre régiment pour Paris, vous entrâtes vers midi dans le magasin de Mme R... Je n'ai rien oublié des détails de cet incident : vous veniez chercher des jumelles et un étui de mathématiques que vous aviez donnés à réparer à M. R... En l'absence de son mari, ce fut Mme R... qui vous reçut. Vous lui apprîtes que, quittant la ville le soir même, vous teniez à emporter ces deux objets.

« A cette nouvelle, Mme R... pâlit si affreusement que je crus qu'elle allait s'évanouir. Distrait par le singulier appareil d'un baromètre à musique, la dernière invention de M. R..., sur lequel s'était portée votre attention, l'émotion de Mme R... fut perdue pour vous. Mais elle ne m'échappa point, hélas! Ce fut à la fois un trait de lumière et un coup de poignard pour moi.

« Quelques minutes après, vous étiez parti, et Mme R..., à bout de forces, fondait en larmes.

« — Je suis malade, me dit-elle pour m'expliquer ses larmes; depuis un mois, j'ai les nerfs en un si

triste état qu'il m'est arrivé plus de dix fois de pleurer ainsi, sans savoir pourquoi.

« Je feignis d'accepter pour vraie la cause à laquelle Mme R... attribuait son émotion. Mais je ne puis m'être trompé, monsieur, Mme R... vous aime.

« Tout m'a confirmé depuis deux mois dans cette douloureuse conviction. L'état de Mme R... est navrant. Sa mélancolie est telle que j'en suis à craindre pour ses jours. Elle lutte courageusement contre son mal, elle ne se plaint pas, elle ne parle pas; mais il est évident que si un miracle ne la rend pas à la santé, sa vie est sérieusement compromise. Son mari lui-même s'est inquiété à la fin. Obligé d'aller recueillir un héritage dans le nord de la France, il a annoncé subitement à sa femme avant-hier qu'il allait l'emmener à Paris, qu'il l'y laisserait chez ses sœurs qui habitent cette ville, et que pendant qu'il poursuivrait sa route elle eût à consulter quelque médecin célèbre sur le dérangement de sa santé et à rapporter à S... des joues moins pâles et des regards moins funèbres.

« Mme R... fit ce qu'elle avait toujours fait, elle obéit sans répliquer; elle est donc, à l'heure qu'il est, à Paris.

« Comprendrez-vous, monsieur, le sentiment étrange qui me porte à faire à un inconnu de si graves confidences, à livrer un secret qui voulait être respecté, à trahir enfin la confiance de la personne que j'aime le plus au monde? Comprendrez-vous que je veuille à tout prix tarir ces larmes qui ne coulent pas pour moi, et que, n'espérant plus rien pour mon compte, je n'aie plus qu'une idée, celle de voir la femme qui m'a dédaigné heureuse, fût-ce à mes dépens, fût-ce par un autre?

« Mme R... vient d'écrire à une de nos amies communes qu'elle quitterait Paris mercredi. Elle doit prendre la voiture qui part à sept heures de la rue de Grenelle-Saint-Honoré, dans la cour des messageries Laffitte. Elle revient, dit-elle, plus souffrante qu'à son départ, et demande à son amie de faire tout préparer chez elle pour son arrivée qui doit avoir lieu dans la nuit.

« Que vous dirai-je encore, monsieur? Dois-je ajouter que, pour peu qu'après avoir lu ce qui précède le sort de Mme R... vous intéresse, vous prendrez mercredi une place dans la même voiture qu'elle. . . . . .

. . . . . .

« Que si, par impossible, je m'étais abusé, eh bien! monsieur, averti comme vous l'êtes, le pre-

mier regard de Mme R... (dans l'état où elle est, elle ne saurait se contraindre), son premier regard vous le dira; vous en serez quitte pour avoir cédé à un bon mouvement. Mais si je ne me suis pas trompé, ah! monsieur, comment est-ce à moi de vous en prier? soyez généreux, ramenez le calme dans l'âme de ma pauvre amie.

« Je m'arrête : l'effort que je fais en vous écrivant est de ceux qui dépassent les forces humaines. Je sens que je suis au bout des miennes. »

Et c'était tout, et c'était, fichtre! bien assez.

III

« Pardieu ! me dis-je après avoir lu cette longue et singulière épître, qui avait, plus que je ne me l'avouais à moi-même, embrouillé mes idées, je n'aurais jamais cru les bourgeois de S... si inventifs. Qui diable peut avoir logé dans le cerveau de celui qui m'écrit l'idée de cet imbroglio? Quel peut être le but de ce monsieur? S'amuser aux dépens d'un dragon de vingt-deux ans? Mais pourquoi? Est-ce un amant? est-ce un jaloux? est-ce le mari de Mme R... qui, sur un soupçon absurde, veut se donner le plaisir de me voir arriver, le nez au vent, dans sa ville, pour s'égayer un peu d'abord et se fâcher ensuite?

« Il y a certes là-dessous une mystification, peut-

être même une noirceur. Mais contre qui tout cela est-il dirigé? Est-ce contre Mme R...? est-ce contre moi? Suis-je une raison, ne suis-je qu'un prétexte cherché par quelque jeune premier de province pour compromettre ou confondre une femme qui l'aurait évincé?

« Car enfin je ne la connais pas, moi, Mme R..., et elle me connaît encore moins. Si je suis entré trois fois en deux ans dans son damné magasin, je veux qu'un loup me croque! Elle est fort jolie, d'accord, mais je ne l'ai jamais trouvée plus engageante que le reste de ses compatriotes. C'est tout au plus si, dans les rares circonstances où j'ai eu l'occasion de l'aborder, elle a eu avec moi la politesse quelconque d'une marchande pour un client de passage, et l'histoire de son évanouissement, le jour de mon départ, est un conte à dormir debout.

« Et pourtant il y a un peu de vérité dans cette fable. J'ai été en effet, je m'en souviens, reprendre mes jumelles et mon étui de mathématiques chez l'aimable opticien dont mon correspondant mystérieux me fait un si beau portrait; mais, à moins qu'il ne fût caché dans son baromètre à musique, il n'était pas chez lui ce jour-là, M. R...; je n'y ai vu ni lui, ni personne, que l'héroïne de la charade dont on veut me faire le héros.

« Oui, elle est jolie, Mme R... : des yeux bleus admirables, ma foi, et des sourcils noirs par là-dessus qui donnaient à sa figure un caractère tout à fait étrange, des cheveux superbes, une taille charmante ; mais, avec tout cela, l'air plutôt dur et hautain que tendre, si je ne me trompe.

« Ah bah ! au diable les énigmes !... Sommes-nous en avril pour que ce plat de poisson m'arrive ainsi tout chaud de la province ?

« Pierre, mon ami, voici une belle occasion de faire voir que la fatuité n'est pas votre défaut. N'allez pas vous en faire accroire. Restez chez vous. Vous ne manquez de rien à Paris ; qu'iriez-vous faire à S..., je vous prie? C'est aujourd'hui lundi, c'est par conséquent après-demain mercredi ; je vois d'ici l'auteur de votre missive flânant, mercredi, à trois heures du matin, au coin de la place de B..., à S..., et attendant sournoisement l'arrivée de la voiture dans l'espoir d'en voir descendre un dragon ridicule. Non pas, Pierre, non pas : les habitants de S... t'ont trop fait bâiller, mon ami, pour que tu leur donnes à rire. Lis ton journal, mon garçon ; étudie ta question d'Orient, ronge-toi les poings de ne pouvoir déclarer la guerre à l'Europe en faveur de ton avancement, mais ne quitte ni les Parisiens ni les Parisiennes pour les statues

qui ornent les comptoirs de S... Laisse poser le monsieur qui t'a écrit, mais garde-toi d'aller poser pour lui. Contente-toi de te promettre de lui frotter les oreilles, si la fortune l'amenait un jour sous ta main; fiche-moi vite au feu ce roman de banlieue, et n'y pense pas plus qu'à la lune. »

Après ce sage monologue, digne de faire pendant à celui de Hamlet, lequel commence, je crois, par ces mots célèbres : « Être ou n'être pas — un imbécile, » je me levai, je fis ma toilette et j'allai déjeuner en bourgeois au café d'Orsay. J'avais justement huit jours de congé, c'était le moment de les mettre à profit.

Je trouvai là un, deux, trois camarades. Il fut décidé que nous irions dîner à Saint-Germain, au pavillon Henri IV, avec des dames du plus grand monde.

Ce qui fut dit fut fait. Le dîner fut si gai qu'il se prolongea jusqu'au mardi soir. Ce fut le dernier train qui nous ramena à Paris, encore faillîmes-nous le manquer.

IV

Pour mes péchés, la première chose que j'aperçus quand je fus rentré chez moi, ce fut la lettre du monsieur de S..., que mon animal de soldat avait pris soin de piquer avec une épingle sur mon oreiller. Je l'avais pourtant jetée au feu la veille, mais il paraît que mon feu, ce jour-là, ne brûlait pas, puisque je la retrouvai à peine roussie dans l'attitude provocatrice que je viens de décrire.

J'eus un tort, celui de la relire.

« Que je suis bête! me dis-je après cette seconde lecture. Mais je n'ai pas besoin d'aller à S... pour savoir si Mme R... est venue à Paris, si elle repart demain pour S..., et si, en effet, il y a un fonds quelconque à ces broderies. Pourquoi n'irais-je pas demain matin flâner du côté des messageries Laffitte? C'est amusant, une cour de messageries. Si

Mme R... ne s'y rencontre pas, comme bien je le suppose, j'en aurai du moins le cœur net. Il sera clair que mon correspondant est un mauvais plaisant. Et si elle y est... Eh bien! ma foi, il en arrivera ce qu'il pourra; mais je ne ferais peut-être que mon devoir, après tout, en donnant avis à cette pauvre petite femme du mauvais tour qu'on a prétendu lui jouer en me prenant pour compère. Ce sera son affaire alors de se mettre en garde, soit contre son mari, soit contre les individus quelconques de sa cité, qui mettent ainsi sans la consulter leur vilain nez dans ses affaires.

« Mais, par exemple, je jure et je rejure qu'à la cour des messageries s'arrêtera cette histoire! Que Mme R... s'y trouve ou qu'elle ne s'y trouve pas, du diable si je risque dix-huit heures de diligence pour amuser un godelureau de province ou consoler une femme que je n'ai jamais désolée. »

Le lendemain, quelques minutes avant sept heures, j'étais en petite tenue rue de Grenelle, inspectant d'un air fin le bureau des diligences de S...

Le postillon s'impatientait déjà quand j'arrivai. Le conducteur fermait les portières, la voiture allait partir, et pas plus de Mme R..., soit à l'horizon, soit dans la voiture, que sur ma main.

Ce n'était pas la place qui lui avait manqué cependant, le coupé était vide.

Quand la voiture s'ébranla, je tirai intérieurement ma révérence à Mme R..., j'allumai le cigare qui devait charmer mes ennuis jusqu'à ma caserne du quai d'Orsay, et je pris philosophiquement ma course pour sortir du côté de la rue Saint-Honoré. Je m'étais étourdiment engagé sous la voûte, quand des cris de : « Gare ! gare donc, monsieur l'officier ! » partis de dix bouches à la fois, me tirèrent brusquement de mes réflexions. J'eus à peine le temps de me jeter dans l'étroite contre-allée qu'on avait ménagée sous ladite voûte pour les piétons. Un fiacre, dont les chevaux semblaient avoir pris le mors aux dents, venait de déboucher, ventre à terre, par la grande porte. Son élan était tel que ses roues s'engagèrent dans celles de la diligence déjà en mouvement.

Qu'ils étaient beaux, les conducteurs de diligence ! Que sont devenus ces agiles colosses? qu'en a-t-on fait depuis que les chemins de fer ont supprimé leur emploi? Le conducteur de S... était un des plus rudes spécimens de l'espèce. Il roula comme une avalanche du siége du postillon sur lequel il s'était déjà huché. Sa trompette d'une main, un fouet dans l'autre, il se rua sur le mal-

heureux cocher qui avait arrêté sa fanfare. Le prendre au collet, l'enlever comme une plume, le jeter tout meurtri à bas de sa voiture, fut l'affaire d'un clin d'œil. Je passe les discours qu'il lui tint : les plus doux étaient à faire tressaillir même un dragon. En un instant il y eut cent personnes autour des combattants. Les chevaux hennissaient, piaffaient, ruaient et se mordaient; les roues craquaient, les voyageurs criaient et voulaient descendre : c'était une mêlée, un spectacle homérique.

Mais voilà bien une autre histoire ! Dans le fiacre qui avait causé toute cette bagarre étaient trois petites femmes plus mortes que vives; et de ces trois femmes, l'une était Mme R... en personne, blanche comme une cire. J'avais si complétement fait mon deuil de sa présence que mon sang-froid m'abandonna en l'apercevant. L'aborder au milieu de cette émeute, à côté des deux dames, ses deux sœurs sans doute, qui l'accompagnaient, était impossible. C'était le cas de s'en aller. Je fis tout le contraire. Je me précipitai dans le bureau : « Une place de coupé pour S... ! » m'écriai-je. Je donnai mon argent, on me délivra mon billet et, cinq minutes après, la diligence, dégagée, emmenait vers S... Mme R... et votre serviteur.

V

Qui fut penaud, quand il se vit en voiture? Ce fut le lieutenant Pierre de G..., que Mme R... n'avait même pas reconnu.

Tout émue encore des légitimes inquiétudes que venait de lui donner le duel de son fiacre avec un ennemi aussi formidable que la diligence, elle se tenait coite dans son coin, respirant un flacon de vinaigre.

Une formalité nous arrêta à la barrière. Le conducteur, calmé, profita de ce temps d'arrêt pour présenter ses excuses à ma voisine.

— Si j'avais su que c'était vous qui arriviez, madame R..., lui dit-il, j'aurais tapé moins fort. Mais c'est que votre brigand de cocher s'exposait à

vous faire abîmer. S'il n'y avait eu que lui, je me serais donné le plaisir de lui passer sur le corps avec mes chevaux, allez.

Mme R... adressa au conducteur un petit sourire pour reconnaître sa bonne intention.

— Si vous avez froid ce soir, ajouta le conducteur, ne vous gênez pas, madame R... ; j'ai ma peau là-haut, je la descendrai et vous la mettrez sous vos pieds... Vous êtes toute pâlotte, voulez-vous une botte de foin?

— Merci, François, lui répondit Mme R..., je n'ai besoin de rien, mon ami.

— Brigand de cocher ! dit encore François, mais cette fois en me regardant. Ça lui a fait peur, tout ça...

Et il regrimpa sur son siége.

Je crus naïvement l'occasion bonne pour adresser quelques paroles de condoléance à Mme R... Elle y répondit par une imperceptible inclination de tête dans laquelle je retrouvai la bonne grâce mesurée à laquelle nous avaient habitués les dames de S...

« L'affaire est claire, me dis-je en me rejetant avec humeur dans mon coin; il y a tout bonnement là-bas un particulier qui a voulu me faire aller. Eh bien ! soit, j'irai, j'irai même à S...; mais rira

bien qui rira le dernier; si je découvre jamais le farceur qui m'a écrit, son affaire sera bientôt faite. »

Nous roulions depuis huit mortelles heures. Nous avions relayé trois ou quatre fois; nous avions même dîné en route sans que rien eût changé dans l'attitude de ma voisine, si ce n'est que, de relais en relais, je la trouvais toujours plus froide, hélas! et plus jolie.

Au dîner, je m'étais permis de lui offrir de rougir son eau. Elle m'avait dit un petit merci plus frais que l'eau pure dans laquelle elle trempait ses lèvres.

Je lui avais offert ma main honnêtement gantée pour remonter en voiture; elle avait préféré s'appuyer sur la grosse patte rouge de son ami François.

Je lui avais demandé s'il lui serait plus agréable que les carreaux fussent fermés; elle m'avait répondu laconiquement que cela lui était indifférent.

Je m'étais avancé jusqu'à insinuer que le temps semblait tourner à la gelée. Pour toute réponse, elle avait jeté un regard vague sur l'horizon.

Bref, pas un mot, pas un geste, pas un regard qu'elle n'eût pu adresser ou refuser à quiconque

lui eût été donné par le seul hasard pour compagnon de voyage.

Je me sentais figé jusqu'au fond des os, et je crois que, plutôt que de prolonger l'embarras d'un si inutile tête-à-tête, je serais monté à côté du conducteur, si j'avais eu un manteau. J'étais dans l'âge où le silence d'une femme semble toujours du dédain et son indifférence une injure. « J'avais bien affaire, me disais-je en rongeant mes moustaches, de m'échauffer l'esprit pour un pareil glaçon ! » Eh quoi ! je tenais dans ma poche, sur mon cœur, ma foi ! une lettre qui me donnait plus que le droit, qui m'imposait presque le devoir de rompre ce silence, et, comme un sot, je me laissais intimider par une attitude qui n'était peut-être, après tout, qu'un défi à la bravoure de l'armée française. Ma mortification était extrême.

L'idée me vint, que je crus lumineuse, de tirer bruyamment ma lettre anonyme de sa cachette et de la lire avec affectation, de façon que Mme R... en vît forcément l'écriture. « Si elle reconnaît cette écriture, pensais-je, elle trahira peut-être, par un geste quelconque, un moment d'étonnement. » Mais point : ce fut une manœuvre perdue. Mme R... était obstinément sourde, muette et aveugle de mon côté. Il y avait entre nous comme un gros mur que

je ne voyais pas, mais derrière lequel elle vivait avec une absolue sécurité, comme s'il nous avait séparés complétement : elle était pour de bon chez elle à l'autre coin de la voiture, et ne semblait pas soupçonner qu'elle eût un voisin.

Cependant les moments étaient précieux. Il n'y avait pas de temps à perdre. Le jour baissait. Une fois la nuit tombée, que ferais-je de ma lettre qu'il fallait de toute nécessité lui faire lire, si je devais entreprendre de parler ?

« Pierre, mon ami, me disais-je pour me donner de la résolution, cette petite femme-là n'est pas un rhinocéros, elle ne t'avalera pas d'une bouchée. Tu ne lui veux que du bien et tu n'espères rien d'elle : que crains-tu donc? Allons, aborde franchement la question et tire-moi vite au clair cette stupide affaire. Ne laisse pas échapper une occasion qui ne saurait se représenter. Le drôle qui t'a écrit a voulu se jouer d'elle encore plus que de toi, après tout ! Mets, sans préambule, ce papier sous les yeux de cette archiduchesse... et, morbleu ! pour la rassurer, dès qu'elle l'aura lu, tu te jetteras par la portière. Quand elle te verra sur tes pieds au milieu de la grande route et prenant tes jambes à ton cou pour retourner à Paris, c'est bien le diable si elle ne comprend pas que, de ton côté du moins, l'histoire

n'est point un conte, et qu'en tout cas tu n'en attends aucun profit. »

Ces monologues avaient du bon ; mais le courage ne me venait toujours pas.

Nous arrivâmes, avant que je fusse sorti de mes indécisions, à un point de la route où se trouve une montée célèbre. C'était de tradition sur ce parcours que les voyageurs grimpassent cette côte à pied.

Le conducteur, toujours aimable, nous demanda, à Mme R... et à moi, si nous n'avions pas envie de nous dégourdir un peu les jambes.

J'acceptai sa proposition. Mme R... se garda bien de l'entendre, et Dieu sait pourtant que François avait un riche organe !

VI

Je vous ai dit que j'étais en petite tenue. La température morale et physique du coupé n'était pas de celles qui font bouillir le sang. La marche me fit du bien; la chaleur me revint au cœur, et, quand il fallut remonter en voiture, ma décision était si bien prise que sans plus tarder:

— Madame, dis-je à ma voisine aussitôt que j'eus repris ma place, le silence que je suis parvenu à garder vis-à-vis de vous depuis ce matin a dû vous prouver que je ne suis ni un bavard ni un importun; veuillez donc croire que je ne me permettrais pas de le rompre, si je n'avais rien de

sérieux à vous dire, rien qu'il vous fût important d'entendre.

Mme R... ainsi interpellée, se tourna presque vivement de mon côté. Le regard qu'elle laissa, et d'assez haut, ma foi, tomber sur moi, n'était pas difficile à traduire : « Voilà un cavalier, se disait-elle évidemment, qui jusqu'à présent avait eu l'esprit de n'être point un sot : il s'était tu. Qu'il parle, puisque je ne puis l'empêcher de parler. S'il s'imagine que je suis femme à entendre ce que je ne veux pas écouter, je l'aurai bientôt détrompé. »

Mais j'étais lancé de façon à ne pas me laisser arrêter par ce muet avertissement.

— Madame, repris-je, ce n'est point le hasard qui vous a donné le compagnon de voyage qui a l'honneur d'être à vos côtés. Si je suis monté dans cette voiture ce matin, c'est que je n'avais aucun autre moyen d'obtenir de vous le tête-à-tête nécessaire à la confidence qu'une circonstance inexplicable m'impose le devoir de vous faire. J'ai reçu de S..., il y a deux jours, une lettre qui n'eût mérité aucune attention, car c'est une lettre anonyme, si elle n'eût regardé que moi. Mais cette lettre, par un hasard bien étrange, puisque je ne suis pas connu de vous, cette lettre est à votre adresse encore plus qu'à la mienne. Si elle n'est pas l'œuvre d'un

fou, elle est celle d'un misérable qui prétend se servir de moi et me faire jouer un rôle odieux dans une machination dont vous seriez la victime. La lecture de cette lettre, madame, peut seule vous mettre en garde contre le piége qui vous est tendu. C'est en voyant que la nuit allait venir que j'ai pris le courage, qui m'a fait défaut depuis ce matin, de la mettre sous vos yeux. Quand vous l'aurez lue, vous ne vous méprendrez pas sur l'intention qui m'a fait rechercher un entretien dont je n'ai rien à attendre que l'honneur de vous éviter quelque ennui. Mon parti est pris de ne pas aller jusqu'à S... ; je descendrai de voiture au premier relais, et, que la parole d'un galant homme vous suffise, madame, demain j'aurai oublié ce que vous allez lire ; le voyage improvisé que j'aurai fait en votre compagnie ne laissera donc dans mon souvenir que la satisfaction d'un devoir accompli.

Mme R... m'avait écouté d'abord comme elle eût écouté une personne qui lui aurait parlé une langue étrangère. Sa physionomie semblait dire : « Je voudrais bien vous comprendre, mais je ne comprends pas : qu'est-ce que ce monsieur me raconte là ? » Mais peu à peu son œil s'éclaira. Elle commençait à penser qu'il pouvait bien y avoir quelque chose de sérieux dans ce que je venais de lui

débiter. Je crus pourtant, au silence qui accueillit la fin de mon oraison, qu'elle allait repousser la lettre que je lui tendais; mais, après une hésitation de quelques secondes, elle l'accepta.

— Monsieur, me dit-elle, l'uniforme que vous portez n'est pas en odeur de sainteté dans notre ville, mais je suis fille d'un vieux soldat, et il me répugnerait de ne pas croire à la parole d'un officier français. Vous souhaitez que je lise cette lettre, vous dites qu'il est utile et convenable que je la lise : je la lirai.

Sur ce, Mme R... se pencha du côté de la portière, en m'indiquant qu'elle profiterait mieux ainsi des dernières lueurs du jour. Ce mouvement m'empêcha de suivre sur son visage l'impression que produisait sur elle la lecture des quatre pages qui m'avaient si fort troublé le cerveau.

Elle demeura immobile tant que dura cette lecture. Quand elle l'eut achevée, elle ramena son voile sur son visage, et, se retournant lentement de mon côté, elle se tint quelques secondes dans l'attitude d'une personne qui réfléchit avant de prendre un parti. Mais bientôt, fixant sur moi, à travers son voile, le regard le plus calme et le plus doux en même temps qu'une femme m'eût jamais adressé :

— Monsieur, me dit-elle d'une voix dont aucune émotion n'altérait ni la netteté ni la délicatesse singulière, vous êtes un fort honnête homme : je vous sais gré de ne pas avoir cru un mot du roman que contient un écrit que son auteur n'aurait pu signer. Je suis touchée de la proposition que vous me faites de ne point continuer votre route et de coucher dans une auberge de village pour m'éviter le désagrément de la coïncidence de votre arrivée à S... avec la mienne. En effet, il est probable que tout ceci cache un piége. Il y a dans toutes les villes de province des gens oisifs et malintentionnés ; mais je suis Parisienne et n'ai pas l'habitude de tenir compte de ce que peuvent imaginer pour ou contre moi ceux qui n'ont en tout cas aucun droit sur moi. Mon mari est absent de S..., ceci est vrai ; mais, dût-il être présent à l'arrivée de la voiture, je n'imagine pas que je puisse craindre d'en descendre avec des compagnons de route que je n'ai pas choisis. Je n'ai point coutume de retenir toute une diligence pour moi seule, quand il m'arrive d'aller à Paris pour y voir mes sœurs et m'y occuper de nos intérêts. Rien ne sera donc plus simple que de voir revenir dans notre ville le même jour que moi quelqu'un qui l'a habitée deux ans, si votre correspondant ne se trompe pas, et qui peut

par conséquent y avoir gardé des relations. Ce qui ne serait pas simple, ce serait que le conducteur vous vît interrompre brusquement votre voyage, après que vous aviez retenu votre place pour aller jusqu'à S... François est un brave garçon qui fait d'ordinaire les commissions de M. R..., mais je ne veux pas qu'il puisse se faire une question de cet arrêt subit dans votre course. D'autres habitants de la ville, qui savent qui je suis sans doute, et que vous avez aperçus, soit dans l'intérieur, soit dans la rotonde, pourraient s'étonner, plus encore que le conducteur, de vous voir rester dans un misérable bourg où il serait évident pour eux que vous n'avez jamais rien eu à faire ; je ne vois donc aucun inconvénient sérieux à ce que vous veniez jusqu'à S... J'en verrais au contraire à ce que votre voyage ne s'achevât pas comme le mien et comme celui de tous nos compagnons de route.

Veuillez reprendre cette lettre ; je n'ai pas le droit de vous demander de la déchirer, mais vous me permettrez de désirer que vous ne fassiez, ni à S... ni ailleurs, aucune démarche pour en découvrir l'auteur. Cette démarche ne pourrait être faite sans me mettre en jeu, et là seulement commencerait le tort sérieux qui pourrait résulter pour moi d'un fait aussi insignifiant en lui-même. Les gens

qui écrivent des lettres anonymes ont toujours des raisons pour se cacher. La main qui a écrit l'épître qui vous a si fort dérangé se gardera bien de se trahir.

Si j'accepte l'engagement que vous avez bien voulu prendre d'oublier cet incident, ce n'est pas qu'il me pèse de demeurer l'obligée d'un galant homme, mais c'est que ce souvenir est de ceux qu'il ne peut vous importer de garder. Merci donc, monsieur, des peines que bien involontairement je vous ai données, et, si vous voulez me le permettre, bonsoir. Je suis mal portante, la nuit est venue, un peu de repos me sera bon.

VII

Le croirez-vous ? je ne trouvai pas dans toute ma rhétorique un traître mot à répliquer à ce petit discours. L'argumentation de ma voisine avait ramené avec tant de simplicité à sa juste valeur la portée du fait dont j'avais mis trois jours à m'exagérer l'importance, que cette simplicité même me ferma la bouche. La péroraison qu'on venait de me faire entendre, plus nette encore que le reste, ne pouvait passer d'ailleurs pour une invitation à prolonger l'entretien : je me tus donc. On ne voit pas tous les jours le bon sens et la raison sortir des lèvres d'une jolie femme ; cet événement m'avait pris au dépourvu. Qu'aurait fait tout autre à ma place? Je n'en sais rien. Mais moi qui y étais, à ma place ;

moi qu'on venait d'y remettre, en tout cas, d'une façon si polie mais si péremptoire, je jugeai que je n'avais rien de bon à faire, si ce n'est de ne faire rien du tout, et c'est, ma foi, ce que je fis.

Une porte de communication s'était, il est vrai, ouverte pendant quelques minutes dans le mur qui jusque-là m'avait séparé de ma voisine, mais cette porte s'était refermée si soudainement et avec si peu de bruit, qu'il n'avait vraiment pas dépendu de moi de l'empêcher.

J'eus un instant la pensée honnête d'aller frapper à cette porte trop tôt fermée, et de faire entendre discrètement par le trou de la serrure que je n'avais pas tout dit, que ma réponse me venait. J'eus même la pensée, qui n'était plus honnête, je l'avoue, d'enfoncer et la porte et le mur; mais je me retins d'en agir ainsi et je fis bien en somme. Outre que je n'étais pas dans un jour de témérité, je sentais de reste qu'il est des portes qui ne se rouvrent bien que quand il plaît à la main qui en a poussé le verrou de les rouvrir.

Je regagnai donc mon coin sans mot dire, l'oreille un peu basse, mais pleine encore des sons qui venaient de la séduire. J'ai dit : « l'oreille basse, » j'aurais dû ajouter : « et le cœur très-ému, » car décidément Mme R... l'opticienne, Mme R... la mar-

chande de lorgnettes, était une charmante et très-distinguée personne. Bien que nous autres hommes nous ayons tout à gagner à la folie des femmes et rien à leur raison, je n'avais pu sans trouble voir devant moi cette femme si calme et si jolie ! Comment avais-je pu vivre deux ans dans le voisinage de ce trésor sans qu'une voix secrète me criât : « Ta vie est là, ne va pas plus loin ? »

La voiture roulait presque sans bruit sur une route bien unie ; la nuit n'était pas noire encore, mais elle était déjà de ce bleu profond qui invite au silence. On n'entendait plus que le grelot monotone des chevaux, et à de longs intervalles le fouet du postillon assoupi, s'acquittant dans un demi-sommeil d'une fonction machinale. Pas un son humain ne s'échappait de la diligence endormie : on eût dit un convoi de fantômes. Sentant les idées noires me venir, je me hasardai, pour sortir de mes réflexions, à regarder par-dessus le mur de séparation qu'avait si mal à propos rebâti entre nous ma voisine.

Qu'elle était donc gentille, dans son vilain coin, ma voisine ! Ce n'était d'abord, dans l'ombre, qu'un assez confus petit paquet ; mais peu à peu chaque détail prenait forme et se dessinait à merveille. Tous les mouvements d'une femme élégante lui

profitent; Mme R..., vaincue par la fatigue sans doute, s'était blottie et comme jetée dans l'angle de la voiture; elle était ravissante ainsi : un peintre eût admiré toutes ces lignes, tous ces plis à la fois posés et chiffonnés par le hasard; le long châle qui l'enveloppait, frileusement ramené sur ses épaules, faisait valoir jusqu'aux moindres mérites de sa taille mignonne et flexible. Sa jolie tête reposait languissamment dans sa main, la lumière tremblante des lanternes éclairait vaguement son adorable visage, les longs cils de ses yeux faisaient ombre sur la blancheur mate de ses joues. Sa respiration était si douce qu'elle soulevait à peine sa poitrine. Elle dormait : je la regardai longtemps, oui! bien longtemps, dormir, avec une sorte d'ivresse peureuse. Pour rien au monde je n'eusse voulu troubler son sommeil.

Je me rappelle encore un des menus incidents de cette contemplation : le fin bout d'un des pieds de Mme R... sortait comme un petit morceau de charbon noir des broderies de son jupon blanc. Après avoir admiré ce petit pied, je cherchai l'autre tout naturellement, désireux de savoir si le second vaudrait le premier, et si les deux faisaient bien la paire; je ne parvins pas à le trouver. Il était perdu. Cela m'intrigua longtemps : « Maladroit, me

disais-je, toutes les femmes ont deux pieds : le second pied de Mme R... doit être quelque part; cherche bien, devine. » Une femme, à ma place, eût deviné. Je crois que j'abandonnai mes recherches, mais pour revenir à l'ensemble de cette suave vision.

L'ennemi dormait. J'étais très-brave ! « Ah ! pensais-je, pourquoi faut-il que cette lettre maudite ne soit en effet qu'un roman ? C'eût été si bon d'être aimé ainsi, et par une telle femme, sans avoir rien fait pour cela, sans l'avoir cherché, sans l'avoir mérité, sans l'avoir mendié ! C'eût été là l'amour auquel on peut croire et que par conséquent on peut rendre au centuple. Nous aurions été séparés souvent sans doute ; mais de loin en loin, quels bonheurs ! et dans les intervalles, quelles douces lettres ! quel bon amas de souvenirs nous aurions entassé pendant nos séparations ! S'aimer de loin est bon aussi. Hélas ! hélas ! il n'y faut plus penser !... »

VIII

En portant ma main sur ma poitrine pour y comprimer peut-être un soupir, je sentis à ma boutonnière un gai bouton de rose qui m'avait été offert le matin, à l'entrée de la cour des messageries, par une bouquetière matinale. Je l'en détachai. L'air de la nuit l'avait rafraîchi. Bouton encore fermé le matin, ma rose s'était ouverte, elle avait fleuri et s'était épanouie dans la journée. Pour qui, la pauvre fleur? Pour un ingrat qui avait oublié même qu'elle fût à lui. C'est égal, je n'étais plus si seul. Ce fut

comme un ami que je retrouvai dans le parfum de ma rose, et je m'endormis en le respirant.

« Quel exemple les fleurs donnent aux femmes ! me disais-je tout en rêvassant ; en connaissez-vous une qui se retienne de fleurir ? »

Nous voici donc partis, le parfum de ma rose et moi, pour le pays des songes. On ne rêverait pas si le rêve devait ressembler à la réalité. Je n'avais pas fait vingt pas dans un jardin qu'embaumaient tous les aromes de la création, que je fus abordé par l'âme de ma voisine. Comment se trouvait-elle là ? Nous fûmes d'abord comme honteux, elle surtout, de notre rencontre, mais bientôt sa main se mit bravement dans la mienne.

— Pendant que tu dormais, me dit-elle, j'ai regardé dans ta pensée, j'y ai vu qu'elle était toute à moi ; cela m'a touchée et je suis venue au-devant de toi pour t'en remercier et te rassurer aussi. Je ne suis pas aussi cruelle que je m'efforce d'en avoir l'air, mon courage cache plus de peur que tu ne crois, et mon sang-froid n'est qu'à la surface ; ma blessure n'est pas d'hier, elle est plus profonde que la tienne. Promets-moi d'être discret et clément, et je consens à faire avec toi une promenade, mais une seule, dans ce beau lieu : je ne veux pas m'habituer au bonheur.

Me montrant alors une rose qui se cachait dans son corsage :

— La reconnais-tu? me dit-elle; je te l'ai prise pendant ton sommeil : laisse-la-moi, et je te vais donner en échange toutes les fleurs de ce jardin. Çà, faisons ton bouquet.

Nous ne pensâmes plus à rien dès lors qu'à marcher tout doucement et tout droit devant nous. C'était une longue allée étincelante où tout semblait rubis et diamants. Je dois dire que, bien que nous nous arrêtassions presque à chaque pas, cueillant tantôt une fleur, tantôt une autre, pour grossir notre provision, cela allait assez vite. Un petit palais très-brillant s'offrait déjà à notre vue au milieu d'un bois, comme dans les contes de fées, et nous allions l'atteindre, quand le bruit soudain que fit en remontant brusquement un store mal attaché troubla ou plutôt suspendit mon cher sommeil. Je n'ouvris d'abord les yeux qu'à demi; j'aurais voulu garder mon doux songe et je me doutais bien que mes yeux tout ouverts le verraient fuir. J'y réussis à moitié. « Que fait ma voisine? me demandai-je, mêlant le rêve à la veille; non pas son âme, dont je viens d'avoir des nouvelles, mais le corps mignon qu'elle avait abandonné dans ce coin pour courir avec moi au delà des nuages. J'ouvris un œil presque tout

entier pour satisfaire cette curiosité charitable. Grand Dieu! et qu'avait-il pu arriver? Le pauvre petit diable pleurait à chaudes larmes.

— Pourquoi pleures-tu, lui dis-je, mon ami? Est-ce bien toi, si fier et si calme ce matin, que je trouve plongé dans ce grand désespoir? Quel malheur a fondu sur toi?

— Hélas! hélas! disait en gémissant l'infortuné petit corps.

— Mais parle donc, lui dis-je, explique-toi, plains-toi! peut-être pourrai-je te consoler.

— Vous vous en garderiez bien, me répondit-il, vous êtes bien trop heureux de voir couler mes larmes.

— Vous me jugez très-mal, mon cher ami, lui dis-je un peu blessé.

— Malheur à moi! s'écria-t-il, malheur à moi! Je me suis endormi, j'ai rêvé, j'ai eu la fièvre; mon cœur, à qui je l'avais défendu, a parlé : le tien sait tout...

— Si ton cœur vaut mieux que toi, lui répliquai-je, devrais-tu t'en plaindre? Tu n'es pour rien dans ses actions, d'ailleurs, et les péchés des âmes, si tant est que les âmes puissent pécher, n'ont jamais regardé qu'elles.

Je ne sais ce que je lui dis encore, mais je finis

par sécher ses larmes; il en avait bien besoin.

L'âme inquiète de ma voisine s'était tenue prudemment derrière moi pendant ce dialogue. Quand elle vit que ce désespoir inconsolable était, grâce à mes soins, consolé, elle me remercia du regard, et, sans bruit, rentra chez elle.

IX

« Vivent les rêves! » dis-je en m'éveillant tout à fait.

Mme R... avait rêvé aussi sans doute; elle se frottait un peu les yeux.

— Vous ne voulez donc décidément pas ma peau, madame R...? dit le conducteur, se suspendant à la courroie de son cabriolet. Il fait pourtant un petit vent sec qui commence à pincer ferme, et je ne voudrais pas vous ramener enrhumée à votre mari. Dame, il n'est pas commode tous les jours, M. R...!

— Merci, dit Mme R... en rougissant un peu,

merci, mon bon François : je n'ai pas froid du tout.

Notre voyage allait toucher à son terme : déjà dans le lointain on apercevait sur les hauteurs de S... quelques pâles lumières. Mme R... me tendit la main.

— On apprend aux femmes à se défier des sots, des fats et des méchants, me dit-elle en fixant sur moi le meilleur et le plus clair de ses regards ; ce n'est pas contre ces vulgaires ennemis qu'il faudrait leur enseigner à se défendre, mais contre ce qui est bon et beau. On ne l'a pas dit assez, mon ami, il n'y a rien de si dangereux qu'un honnête homme. J'étais résolue à me donner la joie douloureuse de faire sans me trahir toute cette longue route à vos côtés ; j'y étais presque parvenue, mais vous avez été si noblement, si ingénument confiant, que l'épreuve a dépassé mes forces. Devant toute autre attitude je n'aurais pas fléchi.

Il n'est pas d'homme à votre place qui n'eût cru ce que contenait cette lettre anonyme ; vous n'avez pas eu, vous, un seul instant, la pensée qu'elle pût être autre chose qu'un roman ; je ne vous en remercierai jamais assez, et pourtant tout en était vrai de cette lettre, tout ou presque tout. Ah ! mon ami, je n'aurais été qu'une méprisable coquette si

j'avais réussi jusqu'à la fin à vous cacher mon secret. Bénie soit donc la main qui la première vous l'a dénoncé. Sans elle nous restions à jamais inconnus l'un à l'autre, tandis qu'aujourd'hui il ne peut plus y avoir entre nous qu'une distance purement matérielle. Vous allez être si bien aimé, que, de Paris, vous sentirez mon cœur battre sur le vôtre comme si rien ne nous séparait!

X

Je pourrais clore ici cette histoire, mes amis, et vous vous diriez probablement que le colonel Pierre de G... n'a pas été fâché de trouver l'occasion de mettre en leur meilleur jour les succès du lieutenant du même nom. Mais c'est une société d'instruction et non d'admiration mutuelle que nous avons formée ici, je suppose, et si douloureuse que puisse être pour moi, même après quinze ans écoulés, la confession qui me reste à vous faire, j'irai jusqu'au bout.

Je ne réclame de vous qu'une chose, de l'indulgence pour Mme R... Ce n'est pas que je trouve qu'on doive excuser les fautes d'une femme par cela seul qu'elles nous profitent. Mais j'imagine que

pour être juste envers ces organisations étranges, qui donnent dans une heure de délire et de générosité folle tous leurs biens lentement amassés, il serait bon de se demander quel passé a précédé leurs faiblesses, et ce qui a pu, ce qui a dû quelquefois les produire. Peut-être, quand vous aurez pu apprécier M. R..., avec lequel je crains d'avoir à vous faire faire connaissance dans la suite de ce récit, peut-être alors comprendrez-vous que je vous demande un peu de clémence pour Mme R... Je ne crois pas que la morale puisse perdre à ce qu'il soit prouvé que tout effet devrait remonter à sa cause, et qu'il est rare, par conséquent, que certaines fautes ne donnent pas deux coupables.

XI

Il était deux heures de la nuit quand nous arrivâmes à S... Ainsi que l'avait prévu ma voisine, tout se passa le plus simplement du monde. Le conducteur, toujours attentif, lui offrit de la faire accompagner par quelqu'un du bureau, si elle craignait de rentrer seule ; mais sa vieille domestique était venue au-devant d'elle avec un falot et une provision de manteaux.

— Madame trouvera un bon feu dans sa chambre et sur sa table un bon bouillon bien chaud, dit la vieille bonne. Comment va madame?

— Bien, ma bonne Prudence, bien, répondit Mme R... Je n'ai besoin que de sommeil, vous pourrez vous coucher tout de suite.

— Je ne suis pas fatiguée, répondit Mlle Prudence, j'ai dormi dans le grand fauteuil de madame. Mme C... s'y était installée et voulait y rester jusqu'à l'arrivée de la voiture. Heureusement que M. C..., qui avait envie de dormir, n'a pas entendu de cette oreille-là et qu'il a remmené sa femme, car sans ça vous auriez trouvé de la société chez nous. Il a eu raison, M. C... j'ai fait un bon somme.

J'avais, en descendant de voiture, adressé un simple salut de politesse à Mme R... et m'étais tenu à l'écart. J'eus grand'peur en entendant cette dernière partie des confidences de la vieille bonne. Il avait été convenu, en effet, qu'aussitôt arrivé je me ferais conduire ostensiblement par un facteur à l'un des hôtels de la ville, que j'y prendrais une chambre, mais qu'au bout d'une heure j'irais, en regardant bien si personne ne me suivait, rejoindre Mme R..., qui m'attendrait derrière la porte de l'entrée particulière de sa maison.

— Vous repartirez pour Paris par la voiture de six heures, m'avait dit Mme R... Vous ne reviendrez jamais, jamais à S... Mais puisque vous y êtes, je veux que vous connaissiez ma maison et que ma maison vous connaisse. Je veux que, pensant à moi, vous puissiez me suivre en idée dans tous les re-

coins de ma triste demeure, et que désormais votre souvenir la remplisse et l'éclaire! Dieu me pardonnera de n'avoir pas le courage de résister à cette coupable envie.

Si Mme R... eût été une de ces créatures étourdies qui rient en faisant le mal qu'elles font et qu'elles font faire, j'aurais trouvé longue peut-être l'heure qui allait me séparer d'un plaisir auquel ne pouvait s'attacher aucun remords sérieux; mais il y avait tant de gravité, et une gravité si touchante, dans l'accent avec lequel elle m'avait demandé de lui faire cette visite un peu matinale, que cette heure d'attente me parut solennelle.

Je ne suis pas de ceux qui trouvent que les maris font toujours rire, mais de ceux qui ont observé que les amants font souvent pitié. Le mot d'adultère est pour moi un des plus vilains mots de notre langue; si l'adultère était brave, passé encore; mais forcément il est couard et poltron. Mentir ou tout au moins se taire pour dissimuler la vérité, tromper et se cacher, voilà les mots qu'il inscrirait sur sa bannière, si les œuvres ténébreuses avaient une bannière. Quand il me fallut entrer de nuit, comme un voleur, dans cette maison qui n'était pas la mienne et m'introduire ainsi furtivement chez un homme qui n'était pas même

là pour défendre le seuil de sa porte, j'eus comme un serrement de cœur. Je me demandai si l'amour qui n'est pas assez fort pour affronter la lumière, et qui condamne une femme qui déteste la trahison à trahir, et qui contraint un homme loyal à se faire son complice, je me demandai si cet amour était bien le vrai, le définitif amour, et si, le fût-il, il pouvait, dans ces conditions humiliantes, porter des fruits qui ne fussent pas amers.

Quand je trouvai la petite main enfiévrée de Mme R... derrière sa porte entre-bâillée, quand je montai, en retenant mon haleine, l'escalier qui conduisait à son petit appartement particulier, c'est-à-dire au-dessus de ses magasins, quand le premier regard que je jetai sur tout ce qui animait et caractérisait cet intérieur m'eut dit et redit que tout cela m'était étranger, je crois en vérité que si je n'eusse craint d'être coupable de félonie envers mon guide, j'eusse reculé...

Toute femme est maternelle quand elle aime; il n'est point de petites preuves pour son amour. A quoi pensez-vous qu'eût été employée l'heure d'attente de Mme R...? A tout arranger dans son nid pour qu'un bon souvenir pût m'en rester, et à préparer, sur une petite table où elle avait placé deux couverts, une légère collation, tout ce qu'elle

BIBLIOTHÈQUE IMPR.

avait pu apprêter sans le secours et en cachette de de la vieille Prudence.

Lorsque Thérèse, c'est le nom de Mme R..., me vit chez elle et à elle en quelque sorte, son doux visage s'illumina. Elle était tout à la fois radieuse et sérieuse, toute expansion et toute retenue. L'amour est vraiment la beauté de la femme, car il embellit la plus belle, car il ennoblit la plus noble. Thérèse cédait à un sentiment auquel elle avait longtemps résisté, mais elle y cédait bravement et avec une sorte d'orgueil. Tout en elle exprimait que sa raison avait dit oui par-dessus son cœur. Sa résolution était prise de reconnaître sa défaite; cela se voyait à son calme. Cette résolution lui avait coûté à prendre; cela se voyait à la flamme intérieure de son regard. C'était une capitulation d'une heure dans le combat de sa vie, mais elle estimait que, dans la balance, cette heure valait sa vie tout entière.

La sérénité et l'énergie de Mme R... finirent par me gagner. J'eus honte d'être au-dessous de cette belle flamme. Je me trouvai lâche de ne pas oser le bonheur d'une autre, alors même que ce bonheur était le mien peut-être. Je me jetai plein d'un soudain attendrissement aux pieds de Thérèse, je baisai pieusement le bas de sa robe; je lui

dis tout ce que dit un homme sincère et véritablement épris à une femme qu'il trouve digne de lui, quand il la compromet, quand il la perd. Je lui dis que je la respectais, que je l'adorais, que je l'honorais, qu'elle était une sainte à mes yeux, une victime, que sais-je encore! tout ce qui pouvait nous faire, à elle et à moi, illusion. N'est-ce pas le privilége de l'amour, qu'il prétende purifier, comme le feu, tout ce qu'il va consumer?

— Eh quoi! me disait-elle, ivre de joie, est-ce bien possible que cette heure devant laquelle j'ai reculé si longtemps, que ce mal, que ce crime puisse tourner à bien, et que j'aie pour de bon dans ma main celle d'un homme capable de sacrifice, capable de générosité, capable d'amour au point de me défendre contre mes propres faiblesses? Est-ce bien vrai que j'aie devant moi ce moment de béatitude et d'oubli après lequel j'ai tant et si souvent soupiré? Est-ce bien vrai que, quand vous partirez d'ici, je pourrai dire avec certitude : J'avais bien placé mon cœur... je ne m'étais pas trompée?... Ah! que c'est bon d'avoir enfin l'âme ouverte et la poitrine bien remplie!

Pauvre, pauvre Thérèse!

XII

Combien de minutes avait déjà duré notre bonheur? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que dans ces courts instants j'avais découvert dans Mme R... de vrais trésors d'intelligence et de bonté. On sentait là une âme de choix trop longtemps comprimée et qu'exalte une heure de liberté; mais point de colère contre la main qui avait si implacablement pesé sur toute sa jeunesse.

— « J'ai perdu depuis une heure le droit de me plaindre et d'accuser, me dit-elle; hier j'aurais pu dire et penser ce que je ne puis dire ni penser auj..... »

La parole expira sur ses lèvres. On venait de frapper à la porte de la maison.

Thérèse courut à la fenêtre qu'elle entr'ouvrit.

— Grand Dieu! s'écria-t-elle, M. R...! déjà le châtiment!

Elle joignit les deux mains et tomba à genoux devant moi.

— Il faut que j'ouvre, me dit-elle. M'aimez-vous assez pour vous humilier pour moi? Voici une porte, c'est celle d'une pièce où l'on entasse celles des inventions de mon mari qu'il ne considère pas encore comme accomplies. Entrez dans cette pièce; M. R... ne peut rester ici plus de quelques minutes... Après qu'il se sera retiré dans son appartement, vous me direz adieu pour toujours, et vous me pardonnerez, si vous pouvez, la honte de ce moment.

Elle était pâle comme une morte; son regard seul vivait dans sa figure; mais je n'en ai jamais vu de plus beau, de plus désespérément résigné dans l'œil d'une femme.

— Thérèse, lui dis-je, allons tous deux au-devant de votre mari.

— Non, me dit Mme R..., non. Me perdre, ce ne serait rien que justice; mais que vous soyez perdu par moi, vous, je n'y consentirai pas. Une femme qui, devant l'avenir de l'homme qu'elle aime, ne saurait pas mettre tous les sacrifices de son côté,

serait une misérable. Or, si je suis une folle, je ne suis pas une misérable : je porterai seule le poids de ma folie.

Nous entendîmes des pas dans l'escalier. La vieille Prudence, réveillée par le bruit du marteau, avait jeté par la fenêtre de sa mansarde la seconde clef de la maison à son maître.

M. R... montait.

Thérèse me fit un geste suppliant; j'entrai en frémissant dans la pièce qui m'était indiquée. Pendant que la porte se refermait sur moi, celle qui m'avait donné accès dans l'appartement se rouvrait pour M. R...

Que se passa-t-il d'abord entre Mme R... et son mari? Je ne pouvais m'en rendre compte; aucun bruit ne venait à moi dans la pièce, très-sourde, où je me tenais. Cette pièce était, en outre, complétement privée de lumière. Je n'osais ni respirer ni remuer. . . . . .

. . . . . .

XIII

Pourquoi ai-je commencé cette histoire? Quelle étrange volupté éprouvons-nous donc à rouvrir d'anciennes blessures?

Il m'a été presque doux de faire revivre un à un, pour vous et pour moi-même, jusqu'ici, tous les détails de ce passé, de cette journée dont je n'ai rien oublié; mais la sueur me coule du front en pensant à ce qu'il me reste à vous raconter. Comment vous le dire? J'ai pleuré cent fois des larmes de sang sur le souvenir que je vais évoquer, et, par un concours de circonstances absurdes, ce souvenir, si terrible pour moi qu'il n'est rien dans ma vie qui en égale l'épouvante, ce sou-

venir se complique de péripéties si grotesques que pendant que mon cœur saignera, vous, messieurs, vous rirez peut-être!

— Que dites-vous là, colonel? s'écria-t-on de tous côtés; nous rire! allons donc! Nous adorons votre petite Mme R... et nous vous aimons assez pour être assurés que, quoi que vous ayez à nous dire, nous ne pouvons que compatir au récit de vos embarras.

— Vous rirez, vous dis-je... pas longtemps peut-être, mais vous rirez.

— Sapristi! dit Raymond, — allez donc, Pierre, nous sommes sur le gril...

Le colonel se recueillit un instant.

— J'étais donc, dit-il, dans cette infernale chambre noire, — j'y étais debout! En allongeant un peu le bras, je sentis à la portée de ma main un fauteuil qui me parut d'assez grande dimension. Je le tâtai du bout des doigts dans tous les sens pour m'assurer qu'il était vide, et, pensant que la situation serait meilleure pour y attendre les événements, je m'y assis.

Soudain une musique d'orgue des rues, criarde, violente et sortant de partout, m'enveloppa de la tête aux pieds.

Par une incroyable dérision du sort, l'air que

vociférait l'invisible instrument était l'un des plus gais du répertoire de nos vieilles chansons populaires; — vous le connaissez tous :

Il était un' bergère,
Et ron ron ron, petit patapon,
Il était un' bergère
Qui gardait ses moutons
Ron ron,
Qui gardait ses moutons.

Cinq ou six voix étourdies répétèrent :

Qui gardait ses moutons
Ron ron,
Qui gardait ses moutons.

Le colonel se tourna du côté des chanteurs :

— Je vous avais prévenu que ma pauvre histoire vous ferait rire, dit-il en souriant douloureusement.

Puis reprenant :

— Vous souvient-il que, dans la lettre anonyme dont il a été question au début de ce récit, on parlait d'un certain baromètre à musique qui aurait attiré mon attention chez M. R... le jour de mon départ de S...? Eh bien, le baromètre n'ayant pas eu de succès, son auteur s'était imaginé de faire

entrer sa musique dans le ventre d'un fauteuil et de l'y disposer de façon que, sous le poids d'un corps quelconque, l'air de la bergère qui *gardait ses moutons, ron ron,* montât subitement vers la voûte céleste. Sans m'en douter, j'avais été le musicien, le chef d'orchestre de cet odieux concert. En m'asseyant dans ce ridicule fauteuil, je m'étais assis sur cette musique endiablée, et j'avais ainsi trahi le secret de ma retraite!

A quoi tiennent les choses de ce monde? Cet incident, qui serait à sa place dans une des parades du Palais-Royal, arrivait comme dénoûment à mon cher poëme, pour en faire un grossier et lugubre mélodrame.

M. R... stupéfait, sans doute, d'entendre son fauteuil à musique fonctionner tout seul, M. R..., dont le retour inattendu n'a jamais été expliqué pour moi, M. R... ouvrit brusquement la porte.

Bien qu'il fût armé d'un pistolet, il recula de deux pas en m'apercevant.

Je vivrais cent ans que je n'oublierais jamais le regard sinistre que me jeta l'être véritablement étrange et monstrueux que j'avais offensé. Figurez-vous un Odry implacable, un Odry farouche et funeste, jouant un des rôles sanglants de Fré-

dérick Lemaître, un Odry contrefait, par-dessus le marché.

— Monsieur, lui dis-je...

— Vous n'avez rien à me dire, monsieur le dragon, et je n'ai rien à entendre, me répliqua-t-il.

Me montrant alors du doigt Thérèse étendue à ses pieds :

— Voici votre victime, à vous. Nous aurons, s'il vous plaît, chacun la nôtre. Votre vie m'appartient.

Je m'élançai vers lui. Un coup de feu que je reçus en pleine poitrine me foudroya.

— Assassin! m'écriai-je, misérable assassin!

— Moi, assassin, me dit M. R... avec un calme qui me donna la mesure de l'existence qu'avait dû avoir Thérèse aux côtés de ce bourreau. Moi, assassin! vous n'y pensez pas, mon cher monsieur. Je suis dans mon droit, je n'ai rien à craindre ni de Dieu ni des hommes.

La vieille bonne était accourue tout effarée.

— Prudence, dit M. R..., allez chercher le commissaire pour ce dragon, et le médecin ou un prêtre pour ma femme, qui va mourir... Allez, ma bonne fille.

Quand on a une balle dans la poitrine, on ne reste pas longtemps sur ses pieds; le sang me

monta tout à coup à la gorge, tout tourna autour de moi, je trébuchai, je tombai; j'avais perdu connaissance.

Quand je revins à moi, c'est-à-dire à cinq ou six semaines de là, j'étais couché dans un lit d'hôpital. J'y restai six mois entre la vie et la mort, et ne réchappai que par miracle : la balle de l'opticien m'avait traversé de part en part.

Je sortis de mon lit pour comparaître sur les bancs de la police correctionnelle.

Mme R... ne put assister au jugement; l'infortunée était plus que morte, elle était folle et avait été renfermée, à Paris, dans une maison de santé, quelques jours après notre fatale rencontre.

Je fus condamné à trois mois de prison et à dix mille francs d'amende au profit de M. R... Il paraît qu'en Angleterre cela m'eût coûté dix fois plus cher. Mon avocat me le dit après le prononcé du jugement, sous forme de consolation et même de félicitation.

Je n'essayai de défendre ni moi, ni même Thérèse. Qui donc m'eût cru? et d'ailleurs à qui cela eût-il servi?

Pour ce qui est de M. R..., il avait dit vrai. En m'assassinant, il ne courait aucun risque. Sa com-

parution en cour d'assises fut un triomphe pour lui. On reconnut bien qu'il avait été fort dur toujours pour sa femme, qu'une belle-mère avait jetée presque enfant dans ses bras malgré sa résistance; mais comme, d'un autre côté, sa probité et son aptitude commerciales étaient notoires, il fut acquitté presque à l'unanimité. Et pourquoi non? Toutes les apparences n'étaient-elles pas en sa faveur? Le procureur du roi, qui était jeune encore, fit bien remarquer aux juges qu'il n'existait point en France de loi qui condamnât à mort une infraction, fût-elle prouvée, aux devoirs conjugaux; il leur demanda bien pourquoi la loi permettrait à la vengeance de l'époux ce qu'elle croit devoir refuser à sa propre justice; il leur représenta même que, dans l'espèce, l'impunité absolue de ces sortes de meurtres serait un véritable encouragement au guet-apens et à l'assassinat. On ne l'écouta pas, ou, si on l'écouta, on ne l'entendit pas.

XIV

Une chose fut établie aux débats, qui me confondit. La lettre anonyme qui m'avait été écrite et qu'on avait trouvée sur moi était tout entière de la main de Mme R... Le roman qu'elle contenait n'avait été imaginé par elle, au milieu du vide et de la tristesse de ses jours, que pour nous rapprocher. Je suis convaincu encore, à l'heure qu'il est, qu'en écrivant cette funeste épître, la pauvre femme n'avait pensé qu'à voir de près, afin de pouvoir le juger sans être connue de lui, celui dont il lui avait plu de faire le héros de son rêve.

Je parvins un jour à visiter Thérèse dans la maison où elle était gardée. Le fantôme qu'on me présenta n'était plus que l'ombre de ma chère, de ma

brillante Thérèse. La vraie Thérèse était absente tout entière. L'âme avait abandonné, pour de bon cette fois, ce corps naguère encore si charmant. Était-elle retournée dans ce pays des songes où nous nous étions rencontrés tout d'abord? Je l'espère pour elle. Le feu, la flamme, l'amour, en tout cas, n'étaient plus là.

Sa folie était incurable. Elle ne me reconnut pas.

La gardienne me dit qu'elle était douce et très-obéissante.

— Elle ne parle jamais, dit-elle en lui passant la main sur la joue comme elle eût fait à un enfant, mais elle chante quelquefois.

La malade parut saisir quelque chose de ce que disait la surveillante, elle crut qu'on lui ordonnait de chanter, et elle chanta :

Il était une bergère,
Et ron ron ron, petit patapon.

Le colonel s'était arrêté. Deux grosses larmes qu'il retenait depuis longtemps coulèrent de ses yeux sur sa moustache.

Après quelques secondes de silence pendant lesquelles il avait fait un énergique effort pour raffermir sa voix, il reprit :

— Pendant près d'une année, dit-il, j'eus le triste bonheur de pouvoir tous les huit jours visiter Thérèse. J'épuisai tout, sans succès, pour ramener une lueur de raison dans ce regard que j'avais vu si beau et si limpide. Thérèse n'était plus une femme, c'était une chose, vivant encore, mais de la vie animale seulement. Quand j'arrivais, elle venait à moi et cherchait dans toutes mes poches les gâteaux, les fruits, les bonbons que j'y cachais à son intention. J'obtenais ainsi un sourire. Quel sourire, grand Dieu!

— La dernière fois que je la visitai, on me conduisit vers celle qui avait été sa surveillante. Cette bonne créature pleura en me voyant. Thérèse était morte, morte en chantant ce refrain qui vous a fait rire . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

— Voilà, mes amis, le récit fidèle de la seule des aventures de ma vie qui ait eu les caractères d'une bonne fortune.

— Et maintenant que j'ai payé mon écot, dit-il d'une voix sourde, à un autre, si le cœur vous en dit.

APPARTEMENT DE GARÇON

A LOUER

I

Le visage du colonel avait réfléchi comme un miroir toutes ses impressions. Après avoir obtenu à son début un succès de curiosité, l'histoire de Mme R... avait fini par nous attendrir, et quelques minutes d'un silence sympathique, et en quelque sorte respectueux pour l'émotion du narrateur, avaient accueilli le terrible et singulier dénoûment de son récit.

Ce silence fut tout naturellement rompu par l'avocat.

— Je ne vous plains pas, colonel, lui dit-il ; votre histoire, si lamentable qu'elle puisse paraître tout

d'abord, est en somme une des moins désolantes qu'on puisse tirer des abîmes du cœur humain.

L'amour peut finir plus mal que par la mort de l'être qu'on aime, et je sais des aventures infiniment moins tragiques qui pourraient laisser sur les lèvres de celui qui aurait à les raconter quelque chose de plus amer que celles de votre pauvre Thérèse.

Un vraiment bon souvenir, un souvenir que rien ne gâte, si chèrement qu'il soit payé, c'est le gain de toute une vie ; or ce gain, que la constance et le dévouement n'obtiennent pas toujours, une heure vous l'a donné à vous. Vous êtes bien heureux, colonel, et en voyant, il y a quelques minutes, briller de grosses larmes sous vos paupières, ce n'est pas de la compassion que j'ai ressentie, mais de l'envie. Pleurer une femme qui mérite qu'on la pleure, c'est le bonheur sur la terre; cela a été, quant à moi, mon rêve toujours inaccompli ici-bas. A combien d'entre nous est-il arrivé de se changer en fontaine pour des demoiselles qui n'avaient même pas le mérite vulgaire d'être mortes! Que de drôlesses aujourd'hui très-vivantes ont fait couler nos larmes à cette époque de la vie qu'on appelle l'âge de la folie, sans doute parce que tout y est sérieux, et surtout ce qui ne devrait pas l'être! Que

de tombes ouvertes alors dans nos cœurs qui attendaient, pour être habitées, que celles à qui nous les destinions eussent dansé leur dernière polka dans un Mabille quelconque, ou exhalé leur dernier soupir sur un lit d'hôpital!

— Monsieur l'avocat, dit Raymond, si la langue te démange, prends la parole, on te la donne hors tour; cependant, ne t'avise pas de trop divaguer. Attriste, si tu le veux, de réflexions philosophiques l'anecdote que tu grilles de nous raconter, mais qu'elles soient courtes. Nous redoutons les discours symétriques.

— Messieurs, dit l'avocat en retroussant idéalement les manches de sa robe, puisqu'on m'impose la parole...

— Ah! le brigand! s'écria Raymond, ah! le serpent!

— Qu'on le rappelle à la pudeur! dit l'assemblée tout entière.

— Messieurs, reprit l'avocat sans se déferrer, si j'accepte la parole qui m'est si courtoisement abandonnée par notre gracieux président, c'est tout bonnement parce que je crois avoir de très-bonnes choses à vous exprimer, c'est aussi parce qu'il me paraît utile de vous éclairer dès à présent sur le sort qui nous attend.

Nous nous sommes dit : Racontons-nous nos bonnes fortunes ou celles de nos amis, cela ne peut manquer d'être gai et de composer un ensemble à la fois moral et divertissant; le récit du colonel, messieurs, ne vous a-t-il pas déjà donné à penser que nous avions compté sans la mélancolie, sans le sérieux inhérent à notre sujet? Des histoires d'amour gaies! mais qui est-ce qui en connaît, je vous prie? L'amour n'est-il pas le seul tragique de notre temps? Tout n'est-il pas jovial, excepté lui, dans notre monde moderne? Pour un vaudeville qui lui échappe de loin en loin, que de drames à poignards et à poison dans lesquels il joue quotidiennement les rôles principaux! Et quand je dis l'amour, comprenez-moi bien : je ne parle pas de cet amour aux joues placides, qui conduit au mariage, mais bien de cet amour dont il existe de brillants portraits, si peu ressemblants, de cet amour extra-légal dont chacun de nous va tout à l'heure célébrer plus ou moins les hauts faits.

Je ne suis pas pétri d'illusions à l'endroit de ce sentiment décevant, j'en conviens et je le déplore, car la vérité ne console pas toujours de la perte du mensonge; mais que voulez-vous? il n'est pas donné à tout le monde d'être aveugle.

Ceci dit, je passe à mon histoire.

II

Quand du collége, où j'avais beaucoup fréquenté les Grecs et les Romains, j'eus à faire mon premier saut dans le monde, je trouvai sur le seuil, m'attendant au passage, un de mes anciens, un des héros de la grande cour, un vieux de vingt ans qui m'avait laissé sur les bancs à faire ma philosophie, l'année précédente, pour précipiter d'autant son entrée dans l'univers parisien. Mon ami René avait toute une année scolaire, un siècle d'avance sur moi : il se fit fort de terminer promptement mon éducation, de m'apprendre ce que je n'aurais jamais appris au collége, disait-il, de me faire enfin et bientôt connaître la vie — dans toutes ses profondeurs!

J'étais timide alors...

Raymond toussa.

— Plus timide que vous n'êtes enrhumé, mon président, reprit l'avocat; le vrai courage commence toujours par la peur.

— Eh quoi! dis-je à René, tu connais des dames et il faudra que j'en connaisse aussi! Je n'oserai jamais. J'aime mieux doubler ma philosophie.

Et mon ami de rire! mais quel rire! grand Dieu! celui de Méphistophélès combiné avec le sourire fatal de don Juan, ni plus ni moins! et encore ces personnages n'étaient-ils que de candides enfants à côté du sombre René.

A quarante ans, on est rarement blasé, mais à vingt ans on l'est toujours. René l'était, cela va sans dire.

— Hélas! j'ai trop vécu, me disait-il. La vie n'a plus rien à m'apprendre, j'ai vidé la coupe jusqu'à la lie; quel triste breuvage! Que ne puis-je t'inoculer gratis mon expérience et t'éviter ainsi d'avoir à mordre aux fruits amers de l'arbre de la science! Mais non, chacun veut, chacun doit voir par ses yeux ce qui l'attend ici-bas; ne pouvant mieux faire, je recommencerai la route avec toi et te guiderai. Suis-moi donc.

René était riche. Quoiqu'il fût blond et de ce blond nonchalant et paresseux qui est le blond

féminin, c'était une nature active, enthousiaste, fiévreuse, presque turbulente. Le suivre n'eût pas été facile, s'il eût fallu le suivre à pied ou même en omnibus, selon mes petits moyens, car il allait bon train; mais René me fit comprendre que quand on a partagé pendant huit ans pensums et retenues on est frères, que ce qu'il avait était à moi, par conséquent; et que puisqu'il avait des chevaux, j'avais des chevaux, et de l'argent, j'avais de l'argent aussi.

J'essayai de résister à l'entraînement de cette doctrine; ce communisme eût été plus de mon goût si j'eusse dû être, dans l'arrangement proposé, celui qui donne et non celui qui prend. Mais une larme brilla dans l'œil bleu de René quand il vit mes hésitations. Il me rappela pathétiquement que pendant de longues années il avait accepté sans scrupule au collége, comme un complément nécessaire à la supériorité de son appétit sur le mien, la ration de pain de mes goûters. Je compris que ma fierté lui semblait un déni d'amitié et que j'allais ajouter à son désenchantement de toutes choses. Je m'attendris et je fus vaincu.

Il résulta de cette défaite que pendant deux ans j'oubliai que j'aurais à défendre un jour la veuve, l'orphelin et les banquiers malheureux, pour de-

meurer le compagnon indispensable du plus candide et du plus fou des hommes.

René était très-joli garçon, de la beauté alors à la mode ; il était pâle et même un peu vert, ce qui était à cette époque de romantisme le comble de la distinction ; il avait l'air intéressant d'un poitrinaire et une constitution robuste, double avantage. Il s'ensuivit que s'il était fort coureur il n'en était pas moins couru. Ah ! mes amis, que de succès et dans tous les prix, soit au propre, soit au figuré ! Que de ravages nous fîmes, lui et moi, non-seulement dans les jardins publics, mais encore dans quelques parterres particuliers !

C'est pendant ces deux années que j'ai appris à connaître les formes variées sous lesquelles l'amour peut s'offrir à quiconque ne songe pas encore à en faire la clef de voûte d'un établissement solide.

II

Ce que je vis alors, je n'ai eu garde de l'oublier.

On aura beau exalter l'amour pour l'amour, il en est de lui comme de l'art pour l'art. Aimer ou écrire à tort et à travers, sans but d'avenir, ce n'est pas l'emploi, c'est le gaspillage de ses forces. Qu'on poétise tant qu'on voudra les appétits du cœur, les maladies de l'âme et le libertinage de l'esprit, qu'on idéalise la débauche, qu'on la pare, qu'on la quintessencie même si l'on peut, il n'en restera pas moins vrai que tant qu'on n'a pas rencontré en face de soi la femme à laquelle on n'oserait pas exprimer un autre désir que celui-ci : « Madame ou mademoiselle, je voudrais bien être votre mari, » on ne se doute pas de ce que c'est qu'une vraie femme.

Faites, par exception, d'une maîtresse un ange, un séraphin, un archange, un objet rare, ce ne sera jamais, quelle que soit votre bonne volonté, qu'un ange déclassé, qu'un séraphin en voie de perdition, qu'un archange de pacotille, qu'un objet rare ayant un défaut, tache ou fêlure, et diminué ainsi des trois quarts de sa valeur première. Car enfin, il faut bien qu'on se le dise et que les dames que cela peut intéresser consentent à l'entendre, quatre-vingt-dix fois sur cent, la maîtresse d'un homme a oublié quelque chose pour en arriver à n'être que sa maîtresse, et, ce quelque chose ne fût-il qu'un mari, c'est beaucoup. Qu'est-ce donc quand, par-dessus le mari, c'est un enfant, une famille, c'est-à-dire tout ce qu'on se doit à soi-même, tout ce qu'on doit aux autres? Et pourtant, à qui d'entre les faibles mortels n'est-il pas arrivé, au moins une petite fois dans sa vie, de se mettre en frais d'amour de première classe là où des sentiments de seconde catégorie eussent été déjà de la prodigalité?

Chacun m'accordera qu'il n'est pas facile de faire durer l'amour, même dans les meilleures conditions possibles, celles du mariage, par exemple, — les seules, quoi qu'en disent les gens qui n'y ont pas suffisamment réfléchi, les seules où, soit matériellement, soit moralement, il puisse trouver un air res-

pirable. Pourquoi durerait-il dans des conditions détestables?

Vous semez la plante délicate de l'amour dans une terre excellente et bien préparée; elle y trouve une exposition convenable et les soins nécessaires... Six fois sur dix cependant elle végète! et vous voudriez qu'en la laissant tomber dans quelque ruelle sombre où le soleil n'a jamais eu ses entrées, où l'on ne peut la cultiver que par des procédés artificiels, vous voudriez qu'elle se métamorphosât en immortelle! Ceci n'est pas soutenable.

Dieu me garde de médire systématiquement des pauvres êtres qui, dans le voyage de la vie, délaissent la grande route pour nous suivre ou nous précéder dans les sentiers perdus du sentiment. Mais de ces équipées, mais de ces échappées au bout desquelles tôt ou tard la terre finit par manquer sous vos pas, que peut-il jamais advenir? On a découvert, j'y consens, que toutes les femmes, et même les pires, peuvent être parfaites pendant cinq minutes! La triste affaire, cependant, que ces rencontres d'où il ne peut rester à chacun, finalement, que de la stupeur! Le devoir ne fût-il qu'une lanterne, gardons-la, cette humble lanterne, pour éviter les fondrières.

IV

René et moi nous venions d'atteindre cet âge où tout pas fait hors de la vie commune semble une conquête, où l'on ne croit pouvoir prouver sa force que par ses écarts, où l'on imagine que la liberté ne puisse consister qu'à faire ce qui est défendu. Il y avait d'ailleurs en ce temps-là comme une folle croisade contre tout. Le besoin de respirer était si grand que pour respirer mieux on brisait les fenêtres, C'était un assez beau temps. Nous avions la tête à l'envers, l'air était plein d'utopies absurdes, mais généreuses, dont la plus impraticable nous eût trouvés prêts au martyre. Ces époques trop chaudes inquiètent les contemporains : c'est un tort, elles sont toujours fécondes. Je les préfère aux temps froids, et si je ris d'elles aujour-

d'hui, c'est comme on rit de ce qu'on a aimé et de ce dont on a été ; ce n'est certes pas pour prôner le givre et le verglas.

Au nombre des chimères de 183., la plus séduisante avait pris corps sous la main du génie, des hommes d'esprit s'en étaient emparés, et elle était devenue la pierre angulaire d'une doctrine, laquelle eut alors des martyrs qui, grâce à Dieu, se portent bien aujourd'hui. On s'était attendri démesurément sur le sort des femmes, non pas sur le sort des femmes qui suivent la voie droite, quelque mérite qu'elles y aient, mais plus spécialement sur le sort des infortunées qui s'égarent dans les chemins de traverse de l'amour. Toute la pitié, toute la charité, tout l'intérêt fut pour celles-ci pendant quelques années. La réhabilitation par l'amour de la femme tombée, l'émancipation du sexe faible, ce fut alors le rêve de tout ce qui était jeune. Ce fut celui de mon ami René.

Pour s'entendre appliquer par quelque moderne Marion ces deux vers du poëte :

> De l'autre Marion rien en moi n'est resté ;
> Ton amour m'a refait une virginité,

et pour refaire à une âme égarée ce que Didier était

parvenu à refaire à Marion, il eût donné sa fortune et sa vie.

A la poursuite de ce rêve sa folie atteignit quelquefois des proportions épiques.

Son prétendu scepticisme avait fondu comme cire aux premières prédications de Ménilmontant. Si le costume saint-simonien lui eût plu, s'il eût été plus étoffé, René fût devenu bientôt un des apôtres visibles de la doctrine; mais l'uniforme seul lui manqua. Disciple fervent, il portait partout la parole nouvelle et partout la répandait à flots.

René parlait beaucoup et même bien. Quand il tenait un de ses thèmes favoris, il montait par l'émotion jusqu'à l'éloquence, qui peut, plus souvent qu'on ne le croit généralement, se passer de bon sens et de raison.

C'était surtout dans les lieux ouverts à cette partie de la plus belle moitié du genre humain qui semble avoir renoncé à la famille, c'était dans les bals publics qu'il aimait à exercer son singulier talent d'improvisation. Tout prétexte lui était bon pour prêcher son petit évangile. Que de fois j'ai vu les danses s'arrêter, le cercle bizarre des pierrots et des débardeuses se former autour de lui, et l'orchestre être contraint de se taire devant la parole enflammée de ce charmant apôtre!

Que disait-il? Ce qu'ont dit dans tous les temps les prédicateurs qu'on écoute : « Soyez bons, — la bonté n'est pas une vertu, c'est un devoir; — la charité envers le prochain n'est qu'une dette; — l'amour est une obligation pour quiconque respire; — ne méprisez rien en ce monde : le vicieux n'est qu'un malade, le méchant n'est qu'un fou, la femme égarée n'est qu'une mère de famille qui n'a pas trouvé d'emploi; » et toutes les variations que comportent ces élastiques *arguments*.

Ces propositions séduisantes, passant par ses lèvres juvéniles, animées par le regard quasi extatique de cette tête fine et aristocratique, prenaient couleur à ce point que son étrange auditoire s'y passionnait et finissait par verser des larmes. Que de triomphes à la fois grotesques et touchants il eut alors, mon pauvre René, dans de bien drôles d'endroits! Moi qui vous parle, j'ai vu pleurer à sa voix des polichinelles et des titis; j'ai vu des balocheuses émues baiser le pan de ses habits.

Il fut pendant deux hivers le dieu de toutes les femmes déroutées et leur prophète favori. S'il y eût eu un désert, une Thébaïde aux environs de Paris, pas trop loin des bals Musard et Valentino, pas trop loin de la Chaumière et du Prado, il eût pu s'y faire suivre par la foule des brebis sans pâturages qui

cherchent, trop souvent sans le trouver, un brin d'herbe à brouter entre les fentes des pavés de Paris; et Babylone eût été ainsi purifiée... pour quinze jours!

Il eut des duels fantastiques, qui firent du bruit alors, des duels où il risqua consciencieusement sa vie pour des dames célèbres, qu'on retrouverait peut-être aujourd'hui accroupies dans quelque loge de portier; des duels sans merci contre des jeunes premiers sans manières, coupables à ses yeux d'avoir manqué d'égards à des femmes qui n'en attendaient pas.

« Je mourrai à la tâche, disait-il, mais je ferai respecter la femme. La pire vaut mieux que nous. Tant que la femme (que ce mot était grand dans sa bouche!), tant que la femme ne sera pas un être sacré en France et pour tous, quelle que soit sa condition, le monde ne retrouvera pas son équilibre. »

Ah! qu'il parlait bien de vous, mesdames, dit l'avocat en se tournant du côté où se fripaient quelques jupons; de quelle voix pénétrée et suave, et qu'en effet il savait bien aller trouver, jusqu'au fond du limon dont sont faites quelques filles d'Ève, la paillette d'or qui s'y cachait!

Alchimiste téméraire, il consumait le plus pur de

son cœur et de ses rentes à souffler sur des cendres froides pour en tirer des flammes, à ramasser des feux éteints pour en faire du diamant. Rien ne le rebutait dans ce genre d'entreprise, encore bien qu'il y laissât souvent la gaieté et la bonne humeur nécessaires à son âge. Que d'expériences je lui ai vu manquer dont il avait espéré un succès complet ! Que de fois la cornue éclata dans ses mains au moment précis où, selon lui, le grand œuvre allait s'accomplir !

Cette manie de purification du vice par l'amour ne laissa pas de faire momentanément quelque tort à la vertu. Au lieu de chercher d'honnêtes femmes là où il y en avait de toutes faites, on en cherchait surtout là où il n'y avait aucune chance d'en rencontrer. Pour quelques pêches miraculeuses pratiquées en eau trouble, que de coups de filet perdus, que de vase remuée ! Pour quelques perles trouvées dans le fumier par des lapidaires intrépides, que d'immondices soulevés ! Pour une brebis sauvée et rachetée, que de bêtes malsaines payées à des prix fous ! Il n'importe ! on cherchait, on fouillait, les cerveaux travaillaient, les cœurs battaient, et comme en somme une fausse passion n'a jamais rassasié un véritable appétit, les passions vraies reprenaient bientôt le dessus ; et comme après avoir

essayé de la fausse innocence on en arrivait bientôt à découvrir que la vraie innocence, la bonne, celle qui n'a jamais eu besoin de réparation, est d'un usage infiniment plus sûr et plus agréable à la fois, on retombait bientôt aux pieds de la véritable vertu, et toutes les agitations tournaient en définitive à son profit. On avait pris le plus long pour arriver à la vérité, mais peut-être après ces détours y revenait-on meilleur et plus aguerri.

V

Au bout de deux ans d'illusions et de désillusions alternatives, la lumière pour moi s'était faite. Las d'errer dans le surnaturel, j'en étais enfin revenu à sentir le besoin de rentrer dans la vie pratique. J'avais fini par faire comprendre à René que, n'ayant que son argent à jeter par les fenêtres, il serait non-seulement honnête, mais sage, que je tentasse de me faire par mon travail une position indépendante, et que ce n'était point en poursuivant en commun nos études d'anatomie morale sur le vif, dans les bals de l'Opéra et dans les coulisses des petits théâtres, que j'en arriverais à prendre mes grades à la Faculté de droit et à devenir une des lumières du barreau.

René, dans un jour de bon sens, était tombé d'accord avec moi que notre séparation était nécessaire.

— Eh bien ! lui dis-je, dès aujourd'hui, René, je je vais me mettre en quête d'un petit appartement. Ce sera un pied-à-terre pour toi dans le quartier où je le prendrai, et cela te changera de monter mes quatre ou cinq étages. J'ai idée que nous allons adorer ma gouttière.

Pour faire d'une pierre deux coups et réparer ainsi le temps perdu, j'avais pris la dure résolution de travailler chez un avoué et de faire mon droit en même temps. Or, mon avoué demeurait rue Vivienne; il était donc bon que je me logeasse le moins loin possible de l'étude, et il fut entendu que je commencerais par explorer le quartier de la Bourse et les rues avoisinantes.

René me proposa de m'aider ou de m'accompagner du moins dans mes recherches.

— Je n'ai rien à faire, me dit-il, cela me distraira.

Je m'étonnai bien un peu qu'une distraction de ce genre fût du goût de René, mais j'acceptai volontiers son offre.

— Partons, lui dis-je, et partons à pied. Outre qu'il ne serait pas commode de se tenir le nez au

vent dans une voiture, et d'en descendre à chaque instant pour faire la chasse aux écriteaux, je prétends dès aujourd'hui rompre avec toutes les habitudes que ma situation personnelle ne me permet pas de conserver.

Nous habitions tout au haut du faubourg du Roule un petit hôtel qui venait à René de sa famille.

— Soit, me dit René en me prenant le bras, mais sortons du côté des Champs-Élysées, je te raconterai en route quelque chose que j'ai eu le courage de te cacher depuis un mois pour m'épargner le mortel chagrin de te voir traiter légèrement peut-être une liaison qui a dès à présent pour moi les proportions d'un engagement sérieux : je ne veux pas avoir un secret pour toi au moment de nous séparer.

Ce début m'inquiéta. J'avais vu René plus solennel, je ne l'avais jamais vu si grave. « J'ai grand'peur, me dis-je, que cette fois mon pauvre René soit plus profondément atteint qu'à l'ordinaire. »

Mes craintes n'étaient que trop fondées.

René, toujours enthousiaste, toujours naïf, avait encore une fois trouvé ce qu'il cherchait, une âme à sauver. Le don Juan d'autrefois était radieux. Le cœur candide de l'homme blasé était comble d'une

joie ingénue. Méphistophélès se frottait les mains. Il était aimé !

L'ange — il y a toujours un ange au fond de nos folies — l'ange qui l'aimait avait ou du moins était susceptible d'acquérir toutes les perfections. Cela eût dû aller sans dire, René préféra m'énumérer une à une les richesses que pouvait contenir le trésor dont il avait à m'annoncer la découverte.

Les ailes de la créature céleste qu'il tenait à me décrire avaient peut-être autrefois traîné un peu sur la terre, mais ce n'était pas la peine d'en parler. Grâce à René, d'ailleurs, grâce à l'amour, elle était en train de remonter dans l'azur pour n'en plus redescendre.

— Ah ! mon ami, me dit René, je suis le plus heureux des hommes. Quand tu connaîtras Léocadie...

— Léocadie !

— Joli nom, n'est-ce pas?

— Je m'y ferai, lui répondis-je ; comme nom d'ange, il m'a un peu surpris, mais va toujours.

— Quand tu la connaîtras, reprit-il, tu comprendras mon bonheur.

— Mais enfin, lui dis-je, d'où t'est-il tombé ce bonheur, est-il sûr que ce soit du ciel ?

— Tu te rappelles, me dit René, qu'il y a un

mois la vente d'une ferme que m'avait léguée ma tante me força d'aller à Chartres. L'affaire traîna un peu. Je restai deux mois dans la capitale du pays beauceron. Chartres n'est peut-être pas la ville la plus gaie du monde. Quand je m'en fus donné à cœur joie de manger du pâté de perdreaux de Lemoine à chacun de mes repas et de voir et de revoir la cathédrale qui est supêrbe, bien qu'elle soit odieusement gâtée presque partout à l'intérieur ; quand j'eus fait deux jours de suite le tour des promenades plantées de très-beaux arbres, où par parenthèse il n'y a personne pendant la semaine et où il y a trop de monde le dimanche, je me demandai avec terreur ce que je ferais de ma seconde soirée.

Heureusement, c'était un dimanche : une affiche m'apprit qu'il y avait spectacle extraordinaire. Bocage était à Chartres, Bocage devait jouer Antony, ce vrai père de la *Dame aux Camélias*. Une dame inconnue, une dame du monde, qui avait consenti à paraître devant le public chartrain, précisément parce qu'elle était complétement étrangère au pays, devait seconder le célèbre artiste parisien et jouer à côté de lui le rôle de Mme d'Hervé. La représentation se donnait au bénéfice de la famille d'un pompier qui venait de périr dans un incendie.

Qu'on parle encore des pressentiments. J'entrai au théâtre, malgré toutes ces promesses, avec un enthousiasme des plus modérés; je pris ma place en bâillant, et la toile, cette toile qui me séparait à peine de ma destinée, la toile se leva sans que rien m'avertît que mon cœur devait battre.

Mais bientôt parut Mme d'Hervé. Ah! mon ami, quels accents! quels regards! quelle âme! quelle vertigineuse et irrésistible beauté! Mon entraînement fut tel qu'il se communiqua à la salle tout entière. Mille mains électrisées par les miennes répondirent bientôt à mes bravos par des bravos frénétiques. Un acte, deux actes, et puis le reste de la pièce se jouèrent; trois rappels successifs firent de cette représentation un triomphe pour l'artiste inspirée. De la scène, où elle planait sur son public affolé, son regard parvint à me dire qu'elle sentait que ce triomphe elle me le devait en partie. Le rideau tomba. Je demeurais à ma place comme plongé dans une sorte d'extase. J'étais, à la lettre, foudroyé. S'il eût fallu aller à travers le feu arracher Mme d'Hervé au trop heureux Bocage, j'y eusse été. La vérité est que je ne sais pas encore par où je passai, mais que je me trouvai tout à coup aux pieds de cette admirable créature et dans sa loge...

— Tu es bien là, dis-je à René, en lui demandant la permission de l'interrompre, restes-y un instant. La rue Saint-Louis-d'Antin m'irait assez; voici un écriteau : PETIT APPARTEMENT DE GARÇON A LOUER, SUR LE DERRIÈRE; c'est mon affaire. Laisse-moi monter. La maison me convient, et si l'appartement me plaît, je te ferai appeler avant de conclure, pour avoir ton avis.

— Ne sois pas trop long, me dit René; puisque j'ai commencé, il faut que tu saches tout.

VI

Je montai et je redescendis sans avoir rien fait : l'appartement était sombre, sans air, impossible. Le portier était aimable : c'était beaucoup, mais ce n'était pas assez.

— C'est à recommencer, dis-je à René.

— Quoi! vraiment, tu veux...

— Tu veux quoi? lui dis-je, voyant qu'il ne m'avait pas compris.

— Tu veux que je recommence l'histoire de Léocadie?

— Non, fichtre pas! je ne veux recommencer qu'à chercher des appartements; quant à ton histoire, je n'en ai rien perdu : tu étais aux pieds de Mme d'Hervé, qu'est-ce que tu as bien pu y faire?

— J'ai été droit au but, me répondit René. Je n'avais pas trop préjugé de cette nature d'élite. Mon cœur m'avait bien dit que j'allais me trouver en présence d'une femme supérieure à laquelle tout ce qui eût été détour eût fait pitié. Je fus donc carré avec elle. J'osai lui dire tout d'abord que je l'adorais, qu'elle avait du génie, que sa place était à côté, au-dessus même de Mme Dorval ; qu'auprès d'elle Mlle Mars n'était qu'une carafe d'orgeat, et que je mettais ma fortune et ma vie à ses pieds pour l'aider à monter jusqu'où l'appelait son talent.

Elle répondit à ma franchise par une franchise égale. Elle m'avoua sans embarras qu'elle m'avait remarqué à l'orchestre, qu'elle n'avait joué que pour moi, qu'elle m'avait presque attendu à chaque entr'acte, que ma brusque apparition l'avait donc à peine surprise, et qu'au moment même où je m'étais précipité dans sa loge, elle se disait : « Pourquoi n'est-il pas déjà là ? » Que conclure de cette étrange et subite sympathie, de cette attraction en quelque sorte magnétique, sinon que nous étions nés l'un pour l'autre, et qu'évidemment nos âmes étaient sœurs ? Nous revînmes ensemble à Paris. Ah ! mon ami, je puis mourir. J'aurai eu, dès ce monde, un avant-goût des amours du ciel. Mais, j'y pense, puisque tu me quittes, pourquoi n'essayerais-je pas,

dès que tu auras trouvé un appartement, de décider celle que j'aime à te remplacer à l'hôtel dans celui que tu occupais? Qui mieux que Léocadie pourra remplir le vide que va me causer notre séparation?

— Ne te presse pas, dis-je à René, réfléchis avant de prendre ce grave parti d'une cohabitation subite; on sait bien comment ça commence, mais non comment cela finit. Mme d'Hervé, avant votre rencontre, demeurait bien quelque part sans doute. Pourquoi dès lors se hâter?

— Tu me le demandes! me dit René, tu n'as jamais aimé! Mais en dehors même du désir bien naturel à tout homme qui aime de tenir tout entier dans sa main l'objet de sa passion, j'ai une raison plus grave de vouloir Léocadie ailleurs qu'où elle est. Sais-tu où et avec qui vit cette femme aux pieds de laquelle tout Paris tombera un jour? Dans une mansarde, avec une pauvre vieille camarade de théâtre, dont elle partage la misère. C'est toute une histoire que cette existence. Le mari de Léocadie, car Léocadie est mariée, son mari était dans le commerce, sa femme vivait heureuse et honorée. Tout à coup une crise imprévue bouleversa leur fortune et culbuta leur maison. M. X... était tout à la fois un homme faible et cynique. Il disparut un beau matin, laissant à sa femme pour tout adieu

un mot où il lui disait qu'il lui rendait sa liberté, qu'elle ne le reverrait jamais, qu'elle était intelligente, qu'elle était belle, que c'étaient deux capitaux pour un... enfin des monstruosités. Loin de perdre la tête, Léocadie se roidit contre la tempête et parvint presque à la dominer. Elle avait reçu une éducation à la fois solide et brillante ; elle se fit institutrice, elle ne refusa aucun travail, elle donna des leçons de tout. Elle vivait ainsi dans une médiocrité laborieuse, quand se déclara sa vocation pour le théâtre. Elle abandonna dès lors ses leçons pour se livrer à l'étude approfondie de son art. Il y a une volonté de fer dans cette frêle enveloppe. Depuis plus d'une année, elle eût pu débuter sur une des scènes de Paris ; elle a le courage de résister à cette tentation, et se contente de jouer de loin en loin en province pour s'exercer et reconnaître ainsi ses forces sans se compromettre sur le terrain définitif de la lutte. Elle ne veut paraître à Paris qu'avec éclat. C'est en vain que ses ressources s'épuisent, elle persiste, et rien n'ébranle son courage. Ajoute à cela que le lâche abandon de son mari lui a donné un tel mépris pour l'humanité, qu'elle s'est juré de tout faire plutôt que de remettre jamais son sort entre les mains d'un homme quel qu'il soit. Mes prières...

— Pardon si je t'interromps, dis-je à René ; mais nous voici place Louvois, et j'aperçois tout autour une guirlande d'écriteaux ; c'est bien le diable si je ne trouve pas dans tout cela mon affaire. Cela m'irait assez, une place : on n'a pas de vis-à-vis, on est plus chez soi. Par où vais-je commencer ?

— Par ici, me dit René en m'indiquant un écriteau. La maison est supportable : il n'y a pas de cour, tous les appartements doivent donner sur le devant ; au moins tu verras clair. Allons, fais vite, et appelle-moi de là-haut par une fenêtre si l'affaire s'arrange. J'allume un cigare, et quand tu descendras je te dirai le reste, c'est-à-dire mes projets pour l'avenir ; quant au passé, tu sais à peu près tout : ce n'est pas long à dire, le bonheur sans tache.

VII

J'avais à peine fait quelques pas sous la porte cochère de la maison que m'avait désignée René, que le portier sortit de sa loge comme un dogue de sa niche.

Je n'ai point oublié le superbe regard que jeta sur moi ce personnage quand je lui demandai à visiter le petit appartement qu'il avait à louer au quatrième.

— Dites au *cintième*, me dit-il d'un ton rogue et gourmé, il y a un entresol. On ne trompe pas le monde ici.

— Montons toujours, j'ai de bonnes jambes, lui répondis-je.

— Que monsieur me suive pour lors; mais, que monsieur le sache, j'ai eu aussi des jambes; tout le

monde en a eu, des jambes, dans son temps; monsieur ne sera pas toujours jeune non plus.

Nous montons un étage, puis deux; mon cerbère s'arrêta pour souffler, et l'interrogatoire suivant commença :

— Monsieur est garçon?

— Oui.

— Tout à fait garçon?

— Tout à fait.

— C'est que la maison n'admet que des personnes qui ont des principes, et je préviens monsieur...

— C'est bon, lui dis-je non sans humeur, je vous comprends, je suis prévenu.

Je pris les devants et l'ascension continua. Le portier me suivait majestueusement, lentement, posément, accentuant lourdement chaque marche avec un flegme irritant. Quand nous fûmes arrivés au troisième :

— Monsieur n'a pas de chien? me dit-il.

— Non.

— Pas de chat? pas de perroquet? pas d'enfant? pas de piano?

— Non.

— Monsieur joue peut-être du cornet à piston?

— Non.

— Ou de la clarinette?

— Je ne joue de rien.

— Monsieur fume-t-il la pipe?

— Non.

— Monsieur rentre-t-il souvent à des heures indues?

— Non.

— Monsieur découche-t-il?

— Non.

— Monsieur fait peut-être son ménage lui-même? ajouta-t-il en jetant sur ma tenue, une tenue du matin, un regard sournois.

— Eh non! répondis-je.

— Pour lors, tant mieux pour monsieur, dit-il, surtout si ma femme consent à le faire.

— Si votre femme est raisonnable et propre, je pourrai, en effet, m'arranger d'elle.

— Mme Pirard est raisonnable avec les personnes qui le sont, et elle est propre avec un chacun, me dit M. Pirard en ôtant sa casquette, par respect sans doute pour le beau nom que portait sa femme.

— Monsieur déjeune-t-il chez lui? dit-il encore.

— Oui, mais cela n'est un embarras pour personne; un pain d'un sou et un verre d'eau, voilà mon ordinaire.

— Pour lors, monsieur, me dit le dogue s'arrê-

tant tout net et se posant sur ses pattes de derrière, ne montons pas plus haut. Ma femme me disait encore ce matin : « Monsieur Pirard, tant pis pour toi si tu prends pour le cintième des locataires que je n'aurai pas à leur-z-y faire des déjeuners à la fourchette, ton déjeuner s'en ressentira. » Descendons, monsieur, descendons, vous ne feriez pas l'affaire de ma femme.

— Que le diable vous emporte! m'écriai-je. C'était bien la peine de me laisser monter jusqu'ici.

— Voilà encore ce qui n'irait pas à Mme Pirard, dit M. Pirard; des vivacités avec moi... elle ne les souffrirait pas! Elle me respecte et veut qu'on me respecte aussi. Mme Pirard n'aime que les personnes civilisées.

— Que le diable emporte aussi Mme Pirard! ajoutai-je exaspéré.

— C'est en parlant comme cela des dames des concierges qu'on devient un Lacenaire et même un républicain, monsieur, me dit M. Pirard.

— Que t'est-il arrivé? s'écria René quand je le rejoignis; tu es rouge comme un coq.

— Rien; j'ai fait de la politique avec cet animal de portier, et cela m'a animé.

— Bah! me dit-il, quelle idée! Et l'appartement?

— Passons à un autre.

— Pour cette fois, reprit René, je monte avec toi. J'en ai assez de faire le pied de grue sur les trottoirs; mais laisse-moi porter la parole. Je plais aux portiers et j'arrangerai mieux que toi ton affaire.

Je me tromperais fort, ajouta-t-il en me montrant une sorte de petite terrasse au milieu de laquelle pendait un écriteau, si cet écriteau ne nous indiquait pas le paradis que tu cherches. Ça a l'air gentil et gai là-haut.

— Soit, lui dis-je, montons ensemble, je ne parlerai plus aux portiers, mais, par compensation, tu ne me parleras de Léocadie que quand nous serons redescendus. Je t'écouterais mal en me livrant à l'examen des lieux où je vais peut-être et pour longtemps enterrer ma trop brillante jeunesse.

— C'est entendu, me dit-il; mais quand nous aurons visité cet appartement, tu m'appartiendras; nous irons déjeuner au café Cardinal : je te donnerai une omelette aux rognons pour deux, il n'y a pas d'arêtes là dedans et tu pourras m'écouter tout en mangeant.

Jamais je n'avais vu René plus gai; le plaisir de débarrasser son cœur du seul secret qu'il eût eu pour moi l'avait comme allégé.

— Et dis-toi bien une chose, ajouta-t-il en traversant lestement la place pour arriver à la maison que nous avions en vue, c'est que ce n'est pas un conseil qu'il me faut, mais ton approbation pleine et entière, mais des félicitations! Je veux que dans quinze jours tu sois aux pieds de Léocadie ; tu verras! tu verras! Ah! si elle était libre!

— Que ferais-tu? lui dis-je.

— Ce que je ferais? Je l'épouserais, parbleu!

— Tu l'épouserais!...

— Et ce ne serait pas long, reprit-il. Ne sommes-nous pas convenus cent fois qu'il n'y avait de mariages de raison que les mariages d'inclination? Ne suis-je pas riche pour deux?

— Riche pour deux, oui, et amoureux pour dix, je le vois bien, répondis-je en essayant de rire.

VIII

Mais déjà René était en conversation intime avec mon futur concierge : je ne tardai pas à comprendre, en l'écoutant, toute la supériorité de ses manières sur les miennes en ce qui concerne les portiers. Le premier mot échangé entre ce nouveau Cerbère et René avait été une pièce de vingt francs. Exaltée par ce préambule, la portière, une femme encore jeune et d'un extérieur avenant, coupa la parole à son mari, ne s'en rapportant qu'à elle, sans doute, de répondre à des locataires qui parlaient si bien la langue aimée des portiers.

— Le petit appartement que monsieur va voir est charmant, dit-elle ; il se compose de trois pièces et d'une petite antichambre. Il y a deux entrées,

l'une à droite, l'autre à gauche, sur le palier, ce qui est bien commode. Le salon s'ouvre sur une petite terrasse, d'où l'on a de l'air et de la vue, et où l'on peut avoir des fleurs. L'appartement est encore occupé, mais il sera libre dans quinze jours. Il est habité depuis trois mois par un artiste qui chante, je crois, aux Champs-Élysées, un homme très-drôle, que le propriétaire a trouvé trop gai pour la maison. Monsieur n'est pourtant pas plus regardant qu'il ne faut, mais la maison serait devenue impossible avec un locataire comme celui-là. C'est un homme qui joue de tout ce qui fait du bruit, de l'orgue, de la trompette, du cor et du tambour. Ce ne serait encore rien, mais il fait des armes toute la journée; croiriez-vous qu'il avait eu l'idée de faire un tir au pistolet sur sa terrasse? C'est plein de lances et de fusils chez lui.

— Bravo! dit René; avec un prédécesseur comme celui-là, mon ami n'aura pas de peine à passer pour un saint.

— Mais, dis-je, ce locataire est-il sorti? je ne voudrais pas le déranger au milieu de ses exercices.

— Il est parti en disant qu'il allait à sa répétition, répondit la concierge. Il ne doit rentrer que sur le tard et m'a chargé d'en prévenir une per-

sonne qu'il attend, pour le cas où elle arriverait trop tôt; mais j'ai ses clefs, et si ces messieurs le veulent, je vais les accompagner.

— Très-bien, et dépêchons-nous, me dit René; il est onze heures et demie, et j'ai faim.

Quand nous fûmes arrivés sur le palier :

— Entrez, messieurs, nous dit la concierge, mais ne faites pas trop d'attention à l'état dans lequel peut se trouver l'appartement. C'est un désordre forcé avec le locataire qui l'occupe; tout ce qui devrait être sur les tables est par terre, et tout ce qui pourrait rester par terre est sur les tables. Je prie ces messieurs de ne toucher à rien : il y a des pistolets aussi chez ce diable d'homme, et je tremble toujours que tout ça ne parte quand je fais l'appartement.

— Bon, bon, dit René gaiement, nous connaissons ça, soyez tranquille. Il m'intéresse, votre toqué de locataire; je suis curieux de voir son perchoir.

Nous avions examiné la première et la seconde pièce : un vrai musée comique. Les murailles étaient couvertes de caricatures fixées au mur avec des épingles : des Gavarni, des Cham, des Bertall et des Daumier. René riait aux éclats en lisant les légendes. « Beau Louvre, disait-il, à l'usage d'un paillasse. » Je le laissai absorbé dans cette désopilante inspec-

tion, et, plus impatient, j'ouvris les fenêtres de ce qui allait être ma terrasse pour voir quel air avait le voisinage et quel effet pouvaient produire d'en haut les statues de la jolie fontaine Louvois, alors assez nouvelle.

Je fus retenu sur la terrasse par un attroupement qui s'était formé autour de deux bateleurs. Ces deux artistes en plein vent s'étaient pris de querelle avec des militaires. Le public s'était partagé en deux camps : on se battait, on criait; la garde arriva. En vrai badaud j'attendais le dénoûment, pourtant facile à prévoir, de cette bagarre, quand un cri, un cri terrible, un cri qui ne pouvait être qu'un cri de désespoir ou d'agonie, un de ces cris lamentables qui glacent le sang dans les veines de quiconque les entend, vint jusqu'à moi.

La concierge me regarda tout interdite.

— Monsieur a-t-il entendu? s'écria-t-elle.

— D'où peut venir cet horrible cri? lui dis-je.

— Il me semble, me répondit-elle en pâlissant, que cela est venu de la chambre à coucher, de celle où a dû passer votre ami, car il n'est plus là.

— René! m'écriai-je en me précipitant dans l'appartement, René!

— Là, cette porte, me dit la concierge; entrez le premier, monsieur, je n'oserais pas...

Quel spectacle! Je n'oublierai de ma vie cette heure terrible; mon pauvre, mon cher René était renversé sur un divan, les yeux à demi fermés, le regard atone, la pâleur de la mort sur la figure; une de ses mains crispées serrait convulsivement la crosse d'un pistolet, son visage était couvert de sang.

Je me jetai à genoux devant lui :

— Qu'as-tu, René? lui dis-je, parle-moi, réponds-moi; ce sang... ce pistolet... qu'est-il arrivé? qu'as-tu fait?

Par un effort suprême le moribond rouvrit un instant les yeux.

— Je me suis tué, dit-il. Léocadie!... Ah!!!

Il perdit connaissance et tomba comme une masse inerte dans mes bras. Je le portai sur le lit et j'essayai d'étancher le sang qui coulait d'une blessure qu'il avait à la tempe droite. La concierge avait couru chercher un chirurgien. Grâce au ciel, il y en avait un qui demeurait dans la maison.

Quand l'homme de l'art arriva, il y eut dix minutes d'une attente qui me parut un siècle. Il voyait bien par où était entrée la balle, mais il ne se rendait pas compte de la route qu'elle avait pu prendre. Il envoya chercher sa trousse. Lorsqu'il eut sondé la plaie :

— Quel cas étrange! dit-il à son aide qui venait d'entrer; la balle ne paraît pas avoir pénétré dans le cerveau. Les parois osseuses ne sont point défoncées, voilà le trou qu'elle a fait cependant, où peut-elle être?

Pardieu, ajouta-t-il après s'être livré à un examen minutieux, pardieu, je ne me trompe pas, ce ne peut être qu'elle que je sens là, sous mon doigt, entre la mâchoire et l'oreille. Mais comment s'y est-elle prise pour descendre si bas? Elle s'est donc creusé un tunnel?

C'est égal, dit-il en s'adressant à moi, si je peux ravoir la balle sans faire d'incision, si elle veut bien reprendre la route qu'elle a déjà faite, si aucun accident nerveux trop grave ne se déclare, il n'y a rien de perdu peut-être, et votre ami pourra se vanter d'avoir joué à un jeu auquel quatre-vingt-dix-neuf autres sur cent auraient perdu.

Sans une contraction spasmodique, et en quelque sorte intermittente, qui révélait que René respirait encore, quand la sonde pénétrait dans sa blessure, on eût dit que nous n'avions plus sous les yeux qu'un cadavre.

L'opération fut faite avec l'aide d'une petite pince et d'une sorte de crochet fort mince que l'habile praticien maniait avec une dextérité que je ne pus

m'empêcher d'admirer. Je vois encore ces mains habiles, agissant lentement, mais sûrement, sur la balle, pour ménager les fibres délicates et si nombreuses qui s'entre-croisent autour des tempes, et la balle, remontant peu à peu par l'ouverture qu'elle avait faite, comme si elle eût obéi à une puissance mystérieuse, comme le fer obéirait à l'aimant. Quelques mouvements convulsifs, que j'avais le cruel devoir de comprimer, des cris instinctifs, étouffés, signalaient seuls la présence de la vie dans le pauvre patient. Quand la balle fut dans les mains de l'opérateur, je respirai. Il envoya chercher de la glace; il en plaça sur le front du malade, et par-dessus des compresses sur la plaie même.

— Et maintenant, dit-il, un calme absolu; pas d'émotion surtout! Si le malade revient à lui, il se peut qu'il ait perdu la mémoire, qu'il ait le délire; calmez-le par de bonnes paroles, gardez-vous de le contredire, dites-lui qu'un accident l'a mis dans cet état. Pas de visites surtout, et espérons. Vous pouvez avoir confiance dans la personne qui m'assiste comme en moi-même. Je m'en vais presque tranquille; je reviendrai ce soir.

Ce ne fut que quand la première émotion fut passée, ce ne fut que lorsque je me trouvai au pied du lit où gisait mon pauvre ami, et forcé d'attendre

dans le silence et du temps seul la réponse à mes angoisses, que je me rappelai tout à coup que nous étions dans le domicile d'un étranger. Je donnai l'ordre à la concierge de m'appeler quand le maître du logis se présenterait. Je ne doutais pas que, quel qu'il fût, il ne consentît à nous céder la place.

IX

J'avais cru tout d'abord à un accident. J'avais pensé que René, trouvant des pistolets et ne les croyant pas chargés, les avait maniés imprudemment. Mais après les paroles qui lui étaient échappées, l'illusion n'était pas possible. Je l'avais bien entendu :

— Je me suis tué, avait dit René.

« Je me suis tué ! » Qu'avait-il pu se passer dans ce cerveau pour que l'idée de la mort s'en fût instantanément emparée ? Ce suicide étrange, comment s'en rendre compte, de la part d'un homme qui venait de se déclarer en plein bonheur, qui, deux minutes avant de se livrer au dernier acte de

désespoir, hâtait avec une vivacité juvénile l'heure prochaine de son déjeuner?

La chambre où le plus funeste des hasards nous avait conduits n'avait rien de funèbre. Quel fantôme, invisible pour tout autre, avait donc pu apparaître dans cette chambre aux yeux de mon cher René? Elle était bien telle que l'avait dépeinte la concierge : une chambre d'artiste, d'artiste de bas lieu, du désordre partout, un désordre burlesque, des fleurets, des plastrons, de vieilles armes ébréchées et rouillées, des instruments de musique, une guitare pendue à la muraille à côté d'un costume de marquis, une perruque à queue rouge sur un guéridon, quelques essais de peinture, des tableaux sans cadre accrochés au mur ; sur le lit, un masque et un faux nez ; par terre, aux pieds de René, une miniature. Rien, rien là dedans, semblait-il, qui pût conduire à une pensée de mort une imagination exubérante sans doute, mais où l'enthousiasme du beau et du bon l'emportait de beaucoup sur les idées mélancoliques.

Léocadie! ce nom qui le matin m'avait fait sourire quand pour la première fois René l'avait prononcé devant moi, ce nom avait été aussi, je m'en souvenais bien, le dernier qu'eût murmuré sa bouche avant son évanouissement, le dernier qui

dût sortir de ses lèvres peut-être. Était-ce alors un adieu à la femme aimée, ou bien, revenant ainsi à ce moment suprême, ce nom n'était-il pas plutôt une suprême objurgation et comme l'explication du fait qui allait terminer sa vie ?

C'était à s'y perdre.

J'étais plongé dans ces douloureuses réflexions, quand, en interrogeant le pouls de René, j'aperçus dans sa main gauche, entre ses doigts fermés, un papier taché de sang.

Je parvins à rouvrir, à détendre cette main que la douleur, que la colère peut-être avait roidie, et j'en tirai l'étrange lettre que voici, explication trop claire de ce qui venait de se passer :

A MONSIEUR HECTOR, ARTISTE DRAMATIQUE.

« Mon gros chien,

« Fais le mort pendant quelque temps encore, prends patience. Mon apôtre va comme sur des roulettes. Il est sérieusement riche ; il est bon enfant, et, sans être plus bouché qu'un autre, il est d'une incommensurable crédulité. Les affaires sont si faciles avec lui, que c'en est honteux. Meubles, maisons, voitures, rentes, professeurs, claqueurs,

et du respect par-dessus le marché; j'aurai tout avec lui. Il n'y a de trop que le respect.

« Le jour où ce bel innocent est tombé à mes genoux du haut des clochers de Chartres, je lui ai fait au pied levé des contes de l'autre monde; il a tout cru.

« Que c'est bête à moi de lui avoir dit, pour faire ma tête, que j'étais mariée! il était fichu, ayant le reste, de me demander ma main par-dessus le marché. Dis donc, Totor, sais-tu un moyen de se défaire d'un mari qui n'a jamais existé?

« Mais je ris; quant à ça, je n'en voudrai jamais assez à un homme pour le conduire à cette extrémité. J'ai pour principe qu'il ne faut faire que le mal qui peut passer.

« Il y a des moments où, devant la confiance sans bornes de ce grand, de ce charmant bébé, il me prend des scrupules : je lui voudrais plus de défense. D'autres fois, je me dis, quand je le vois, pour tout ce qui n'est pas moi, aussi et plus avisé que n'importe qui : « Ce n'est pas possible; c'est un garçon qui fait la bête pour me faire poser! Un de ces matins, il va me dire : « Veux-tu finir? » Mais non, René m'aime, il m'aime autant et plus encore qu'il ne croit. Expliquez-vous donc ça! Quel malheur pour un homme que des amours si

aveugles! Si j'étais pire que je ne suis, pourtant, voilà un garçon dont il ne resterait rien dans six mois; mais je me connais, je le lâcherai un jour ou l'autre. Je n'aurai peut-être jamais eu pour lui un bon sentiment que ce jour-là : je veux qu'un loup me croque s'il m'en sait gré quand cela arrivera.

« Après tout, je lui ai rendu service; une autre l'aurait ruiné tout à fait, je ne le ruinerai qu'à moitié, et pour son argent je l'empêcherai du moins d'être un niais pour le restant de ses jours. C'est lui qui ne coupera pas dedans souvent après moi!

« Devine où il m'a menée hier! Au sermon! au sermon de M. X..., un fier artiste qui aurait fait un fameux jeune premier si ça avait tourné du côté théâtre au lieu de tourner du côté église. Et avant-hier, à la sainte messe! Crois-tu que cela fasse plaisir, toi, d'entrer dans les églises avec des consciences chiffonnées comme les nôtres et de se trouver devant celui qu'on ne peut pas tromper, à côté de ceux qu'il ne faut pas qu'on trompe?

« Je me dis quelquefois que si j'avais rencontré ce René à seize ans!... Mais aujourd'hui c'est du petit-lait.

« Tu me revaudras ce temps de retraite, mon Totor. Ça me reposera de retrouver tout autour de

moi ta grosse face rebondie. Ton secret pour m'aller, c'est que tu ne vaux ni pis ni mieux que moi, c'est que nous nous connaissons depuis A jusqu'à Z, c'est que je n'ai plus rien ni à te cacher ni à te montrer; et, si ce n'est pas divin, c'est commode. Être en scène ailleurs qu'au théâtre, se tenir dans le tête-à-tête comme si le rideau était levé et le lustre allumé, quelle scie! C'est de l'argent gagné que celui qu'on gagne en mentant jour et nuit! Il doit y avoir des métiers plus doux qu'on aurait bien dû m'apprendre.

« Ah çà! Hector, est-ce que par hasard j'aurais une espèce de talent? Mon René n'en veut pas démordre, et, quand je l'entends parler juste des autres, il m'arrive de me dire que ça ne serait pourtant pas impossible que de ce côté-là il vît clair, même pour moi. Il me semble quelquefois que si je n'avais pas honte de dire de belles choses comme si je les pensais, je n'irais, en somme, pas plus mal qu'une autre. Je t'assure qu'en province, quand il n'y a que les banquettes et que je me risque, ça va presque bien. Je me touche quelquefois jusqu'à me faire pleurer. Pourquoi ne ferais-je pas pleurer mon prochain? il est moins dur.

« C'est dans un de ces moments-là que j'ai mordu messire René. Quelle farce! Malheureusement, ce

n'est pas tous les jours fête, et, ici, on me rirait au nez si je me lançais.

« C'est égal, ce serait bon de grimper un peu et d'être quelque chose faute d'avoir pu être quelqu'un.

« C'est comme toi, monsieur Hector, tu pourrais te redresser si tu voulais; tu chantes pas mal, va, et tu es si drôle! Si l'argent du jeune René pouvait nous servir à remonter sur nos bêtes, le René aurait eu sa raison d'être. Car, quant à thésauriser, ni moi ni toi nous n'y parviendrons. Voyons, veux-tu travailler, veux-tu trimer pour de bon? Je travaillerai et je trimerai. Je t'offre des maîtres. Tu es si jeune, mon gros Totor! ça me tracasse pour toi dix fois plus que pour moi, l'idée d'un mauvais avenir. Les chutes des femmes, ça n'étonne personne, il y a toujours quelqu'un qui les ramasse, ne fût-ce que pour les porter à l'hôpital; mais un homme dans le ruisseau, je ne peux pas voir ça. Il n'y a pas assez d'excuses. Va voir un chanteur, j'irai, moi, chez M. Samson! Est-ce que tu veux passer ta vie à érailler ta voix dans la fumée? Ce serait donc pour finir, comme les aveugles, par chanter sur les ponts avec un caniche pour caissier? Oui, travaillons, et comme ça mon philosophe en sera arrivé à ses fins, il m'aura fait du bien.

Pauvre garçon, son intention est bonne; mais qu'est-ce que tu veux? l'amour qu'on ne partage pas, ça rend féroce. On tuerait un homme comme un poulet pour s'épargner un regard tendre, et les trois quarts du temps on aimerait mieux des coups qu'une caresse.

« La singulière chose que les jeunes gens d'aujourd'hui! Ils n'étaient tout de même pas comme ça avant les glorieuses. Qu'est-ce qu'ils ont donc mangé pendant les trois jours? Il n'y en a pas un qui laisse les femmes tranquilles. Voilà le sixième qui veut me sauver! Est-ce qu'on leur donne des médailles?

« Et quelle jolie manière ils ont de le faire, notre salut! Entre nous, excepté la musique, qui vaut mieux, la chanson est la même, et cela ressemble comme deux gouttes d'eau, leur procédé, au procédé par lequel on nous perdait avant la révolution. Malgré ça, ce petit imbécile de René m'attendrit avec ses systèmes sur nous autres. Je ne sais pas si c'est sur les nerfs ou sur autre chose que ça me tape; mais ça m'agace, ce qu'il me récite. Le fait est qu'on devrait bien s'occuper de notre sort dans les gouvernements, et ne pas nous abandonner uniquement à la charité des gens vicieux. Naître sur le trottoir et y mourir, ça peu

passer : mais y chercher à dîner... c'est roide! Est-ce que ce n'est pas terrible de penser que s'il n'y avait que des sages dans les rues, il n'y aurait pas moyen d'exister?

« Allons, Hector, assez de bêtises, arrêtons les frais et mettons-nous à piocher. Ma tante m'a dit, le jour où elle m'a flanquée sur le pavé (j'avais treize ans) : « Didie, tu as appris à lire en quinze jours, à écrire en un mois, et l'orthographe en lisant des vaudevilles; tu peux prétendre à tout. » Ma vieille tante devait s'y connaître.

« J'entends dire que l'art est une religion; eh bien! va pour la religion de l'art! Puisqu'elle permet le péché, c'est la seule qui puisse nous convenir.

« Dans ce bas monde il faut avoir une idée fixe. Ayons-en une. Il n'y a rien d'heureux comme les gens pour qui les vessies sont des lanternes. Ils voient clair la nuit, leur tête est pleine d'étoiles, ils ont dans le cerveau un ciel complet; tout ce qui touche à leur idée est superbe, leur maîtresse est la lune, leur ami est le soleil. René a la chance d'être si parfaitement toqué, qu'il y a de par le monde un monsieur, un simple monsieur, qu'il considère comme le vrai Dieu. Je lui ai demandé son nom d'homme à son Dieu, il me l'a dit et ça m'a fait rire. Mais

lui il est resté sérieux comme un âne qu'on étrille! Eh bien! c'est là le bonheur, et ce bonheur-là, qui consiste à mettre sa joie dans une baliverne quelconque, il est à la portée de tout le monde et même à la nôtre. Faute de mieux, arrangeons-nous-en donc.

« Mais ce n'était pas pour nous faire un sermon que je t'écrivais; c'était pour laisser passer la pluie et pour t'envoyer mon portrait. Je ne sais pas si cette figure-là est la mienne, mais elle est diablement jolie. René a voulu m'avoir, même en peinture, et il a si bien payé le peintre, que celui-ci, galamment, a fait deux portraits au lieu d'un de Mlle Didie, et en cachette m'a donné le second. Il pensait bien qu'un original comme ta servante ne devait pas être embarrassé de trouver le placement de sa copie.

« J'ai dit : « Bon! voilà l'affaire à Totor. »

Et si je ne suis pas là,
Mon portrait, du moins, y sera.

« Mais mon portrait n'est que pour te mettre en goût : je n'y tiens plus, dès demain je prends ma volée du côté de la place Louvois; il y a trop longtemps que je ne t'ai vu, aussi! attends-moi donc. J'arriverai vers dix heures du matin. Habille-

toi en marquis pour me recevoir, et bats aux champs quand je ferai mon entrée dans ton palais. Il convient de faire rire encore une fois ton propriétaire.

« Si tes nombreuses affaires t'empêchaient d'être libre, écris-le-moi, et, comme toujours, signe *Uranie*.

« Quelle bonne idée j'ai eue de faire de toi une femme de lettres! cela me permet de laisser traîner notre correspondance, ingénieuse manière de gagner la confiance en faisant semblant d'en montrer. Raconte-moi que tu as quelque chose à lire au directeur des Délassements, et que comme tu as un rôle pour moi, tu me pries de t'accompagner chez lui; cette histoire nous donnera le temps d'aller déjeuner chez le père Lathuille.

« Adieu, mossieu Totor, tâchez d'être gai pour votre Léocadie, depuis un mois submergée dans le sérieux contre sa vocation.

« LÉOCADIE. »

« 1° *P. S.* — Ça m'amuse de me cacher pour faire mes fredaines. Ça me fait croire que je suis une femme honnête.

« 2° *P. S.* — Il pleut toujours, mais mon sac est vidé et mon encrier à sec.

« 3° *P. S.* — Dis donc, Totor, tu garderas mon portrait. Il n'y a pas de diamants autour. »

Je comprenais tout. Nous étions dans l'appartement de M. Hector; de plus, en même temps que cette lettre, en même temps que la preuve de la folie et du néant de ses amours, et avant que la réflexion lui eût rendu le sang-froid que la découverte qu'il venait de faire lui avait ôté, une arme s'était malheureusement trouvée sous la main de René.

Le hasard fait certes plus de romans que tous les romanciers du monde.

X

Il y eut un épilogue à cet événement. L'état de René demeura inquiétant pendant quinze jours; mais ces quinze jours écoulés, sa convalescence fut rapide. Une chose me fut particulièrement agréable dans cette prompte convalescence, c'est qu'elle fut double en quelque sorte, et que l'esprit se rétablit en même temps que le corps.

Quand fut fermée la petite cicatrice qu'avait laissée à sa tempe le passage de la balle à son aller et dans son retour, René n'était plus amoureux, et ce qui me prouva que la guérison était réelle, c'est qu'elle s'opéra sans qu'une seule malédiction sortît de ses lèvres contre Mlle Léocadie. Il fut près de trois semaines sans prononcer son

nom. Il s'était contenté de me demander si je n'avais pas trouvé quelque part, après sa tentative de suicide, une lettre signée d'elle, et de me prier de la lui rendre.

La fièvre étant passée, je fis ce qu'il désirait. Je vis pendant plusieurs jours, et à plusieurs reprises, René lire et relire silencieusement cette longue épître dont tous les mots, comme il me le dit plus tard, étaient une brûlure sur sa plaie. Je le laissai faire, j'étais décidé à ne pas entamer le premier ce chapitre. Un matin, il m'en épargna la peine.

— Mon cher ami, me dit-il, j'ai été un sot. Mais ce n'est pas la plus utile révélation qui soit sortie pour moi de la lecture de la lettre de Mlle Léocadie à M. Hector. Ce qui en est ressorti encore, c'est que je n'ai vraiment pas le droit de garder rancune de ce qui s'est passé à cette demoiselle. Ce n'est pas sa faute si j'ai pris du noir pour du blanc. Ma folie ne peut faire son crime. Qu'on en veuille à une femme bien élevée, instruite dans la vertu, ayant conscience du bien et du mal, de vous trahir, de mentir, de jouer un rôle et de cacher le vice sous les dehors du bien, je le comprends; mais pourquoi en voudrais-je à Léocadie? Je me suis bien plus trompé qu'elle ne m'a trompé. Toute sa faute a été de me laisser mon erreur. Eh bien, de

cette faute, je l'absous. Si je comprends bien la lettre de Mlle Didie à M. Totor, ce couple fantastique n'est peut-être pas perdu sans retour. Mais au lieu de le sauver par l'amour qui est un égoïsme dans son genre, puisqu'il ne donne rien pour rien, c'est par la charité que j'aurais dû entreprendre de le remettre sur ses pieds. Il est possible de faire remonter quelques degrés de l'échelle à ces deux êtres qui, à défaut du reste, ont de l'intelligence, et de cela je n'entends pas démordre. Seulement, au lieu de donner toutes mes pensées à Mlle Didie, je prétends les partager entre elle et son Totor. Ce pittoresque personnage m'intéresse. Si ce que j'en devine par la manière dont parle de lui une femme qui n'est pas bête est vrai, M. Hector est un bohémien, mais un bohémien de la bonne espèce, un bohémien qui ne déclame pas, un bohémien gai. Dussions-nous être accrochés à une médaille dans l'esprit de Mlle Léocadie, entreprenons ce double sauvetage.

Je soupçonne que tu as dû voir, depuis que je suis dans ce lit, la Mme d'Hervé dont j'avais rêvé d'être l'Antony, et son Antony véritable. Si j'ai bien compris le sens de la correspondance qui a illuminé ma situation, je suis chez ce pauvre diable et je lui fais tort de son lit depuis bientôt quinze

jours, après lui avoir fait tort d'autre chose pendant un mois. Qu'as-tu appris, qu'as-tu vu, qu'as-tu fait, et comment tout s'est-il arrangé de ce côté? dis-le-moi, et n'aie pas peur de me troubler. Mon coup de pistolet n'a été qu'un coup de sang, suivi d'une saignée; le cerveau est complétement dégagé et je puis tout entendre.

— Premièrement, lui répondis-je, en ce qui concerne M. Hector, rassure-toi, tu ne lui as fait aucun tort. Il est logé.

— Pardieu, me dit René, je suppose bien que tu n'as pas laissé coucher dans la rue un homme dont je suis l'hôte, après tout, et que tu as fait généreusement les choses pour l'indemniser de cette violation de domicile.

— Hélas! lui dis-je, je n'ai rien eu à faire, je n'ai rien pu faire pour M. Hector. La Providence y a pourvu.

— S'il est arrivé quelque malheur à M. Hector, me dit René, ne ris pas. Ce nom est marié dans mon esprit au nom de Léocadie, il se lie à un fait qui, quoi qu'il arrive, aura une influence sur ma vie, et je regarderais comme une vraie disgrâce... Voyons, M. Hector n'est pas mort?

— Non, répondis-je à René; quelle idée as-tu là?

— Mais enfin où est-il? à l'hôpital peut-être, ou malade dans quelque coin?

— Pas plus à l'hôpital qu'au cimetière.

— Dieu soit loué! tu m'avais fait peur, s'écria l'excellent René; mais parle donc!

— Eh bien! lui dis-je, M. Hector est à Clichy. Le pauvre diable n'a pas reparu chez lui, depuis que, grâce à ta lubie, son logis est devenu le nôtre, et ce n'est qu'hier que Mlle Léocadie a appris sa mésaventure. Le Totor ne manque pas d'une certaine fierté; ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'il s'est décidé à faire savoir à son amie qu'enlevé subitement par un garde du commerce, au moment où il sortait d'une répétition, il se trouvait depuis ce temps-là sous clef.

Ce n'est qu'hier aussi, et pas plus tôt, que je suis parvenu à trouver Mlle Léocadie, qui avait, en venant s'informer de M. Hector, refusé d'abord de donner son adresse à la concierge. N'ayant reçu ni lettre de M. Hector, ni lettre de M. René, elle s'était crue abandonnée tout à coup du genre humain, et, bien que cela l'eût d'abord étonnée, cette âme forte avait fini par en prendre son parti : « J'en ai tant vu dans ce genre! » m'a-t-elle dit. Ce n'est qu'hier, enfin, par conséquent, qu'elle a su ce qui te concernait. Je dois ajouter que son atti-

tude en écoutant mon récit a été convenable.....

— Pour ce qui est de M. Totor, me dit gaiement René, c'est bien. Son mal n'est pas sans remède : je briserai ses fers! Mais parle-moi de Léocadie : qu'en penses-tu ? que dis-tu de mes projets?

— Mlle Léocadie n'est pas la femme que tu avais rêvée, tant s'en faut, lui répondis-je, mais je ne crois pas impossible qu'elle soit ce que tu la juges depuis que tes yeux sont ouverts. Je m'attendais à trouver une conversation cynique et tant soit peu débraillée, comme le style de sa lettre à ton rival; point; elle m'a, sans poser, reçu en femme intelligente qui sait au besoin se montrer comme il faut. Elle est fort belle, de la beauté qui convient surtout au théâtre ; l'œil est noir, hardi et même un peu dur, mais on sent qu'il peut s'adoucir et que toutes ses flèches doivent porter. La voix est bien timbrée, flatteuse au besoin, rarement tendre, mais je la crois susceptible, dans la colère ou l'ironie, de devenir très-dramatique. Si pour de bon elle veut travailler, mon avis est qu'il peut en effet y avoir en elle l'étoffe d'une comédienne.

— Cela me suffit, dit René; dès que je serai sur pied, nous nous mettrons à la besogne. Léocadie comprendra et secondera nos efforts. Ses épanchements avec M. Hector m'en répondent. En la met-

tant en bonnes mains, elle fera son chemin au théâtre, et je me trouverai moins bête quand tout Paris l'applaudira.

Je fis, à la prière de René, une seconde visite à Léocadie, et lui exposai les intentions de mon ami sur elle et son plan.

— J'accepte tout, me dit-elle; remerciez pour moi ce brave enfant. Je crois qu'il est enfin dans le vrai en ce qui me touche. La femme est perdue, mais on peut sauver l'artiste. Il ne dépendra ni de moi, ni d'Hector, auquel je suis heureuse de voir qu'il s'intéresse, de donner raison à ses prévisions. Par exemple, car je veux être franche, dites à René que je ne lui promets pas de devenir jamais une sainte. Croit-il que ce puisse être impunément qu'une femme, même forte, vive de raccrocs et d'aventures? Mais si le cœur que chacun nous prend et que chacun nous rend, Dieu sait dans quel état! si ce cœur ne se pétrifiait pas dans nos poitrines, si le don incessamment répété de tout notre être ne nous devenait pas forcément une chose indifférente, au lieu d'être les rebuts de la société, nous mériterions d'en être considérés comme les martyrs.

La passion de l'art s'est éveillée trop tard en moi. L'esprit eût pu conserver la chair; mais la

chair a faim, la chair a soif, la chair a froid avant que ne s'ouvrent les appétits de l'esprit. Le moyen de ne pas les écouter quand, d'autre part, rien ne nous soutient, ni père, ni mère, ni vrais amis, ni bonnes leçons, ni bons exemples?

Et c'est à nous que tout ce qui est jeune vient demander de l'amour, pourtant; à nous! Ne dirait-on pas que les cannes et les cravaches de ces messieurs sont autant de baguettes de Moïse, et qu'il doit leur suffire d'en frapper jusqu'aux rochers pour que l'eau pure en jaillisse?

Mais, dites-moi donc un peu quelle chose cocasse est la vie! N'admirez-vous pas que le bien sorte du mal ou le mal du bien, presque également, presque indifféremment?

— Sans votre *presque*, lui dis-je, votre petite phrase, mademoiselle, eût été un beau blasphème. Travaillez beaucoup, remontez un peu sur votre bête, comme vous le disiez à votre camarade Hector, et vous verrez bientôt, à n'en pouvoir douter, que dans ce monde, si incohérent, si biscornu qu'il puisse apparaître quand on le voit d'où vous le regardez, le bien est encore la règle et le mal l'exception. Jugez-en un peu par ce qui vous arrive. Vous n'avez de plus que vos pareilles que de l'intelligence, et déjà l'on vous compte comme un

mérite ce qui n'est qu'un don de la nature. Croyez que les plus malheureux en ce monde ont encore leur sort dans leurs mains, et que beaucoup font un naufrage complet à qui le port eût pu s'ouvrir s'ils avaient entrepris de lutter contre la tempête.

— *Amen!* me dit Léocadie en riant; que l'avenir me prouve cela, et je ne demande pas mieux que de le croire; mais c'est égal, c'est un fier appoint dans la vie que de naître en terre ferme : nous le savons, nous qui sommes nés sur des barques en détresse.

XI

Vous avez tous connu, messieurs et mesdames, dit l'orateur, se tournant successivement de l'un et de l'autre côté de son auditoire, vous avez tous connu celle qui s'appelait Léocadie. Vous l'avez applaudie sous un nom qu'elle a rendu célèbre. Ce nom, je ne vous le dirai pas. Léocadie n'est plus au théâtre, elle y a laissé la réputation d'une artiste hors ligne et d'une femme qui, par un contraste assez frappant dans la vie des comédiennes, avait à la ville plus d'esprit que de sensibilité, bien qu'au théâtre elle fût tout flamme. — M. Hector est devenu un chanteur bouffe remarquable; il a fait fortune en Italie, sous un nom italien. Londres, Saint-Pétersbourg et Paris ont aimé tour à tour l'an-

cien baryton en plein vent. Léocadie lui est restée fidèle à sa façon :

« Quand nous serons par trop vieux, Hector et moi, m'écrivait-elle il y a quelques mois, nous nous retirerons à la campagne. Nous nous ferons fermiers et nous doterons des rosières. »

Quant à René, il s'est marié, il a eu des enfants, il a été député influent et éloquent sous le règne de Louis-Philippe, et aujourd'hui il n'est plus rien. Il a renoncé à la vie publique et vit heureux de la vie de famille. Il gâte sa femme et ses enfants qui le lui rendent bien. La dernière fois que je l'ai vu, le plus jeune de ses petits garçons, mettant son petit doigt sur la cicatrice qui lui est restée à la tempe, lui demanda qui avait fait « ce bobo-là à son petit père? »

Au lieu de lui répondre, René l'embrassa.

— Quand on pense, dit-il, que pour les gens qui sont venus au monde riches et bien portants comme moi le bonheur serait si facile, et que les trois quarts des fils de famille ne savent ni le saisir ni le garder, c'est à se demander à quoi sert l'argent! J'ai envie de me ruiner sur mes vieux jours pour faire le bonheur de mes mioches; je les forcerais ainsi à travailler. Entre la bohème riche et la bohème pauvre, entre la vie de M. Hector autrefois

et celle de M. René avant sa première mort, je serais bien embarrassé de faire un choix. La raison n'était à coup sûr ni d'un côté ni de l'autre, mais les circonstances atténuantes, j'en ai bien peur, se trouvaient plutôt du côté du pauvre cabotin que du côté du riche héritier.

— Mon histoire est finie, messieurs, dit l'avocat, permettez-moi de vous remercier de l'attention...

— Sapristi! dit Raymond, elle est dure ton histoire, monsieur l'avocat. C'est un vrai réquisitoire en faveur de la vertu. Un procureur général n'aurait pas pu être plus désagréable au pauvre vice. Mais tel qu'il est, je le trouve à sa place ici, ton plaidoyer. La vérité vraie ne peut inquiéter que les sots. Si d'ailleurs tous nos tableaux étaient peints de rose tendre, nous mentirions à notre tâche. La lettre de Mlle Léocadie, en particulier, est roide. Mais, avec de la bonne foi, les honnêtes gens trouveront profit à la méditer. Quant à ton René, — bon garçon, — mais cornichon au fond, permets-moi de te le dire. Après ça, il avait son excuse. Il est en effet très-difficile d'être riche à vingt ans sans être un peu *bêta,* et en somme son dada à lui était bon.

— Je te trouve indulgent, mon président, s'écria

une rude voix du côté des dames. Pour moi, ce n'est pas quand j'ai l'honneur de porter un jupon et de faire pour la première fois partie du beau sexe que je le laisserai vilipender sans protestation. Mlle Léocadie était tout ce que vous voudrez, je vous l'abandonne. Mais l'austère moraliste qui nous a raconté ses hauts faits a semblé vouloir englober dans sa cause toutes les femmes sans exception que des circonstances malheureuses jettent en dehors du grand chemin, et c'est là l'iniquité des iniquités. Corbleu! les trois quarts des malhonnêtes femmes ont commencé par un malhonnête homme; qui est-ce qui ne sait pas ça?

— Capitaine Max, dit le président, calme-toi. Toutes les thèses auront ici le temps de se produire, et surtout les bonnes. C'est de l'ensemble seulement de nos récits que ressortira la morale de notre œuvre : prends donc patience, je te prie.

— Soit, dit le capitaine; mais je voudrais être en pleine mer quand j'entends des gens qui ne sont pas centenaires frapper sans merci sur des fautes dont tous les bénéfices sont pour nous, et traiter de Turc à More la seule passion qui assure à l'homme une sorte de supériorité sur le caniche.

— Tes réserves sont faites, dit Raymond. Sois satisfait, ô Max! Les âmes sensibles ne manque-

ront pas de t'en tenir compte. Ceci dit, rentrons dans la règle, consultons le sort. Qui sait si ce qui va suivre ne vengera pas les femmes de l'anathème jeté sur elles par l'historien de Mlle Léocadie?

Le sort consulté donna la parole au comte Maurice de X..., qui la prit en ces termes :

LES

AMOURS D'UN PIERROT

I

J'avais vingt ans, des moustaches blondes, l'œil assez tendre si j'ai bonne mémoire, le teint un peu trop blanc, le front suffisamment ténébreux, le même nez robuste qu'aujourd'hui et beaucoup de cheveux.

— Beaucoup de cheveux ! s'écria l'avocat.

— Les chauves ont toujours eu des cheveux, répondit Maurice en s'inclinant.

— Et le teint blanc, reprit l'avocat.

— Blanc de poulet, répliqua le narrateur. Les

voyages ne bronzèrent mon visage que plus tard, quand l'idée me vint de confier à tous les soleils et à tous les vents le soin de le mettre en couleur. J'étais, en outre, si mince, que mes cinq pieds sept pouces paraissaient six pieds et me donnaient des airs de peuplier trop vite poussé.

— Quel malheur, dit en ricanant l'incorrigible avocat, que la photographie n'ait pas fleuri plus tôt ! Vous auriez pu nous montrer, mon cher comte, le jeune premier trop élancé dont vous venez de nous faire le séduisant portrait.

— Si je vous ai dit ce que je fus autrefois, répondit Maurice, c'est qu'il m'a paru bon, avant de commencer ce récit, de dégager l'homme que je suis de l'adolescent que j'ai été.

— Maurice, dit Raymond, ne te laisse pas détourner par ce maudit, mon bonhomme ; conte-nous ton histoire avec l'aimable humeur qui te distingue. Je me porte fort pour le crayon que tu viens de tracer de ton ancien individu. Tu avais une de ces têtes devant lesquelles grisettes et grandes dames deviennent volontiers rêveuses, et tu étais par-dessus le marché fort comme un Turc, ce qui ne gâte rien. Cela se voit de reste encore pour qui sait regarder. De très-charmant homme que tu étais, tu es devenu bel homme, c'est vrai,

et c'est une disgrâce dans son genre ; mais puisque tu n'as pas profité de la vigueur de tes poignets pour coucher sous un de ces matelas la lumière du barreau à sa première attaque ; c'est que le temps n'a rien changé à ton bon caractère. Que l'avocat te remercie de ta clémence, et continue ton récit.

— Je dispense notre ami de ses remercîments, dit Maurice en souriant, et le prie seulement de me permettre d'entrer dans mon sujet.

II

Nous étions au 7 d'un assez vilain mois d'hiver. Il allait être minuit. Ma petite lampe fumait, j'étais sans feu et j'avais du chagrin.

J'étais alors étudiant en droit (comme tant d'autres, j'ai failli être avocat); je crois me rappeler que je faisais mon métier en conscience. J'allais à mes cours quelquefois, au café trop souvent, et me montrais de loin en loin dans ces bals publics où il est d'usage que la jeunesse française complète ses études et trouve le placement de son cœur. Je n'avais pas d'enthousiasme pour cette vie; mais il y a tant de points d'interrogation autour de la tête d'un jeune homme, on sait si peu, à cet âge solennel où il s'agit de choisir une direction, la route qu'il serait bon de prendre, qu'il ne faut pas trop en

vouloir à ceux qui, faute d'une vocation déterminée, se décident pour les sentiers battus et se contentent de faire tout d'abord comme tout le monde.

Je vivais d'une très-petite pension que me faisait mon grand-père et demeurais rue de l'Ancienne-Comédie, au sixième étage. Dans le jour, ma mansarde d'étudiant était supportable; j'oserai même dire que, la fenêtre ouverte, quand, le dos tourné à tout ce qu'elle contenait, on regardait ce qui se passait dans la rue, elle ne manquait pas d'une certaine gaieté; mais le soir, c'était un sépulcre. Un lit de fer, une table de bois peint, un vieux secrétaire en noyer dont le tablier ne s'était jamais fermé, deux chaises de paille et un lavabo, tel était mon mobilier.

Mes yeux s'étaient en vain promenés de ma table, où s'étalaient quelques papiers, à mon secrétaire, dans lequel s'entassaient mes livres, avec l'espoir de trouver dans ce voyage un sujet de distraction aux noirs soucis qui m'agitaient; ils s'en revenaient toujours, en dépit de ma résolution, à la douloureuse contemplation de mon lavabo.

Ce lavabo n'avait en lui-même rien de remarquable; c'était un de ces insupportables meubles hauts et étranglés, en forme de sablier, qui sem-

blent toujours demander un impossible équilibre à leurs trois pieds insuffisants. Ce qui attirait sur lui mes regards, ce n'étaient donc pas ses agréments personnels, c'était sa position.

Au lieu de se tenir dans son coin accoutumé en lavabo modeste qu'il eût dû être, il s'élevait prétentieusement comme un monument public au milieu même de ma chambre.

Il est bon de dire qu'une énorme botte de gros boutons de roses rouges couronnait pour le moment le pot à l'eau ébréché qui d'ordinaire en faisait tout l'ornement.

Ainsi placé comme sur une colonne, ce gros bouquet paraissait, aussi bien que mon lavabo lui-même, tout déconcerté. — Pourquoi suis-je là? semblait-il se dire, et qu'est-ce que je fais au haut de ce vilain meuble, dans ce vase écorné? Oh! mon soleil, oh! mes étoiles, quelle idée a-t-on eue de m'établir au centre de cette chambre froide où le spleen me gagne! Quand j'ai quitté mon jardin et mes rosiers pour venir à Paris, « va, beau bouquet, m'avait-on dit, va dans la ville brillante: toute fleur est une fête à Paris. » Je suis à Paris; où est la fête?

Ces reproches muets, je les entendais, je les comprenais : ils me navraient.

Elle m'avait souri si gaiement le matin même, ma botte de roses, quand je l'avais échangée contre mes deux dernières pièces de cinq francs. Je m'étais si fort applaudi, en l'achetant, du bel air, de la bonne odeur et de l'incontestable utilité de mon emplette ! Pourquoi nos cœurs se serraient-ils après une journée à peine de possession mutuelle ? C'est ce qu'il faut que je me décide à vous dire.

Comme bien vous le pensez, ce n'était pas dans le seul but d'offrir une collerette de fleurs à un vase endommagé que j'avais vidé mes poches dans la main de Mme Prévost. Destinées à la plus pimpante étoile du quartier Latin, à une fleuriste en chambre qui m'honorait depuis tantôt un mois d'une assez vive amitié, mes roses à peine achetées avaient été portées, sur mon ordre, à cette aimable artiste par le garçon de mon hôtel. Un billet bien tourné, où je faisais un rapprochement ingénieux entre les fleurs du bon Dieu et celles qui éclosaient en toute saison sous les doigts de Mlle Jeannette, accompagnait ce magnifique envoi ; et enfin, dans un post-scriptum délicat échappé à l'entraînement de l'improvisation, j'avais proposé à l'objet de mon culte de le conduire le soir même, lui et mon bouquet, aux Funambules pour admirer

Debureau, que Jules Janin venait de mettre en faveur.

Mais ce n'était pas le tout que de proposer. Il fallait, au préalable, réaliser les capitaux considérables que pouvait nécessiter l'exécution de cette difficile entreprise. La voiture, le dîner, des gants, et peut-être des oranges, et peut-être des glaces, rien de tout cela n'était encore ni en monnaie ni en grosses pièces dans les tiroirs vides de mon vilain secrétaire.

Après m'être frotté cinq ou six fois le front, il en sortit une idée ! Ma montre, une vieille montre en or, une montre détestable qui retardait de six mois tous les ans, à quoi me servait-elle ? A rien évidemment. Le moment n'était-il pas venu de faire fructifier cette valeur morte ?

Décrocher de son clou cet objet précieux fut l'affaire d'un instant, et, descendant quatre à quatre mes cinq étages, je la portai à arranger à un horloger en vieux de la rue des Grès, en le prévenant que le grand ressort était cassé. Ce brave homme me comprit aussitôt. Ému de ma confiance, il me remit, sans se faire tirer l'oreille, quarante francs en échange de mon bijou. Quarante francs ! C'était de quoi avoir quarante places aux Funambules. — Il ne m'en fallait que deux ! j'étais trop riche.

Cette judicieuse opération financière terminée, le roi, comme on dit, n'était pas mon cousin. Je ne fis qu'un saut de la boutique de l'horloger à ma mansarde. J'avais hâte d'y trouver la réponse que mon messager n'avait pu manquer d'y rapporter.

O vanité des choses d'ici-bas ! Le premier objet qui frappa ma vue en ouvrant ma porte, ce fut mon malheureux bouquet. Au lieu de rester où je l'avais envoyé, il était revenu sottement se jucher sur mon lavabo, à la place que je viens de décrire.

— Que faites-vous là ? fus-je sur le point de lui dire. Mlle Jeannette n'était-elle pas une assez grande dame pour faire honneur au bouquet de dix francs que vous êtes ? Comment osez-vous vous représenter ici sous mes yeux ?

Toutefois, en y réfléchissant, je ne tardai pas à comprendre que ce retour de mes roses n'annonçait rien de bon. Comment avaient-elles remonté mon escalier? Elles n'étaient pas revenues toutes seules ! Qui est-ce qui avait pu placer dans une telle évidence un bouquet en rupture de ban? Était-ce Baptiste, était-ce Mlle Jeannette, venue peut-être pendant mon absence, et déjà repartie?

Je sonnai vigoureusement.

Baptiste arriva tout essoufflé.

— Eh bien ! Baptiste? lui dis-je.

— Dame ! monsieur, me répondit-il d'un air contrit, ce n'est pas ma faute ; on n'en a pas voulu ! Après ça, la réponse est dans le bouquet : que monsieur la lise. Je l'avais mise là pour que monsieur la *voie* tout de suite en rentrant.

Retirant alors du sein de mes fleurs un petit papier plié qui s'y cachait comme un serpent :

— Voilà tout ce qu'on m'a donné pour monsieur, dit-il.

— C'est bon, monsieur Baptiste, lui répondis-je en tâchant de dissimuler mon émotion ; c'est bon ; laissez-moi seul ; j'ai à travailler.

Baptiste était curieux ; il avait espéré des confidences et s'en allait désappointé ; son pas étant plus lent que mon humeur, je le pris par les épaules pour l'aider à sortir et je pus lire sans témoin l'épître qu'il m'avait signalée.

J'en ai retenu les termes, mais non l'orthographe : Mlle Jeannette n'avait pas été élevée au Sacré-Cœur.

« Si je te renvoie tes roses, mon grand Maurice, me disait-on, c'est par délicatesse. Je n'ai plus le droit de les accepter. A partir d'hier soir, il n'y a plus rien de possible entre nous. J'ai fait, chez

Léopoldine, la connaissance d'un propriétaire qui me veut du bien et qui promet de m'en donner. Tu t'endettais pour moi et je maigrissais; c'est donc pour notre profit commun que je t'écris : — « Séparons-nous. »

« Tu n'en voudras pas pour cela à celle qui fut jusqu'au dernier moment ta fidèle Jeannette. Elle t'a donné le plus beau mois de cette saison, quatre semaines auxquelles il n'a rien manqué. Plus d'un n'en pourrait pas dire autant, qui me garde un bon souvenir. Pardonne-moi donc, Maurice, et pour ça raisonne un peu. Nous sommes au 7 depuis ce matin, et de la petite pension que te fait ton grand-père tu n'avais plus hier que deux pièces de cinq francs. Sérieusement y avait-il là de quoi donner à manger à toutes nos dents pendant vingt-trois jours encore? Non, n'est-ce pas? Tu vois donc bien que je n'ai pas si grand tort de te dire : Adieu et bon courage !

« Ne me réponds pas que cette séparation est trop brusque. Crois-en une femme qui est obligée de s'y connaître : les plus brusques sont encore les meilleures.

« J'ai eu envie de pleurer quand j'ai vu ton bouquet : il tombait si mal ! Mais je me suis retenue. Quand nous nous abîmerions les yeux pen-

dant quinze jours, ne faudrait-il pas toujours finir par se dire adieu ?

« Celle qui fut ta JEANNETTE. »

Le premier moment fut dur. Je n'avais jamais demandé le mariage à Mlle Jeannette, mais cette mort subite d'une passion, la veille encore si vivace, me jetait dans un véritable désarroi. C'était la première blessure que me fît une femme, et, par-dessus le mal, il y avait la douloureuse surprise que cause à une âme jeune cette découverte désagréable que toutes les femmes sans exception ne sont peut-être pas des archanges.

Le sang-froid philosophique avec lequel m'était signifié ce congé m'exaspérait particulièrement; peu s'en fallut que je me crusse déshonoré par la forme ultra-familière de cet abandon.

Mais après quelques heures données au dépit, la raison me revint; je pris le ferme propos, ce jour-là, de n'être jamais de ces amoureux sans mémoire qui se croient le droit de brûler ce qu'ils ont aimé. Jeannette ne m'avait jamais rien dû, elle m'avait tout donné; était-ce une raison d'oublier qu'elle avait été prodigue, parce qu'il lui convenait de cesser de l'être? Après tout, comme la lance d'Achille, sa mâle franchise avait du bon.

Sa logique était concluante, elle était nette, elle était péremptoire; c'était à moi de faire bravement mon deuil d'une joie à laquelle je n'avais pas été en position d'assurer des jours sans fin.

Je pardonnai donc tout, peu à peu, dans mon cœur, à la cruelle qui me délaissait, et bientôt ma colère m'échappa.

Restait le chagrin.

Chagrin plus gros qu'on n'eût pu le croire. Qu'importe qu'une femme ne soit que ce qu'elle est, si elle tenait lieu de tout ce qu'elle aurait dû être? Dans l'extrême jeunesse il ne faut que des prétextes à l'amour. Mlle Jeannette en était un qui en valait un autre; elle était jolie, elle avait de l'esprit naturel, et de plus, si elle n'était pas bonne, elle n'était pas mauvaise. — Faites un voyage au quartier Latin, et vous verrez que les trois quarts des étudiants se passent même de ces apparences. La jeunesse des écoles a de tout temps été la ressource des femmes qui ne méritent plus ou ne mériteront jamais d'amour. Cela tient à ce que l'idéal est partout pour qui n'a encore aucune idée précise sur le beau et le bon. Le choix est une science, et on ne naît pas, bien heureusement peut-être, avec le savoir et l'expérience. Je ne dirai pas que depuis un mois je fusse fou de Jeannette,

mais la vérité est que depuis une heure j'étais en train de le devenir. On tient toujours à la femme qui vous quitte. Le moment de la séparation est la revanche des moins aimées, quand elles ont eu l'esprit d'en prendre l'initiative. Me passer de Jeannette me sembla tout à coup aussi difficile que de me passer de l'air du temps, et je ne suis pas sûr de n'avoir pas ce matin-là trempé plus d'un mouchoir de larmes versées en l'honneur d'une demoiselle qui, à s'en rapporter à elle-même, savait économiser les siennes. L'amant de la veille n'est pas d'ordinaire celui qui rougit les paupières des jeunes premières du quartier Latin. Qu'est-ce qu'hier ou demain, pour qui, vivant au jour le jour, a fort à faire de se maintenir en face de l'heure présente?

La vue de mes imbéciles de roses, qui s'ouvraient sans gloire dans une cruche au lieu de fleurir dans les mains potelées de Mlle Jeannette, cette vue me fendait l'âme. C'était une fille si gaie, cette Jeannette; un éclat de rire, une chanson, un oiseau, y compris les ailes, hélas !

« Ah ! me disais-je en tournant tragiquement autour de mon bouquet, — comme les invalides le 15 août, autour de la colonne Vendôme, comme les amoureux sacrifiés dans tous les mélodrames, — n'entendrai-je plus jamais sa voix fraîche? » Et

quand le dépit remontait sous le regret : « Cette Jeannette est aussi trop prévoyante ; le commerce des fleurs artificielles l'a gâtée. L'étude de la mousseline peinte a étouffé chez elle la nature ! »

La journée se passa péniblement. Je ne sortis pas de chez moi. Je dînai lugubrement d'un pain d'un sou et d'un riz au lait que Baptiste m'apporta de chez Procope, et j'eus deux ou trois fois, le soir surtout, des idées plus noires qu'un four. Relire le billet de la trop positive Jeannette, contempler d'un œil morne mon bouquet, ce n'était pas une existence. Déjà onze heures et demie avaient sonné ; la perspective d'une nuit à passer sans sommeil, en tête-en-tête avec le vide de mon cœur, m'épouvantait. J'allais, je crois, faire une bassesse, et, malgré l'heure avancée, envoyer Baptiste chez mon infidèle ; j'avais déjà écrit une lettre d'un laconisme navrant : « J'ai encore quarante francs, ne nous séparons qu'après-demain, » et j'allais cacheter ma honte, quand je me levai illuminé par une inspiration soudaine.

« Pardieu ! me dis-je, je suis bien bon de geler dans cette cellule, en face d'un bouquet refusé, quand il y a de par le monde des endroits chauds et fréquentés où je pourrai placer mes roses et éparpiller ma souffrance. Dans une heure, Mau-

rice, mon ami, il faut que vous pirouettiez comme un derviche au bal de l'Opéra et que les quarante francs de votre horloger y dansent avec vous un galop sans merci. Le pierrot de votre ami Paul est revenu du blanchissage ce matin, et votre ami Paul est en congé chez sa grand'tante. Ce fait providentiel vous dicte clairement votre devoir. Foin des feux de paille qui s'allument vite et s'éteignent de même! L'amour des grisettes n'est pas plus de l'amour qu'un chinois de la mère Moreaux n'est un dîner. Désormais vous serez incombustible. Que si jamais votre trop grand cœur demandait à battre, que ce soit du moins pour des dames de la plus haute vertu et de la plus splendide orthographe! Quant à ce qui est de ce soir, des entrechats, M. Musard, et pas de sentiment : voilà le régime que je vous permets. »

Ce monologue m'avait ranimé.

Une heure après, la figure barbouillée de blanc jusque par derrière les oreilles, la tête coiffée d'un fin serre-tête et couverte d'un vaste chapeau blanc et mou, vêtu de plus d'un miraculeux costume de pierrot, où le satin et les faveurs se mêlaient agréablement au calicot, je grimpais les majestueux escaliers de l'Opéra qui devaient me conduire à l'oubli de mes maux.

III

La cohue était énorme et la chaleur comme la cohue.

L'orchestre formidable de Musard venait de donner le signal d'un galop monstre. S'il eût été permis à Dante d'assister à un bal de l'Opéra, quel fantastique enfer des fous il eût ajouté à ses autres enfers, et de quelles compositions bizarres Gustave Doré eût pu enrichir encore son illustration de *la Divine Comédie!* Des damnés gais, des damnés exhilarants, si jamais vous en voulez voir quelque part, allez, du fond d'une loge, considérer les trois ou quatre mille créatures en démence qui, de minuit à cinq heures du matin, tourbillonnent, sous les costumes les plus excentriques, dans ces grandes

fêtes de la folie parisienne qu'on appelle des bals masqués.

Ce qu'il y a de particulier dans ces étuves de la joie poussée jusqu'au vertige, c'est que, bien que l'air y soit embrasé, les poumons des vivants qui s'y démènent semblent s'y dilater. Je n'eus pas plus tôt respiré de ce feu que je me sentis une envie folle de me jeter en plein incendie. Le parquet me brûlait les pieds et j'allais piquer une tête dans cette fournaise, quand la vue d'un ravissant petit domino bleu, qui se tenait dans un chaste isolement au bas des degrés qui des couloirs descendent à la salle, modéra tout à coup mon transport.

Est-ce assez charmant un joli domino bien porté! Et quel est l'homme, si majestueux qu'on l'imagine, qui ne s'est pas pris à rêver, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie, autour de cette énigme de satin dont une femme est le mot? On ne voit rien, — cela cache exactement tout, et que ne suppose-t-on pas? Quand à ce mystère se joint le silence, c'est l'idéal même pour le désir et la curiosité. Celui-là était hermétiquement fermé. Grand capuchon, grande barbe, pas la plus petite fissure. Tous les soins étaient pris pour que l'œil le plus retors ne pût rien surprendre de ce qu'on ne voulait pas laisser voir. C'était une vraie prison de soie et de

dentelles. On eût dit un bonbon tout frais sorti de chez Boissier et si bien clos, si galamment, si fraîchement empaqueté, que tenter de l'ouvrir eût été un péché. On devinait le fruit rare cependant sous cette jolie fleur. Il y a domino de duchesse et domino de courtisane. Le domino qui avait par son immobilité même arrêté mon élan ne pouvait être qu'un domino de premier choix. Le goût perce partout; un pli suffit à le trahir, et la vraie femme, c'est-à-dire la femme distinguée, fût-elle cousue dans un sac, trouverait encore moyen de faire crier au connaisseur qu'il a sous les yeux un objet d'art digne de son admiration.

Je tremblais, en regardant mon mystère, qu'il ne se mît à parler. Le domino qui parle, c'est la cassolette qui laisse échapper son parfum. Il y en a tout de suite pour tout le monde. Qui est-ce qui n'a pas rêvé une femme muette, pouvant tout entendre cependant, mais non répondre, et à qui l'on pourrait dire tout ce que l'on retient pendant les silences de l'amour? L'inexprimable, n'est-ce pas là surtout ce qu'il faudrait pouvoir faire arriver jusqu'à l'oreille de la femme aimée?

Quelques boucles de cheveux d'un blond d'ange et de grands yeux bleus graves et tristes qui semblaient regarder avec une sorte d'effroi par les fe-

nêtres de leur masque un spectacle pour eux incompréhensible; une attitude à la fois effarouchée, comprimée et hautaine, c'était tout ce qu'on pouvait entrevoir de mon domino, et c'en fut assez pour me faire oublier la foule qui grouillait et bruissait autour de moi. Comment l'exquise créature que semblait recouvrir cette mignonne enveloppe se trouvait-elle là? Était-ce un premier pas au-devant des joies défendues, une première avance faite au mal, un début dans la vie mauvaise? Mon cœur se serra à cette pensée : — le vice devrait toujours être laid.

Je voulus savoir à quoi m'en tenir, et, partant de là, et à tous risques me plaçant tout près de la gracieuse idole et m'inclinant respectueusement devant elle :

— Voulez-vous mon bouquet? lui dis-je, et voulez-vous danser avec moi, madame?

Le petit domino bleu, surpris par cette agression imprévue, se recula de deux pas, me regarda comme si quelque magot de porcelaine échappé des vitrines d'un marchand de curiosités l'eût interpellé dans la langue des mandarins, et ce fut tout.

Pas un mot ne sortit de sa bouche.

— Votre silence est glacial, beau masque, lui

dis-je encore, mais il me transporte. J'ai tremblé, après vous avoir offert mes services, que vous ne fussiez pas muette et que quelqu'une de ces abominables paroles qui sont dans l'air ici ne fît envoler mes illusions. Grâce à Dieu, vous êtes sans voix (je ne vous aurais pas pardonné d'en avoir une vilaine), permettez-moi donc de croire que j'ai rencontré par grande chance une vraie perle dans cet éblouissant fumier. J'ai un besoin énorme que quelqu'un m'écoute qui soit hors d'état de me répondre. Voulez-vous être le confident modèle, celui qui entend tout et ne dit rien, dont mon cœur a faim et soif depuis bientôt douze heures? Saint Jean prêchait bien dans le désert; Ariane confiait bien aux vents ses injustices; les chiens perdus aboient bien aux étoiles; pourquoi un étudiant dans le malheur ne confierait-il pas le secret de son âme à un domino inconnu? Un chagrin habillé en pierrot : vous croyez peut-être que cela n'existe pas, madame? Si vous voulez être détrompée, écoutez-moi!

J'étais servi à souhait; je parlais à une statue.

Reprenant donc mon discours :

— Je ne suis pas un pierrot vulgaire, lui dis-je, je ne suis ni coiffeur, ni même bottier, comme la plupart des gentilshommes à poudre et à plumets

que vous voyez d'ici danser sur les deux mains. Je suis un pierrot doux et mélancolique, aimant le bien et la vertu, et n'ayant d'autre tort pour le quart d'heure que d'avoir reçu ce matin en pleine poitrine une flèche que votre jolie main n'en saurait retirer, puisque ce n'est point elle qui l'y a enfoncée. J'avais mal placé mon cœur, madame; on me l'a rendu déchiré, et c'est pour étourdir un chagrin violent que je suis venu dans ce lieu de perdition. Il n'y a pas une heure, cher domino, que je pleurais comme un enfant quelque chose ou quelqu'un qui n'en valait certes pas la peine, et si j'ôtais mon blanc, vous verriez encore par-dessous la trace de mes larmes. Votre âme est-elle plaintive comme la mienne, et comme la mienne ne veut-elle pas être consolée, mais seulement distraite? Exaucez ma prière, oublions pour une heure les soucis qui nous rongent et faisons-les danser.

Rester au milieu de ce tumulte sans y prendre part nous conduirait, avant l'aube, au suicide. Quiconque sort d'ici sans courbature contredit l'ordre du destin ; tenez-le pour un être dont le moral est perdu. Il n'y a d'innocent, dans l'enfer où nous sommes, que le galop, la valse et la polka. Galopons donc, et valsons et polkons ! Tout le reste nous mènerait aux coupables intrigues du foyer, et

d'intrigues, sévère domino, je n'en veux pas plus que vous-même. Ce n'est pas un simple traité que je vous propose, c'est un pacte solennel. Dût votre langue se délier, dût votre masque tomber, dût votre main chercher la mienne pour m'entraîner au ciel d'où il est clair que vous venez, au dernier coup d'archet de ce charivari, je disparaîtrai à vos yeux pour n'y reparaître jamais. Dansons donc avec confiance, vous et moi, et, foi de pierrot! je respecterai la fleur de vos ans.

Pas un mot léger, pas un mot sérieux, pas un mot d'amour, par conséquent, ne s'échappera de mes lèvres. Je jure, en outre, que je ne penserai pas plus à vous qu'à la lune quand il vous aura plu de me quitter. Si donc vous n'êtes descendue de l'Empyrée, comme moi de ma mansarde, que pour chercher ici honnêtement une distraction à laquelle il ne manquera que d'avoir l'air d'être honnête, ce programme doit vous charmer.

Eh quoi! vous ne répondez rien, pas même par un signe, à ce discours attendrissant? Ah! madame, vous êtes un rocher! Croyez-vous donc que si le pierrot endolori qne je suis n'eût vu en vous qu'une simple mortelle, il eût exposé à vos dédains un bouquet depuis ce matin inondé de larmes, un bouquet qui de plus sent si bon?

Je fis une pause. Il me paraissait décent d'attendre l'effet qu'avait dû produire cette allocution. Mon petit masque demeura impassible. Pourtant, s'il ne m'écoutait pas, il me semblait lire tout au fond de ses yeux qu'en dépit de lui-même il m'entendait.

J'essayai un dernier effort.

— Ces fous, repris-je en montrant de la main le flot mugissant des danseurs, ces fous sont des sages. Ils ne pensent pas, ils ne parlent pas, eux, et s'ils ne sont pas heureux, ils secouent du moins le fardeau de leurs maux. Faisons comme eux, madame, ou allons-nous-en. Si nous persistons à ne rien faire de ce qui se fait ici, nous n'y sommes point à notre place.

Décidément je parlais à un mur. S'il n'avait pas été si joliment recrépi, je l'aurais peut-être abandonné. Mais un secret aimant me clouait près de lui.

Cependant, devant ce silence obstiné, plus dédaigneux que le dédain lui-même, puisque rien, absolument rien, ne pouvait me servir d'indice sur ce qu'il pouvait recéler, je sentais les paroles se figer dans mon gosier. Mon feu allait s'éteindre. Trois ou quatre idées s'entremêlèrent dans mon cerveau.

— Êtes-vous Anglaise ou Turque, êtes-vous née sur une rive étrangère? Ne comprendriez-vous pas la langue de ma patrie? m'écriai-je avec un geste tragique approprié à ma déconvenue, ou encore seriez-vous muette en effet, et plus que muette? Seriez-vous sourde et aurais-je fait en pure perte tous ces frais d'éloquence? De grâce, rassurez-moi, sinon par un mot qui peut-être dépasse vos moyens, au moins par un mouvement quelconque de la jolie tête que me cache ce féroce capuchon, un de ces mouvements comme les figures de cire elles-mêmes s'en permettent, quand on n'a pas oublié de les remonter.

Et comme cette implacable immobilité ne se démentait pas :

— Pardieu, dis-je, domino maudit, j'aurai raison de ton méchant cœur et de ton méchant caractère; je t'ai parlé de façon à rassurer un séraphin, à faire perdre patience à une Hollandaise, à arracher un sourire à la veuve du Malabar en personne et une exclamation à la statue du Silence elle-même! Tes grands yeux m'ont trompé : ce sont des yeux de verre. Tes cheveux blonds sont des cheveux de perruquier. Ta jolie tournure n'est qu'un mensonge; tu n'es ni jeune ni belle, comme j'ai eu le tort de le supposer, tu n'es qu'une malicieuse

vieille femme impotente, une vieille fée perverse que le sort qui me poursuit a placée là tout à point pour me désespérer. Si tu n'attends pour partir que ton manche à balai, sorcière, dis-moi où il est, je me ferai un vrai plaisir de te l'aller chercher et de te voir disparaître sur cette agréable monture à travers les combles de ce diabolique édifice. Tu ne dis rien encore... Prends garde! Il ne fait pas toujours bon de mystifier la candeur des pierrots...

IV

Un rire frais et doux, d'autant plus charmant qu'il n'était certes pas volontaire, répondit à cette apostrophe et m'avertit que la glace était enfin rompue.

Glissant dans un des plis de sa robe une main fine et bien gantée, mon petit domino en retira un carnet d'ivoire, et, à l'aide du petit crayon qui y était attaché, il se disposa à écrire.

Intrigué par ces préparatifs, j'avais fait un mouvement pour me rapprocher de lui. Mais d'un geste m'imposant la réserve : « Attendez ! » sembla-t-il me dire.

Ses doigts coururent pendant quelques instants sur un des feuillets du carnet. Quand ce fut fini,

sa petite main mit à la portée de mes yeux les lignes qu'elle venait de tracer.

L'écriture était nette et élegante, et c'est encore une grâce qu'une jolie écriture; c'est comme une seconde jolie voix.

« Je suis muette, m'écrivait mon domino, mais je ne suis pas sourde. Je suis perdue dans ce bal où je suis venue presque contre ma volonté. J'ai voulu remonter par où j'étais descendue et m'en aller. Un garde m'a barré le chemin en me disant qu'il fallait traverser ce tapage pour gagner la sortie. Je n'ai plus osé bouger. J'ai espéré que les personnes qui m'ont conduite ici viendraient m'y retrouver; on ne vient pas et je suis inquiète. Vous êtes trop jeune pour être un malhonnête homme, et, quoique je vous croie un peu fou, je pense que je puis avoir confiance en vous. Faites-moi sortir d'ici, mettez-moi en voiture et vous aurez agi en galant homme. »

Mon premier mouvement avait été, cela va sans dire, d'offrir mon bras à mon petit masque et de lui rendre, sans le lui faire acheter, le très-petit service qu'il voulait bien me demander. Mais il m'en coûtait plus que je ne l'aurais voulu de pousser le désintéressement jusque-là. Cette fine écriture, — cette petite main, — le caractère même

du désir qui m'était exprimé, tout me prouvait que j'avais pour de bon devant les yeux une tout autre femme que la plupart de celles qu'on rencontre au bal de l'Opéra.

Je résolus de lui exposer ce qui se passait en moi.

— Ce que vous désirez est si simple, lui dis-je, qu'un homme bien élevé ne peut songer à vous le refuser. Je suis donc dès à présent à votre disposition. J'ai pourtant une grâce à vous demander. Pour me l'accorder, cette grâce, il faudrait que vous voulussiez bien oublier, comme je tâche de le faire en ce moment, et mon singulier accoutrement et le lieu où nous sommes, et aussi la forme, sinon le fond, des discours saugrenus que j'ai le regret de vous avoir tenus tout à l'heure.

Je suis vraiment venu ici dans l'espoir d'en emporter une impression moins triste que celle qui m'y a conduit. Cette impression, je l'y aurai rencontrée meilleure que je ne le mérite, si vous voulez bien me faire l'honneur de danser avec moi la valse qui va commencer. Supposez-nous dans un salon et ne me refusez pas. Je tiendrai toutes les promesses que vous a faites le très-sincère pierrot qui, à sa grande confusion, a si longuement extravagué devant vous tout à l'heure.

J'avais prononcé ces mots de ma voix la plus pénétrée, car j'étais ému.

Mon inconnue sembla réfléchir un instant; mais bientôt, reprenant son carnet, elle y écrivit rapidement ces quelques mots :

« Est-ce une condition au service que j'attendais de votre seule courtoisie? »

Je pris à mon tour le carnet, et pour donner plus de poids à ma réponse, j'écrivis sous la question qui m'était faite :

« Je ne vous fais aucune condition, partons tout de suite. »

Et je signai de mon nom : comte MAURICE DE X...

Le petit domino approcha la feuille d'ivoire de ses beaux yeux qu'il leva sur moi en souriant, et le jeu du carnet recommença.

Décidément était-elle muette?

« Vous êtes de bonne famille et même de bonne maison, m'écrivait-elle, et il m'est agréable de voir que je ne dérogerai point en cédant à ce qui n'est qu'un simple désir... J'accepte donc. Mais souvenez-vous que j'ai votre parole : dans un instant, je serai, par vos soins, hors de ces lieux, et vous me laisserez dire au cocher où je désire être conduite, après que je vous aurai vu rentrer dans ce bal. »

— Je tiendrai ma parole, lui dis-je ; — n'en doutez pas, madame. Quant à rentrer dans ce bal après l'honneur que vous voulez bien me faire, ne m'y condamnez pas, et souffrez que dès que votre voiture aura disparu, je retourne dans ma petite chambre pour me rappeler qu'il y a partout des femmes distinguées, et que, tout étudiant qu'on est, il suffit d'avoir approché une de ces femmes pour dédaigner les autres.

J'attendais l'effet de ce madrigal ; mais, pour la raison que je vais dire, je l'attendais en vain.

Un sauvage aviné, à la figure tatouée de rouge et de bleu, à l'encolure colossale, remontait en ce moment, accompagné d'une bruyante débardeuse, l'escalier au pied duquel se passait tout ceci. La débardeuse me frappa sur l'épaule, et, me montrant du doigt une rose rouge qui s'épanouissait à sa ceinture : « J'en avais gardé une ! » me cria-t-elle d'une voix bien connue.

J'aurais voulu être à cent pieds sous terre. Jeannette, car c'était elle, était prodigieusement décolletée, et je me sentis rougir sous ma farine.

Si rapide qu'eût été cet incident, le domino bleu n'en avait rien perdu. Je le vis soudain s'éloigner de moi de quelques pas, comme s'il eût obéi à une sorte de répulsion invincible.

Je crus *tout* rompu, et j'en ressentis au cœur comme une douleur aiguë.

Tout! me dira-t-on; votre *tout* se composait là de bien peu de chose : une femme masquée dont vous aviez à peine entrevu les yeux pouvait-elle être devenue pour vous si subitement ce tout dont vous parlez, ce tout qu'avait été, la veille encore, Jeannette la fleuriste?

Que vous dirais-je! si ce n'est qu'un fil peut être tout, en effet, pour un homme, quand sa vie s'y trouve par hasard suspendue, et que j'aurais donné ma vie pour que la pauvre Jeannette n'eût jamais existé pour moi.

J'oubliai en un instant le monde entier pour ne plus penser qu'à une chose : effacer l'impression qu'avait produite sur mon inconnue le passage du sauvage et de sa compagne.

Il faut croire que j'avais l'air bien malheureux, car peu à peu le regard du domino bleu parut s'adoucir, et j'y lus comme une sorte d'angélique pitié qui remua si soudainement le fond même de mon cœur, qu'elle le fit déborder.

— Je n'ai que vingt ans, lui dis-je ; ma mère est morte quelques jours après ma naissance. Il y a cinq ans que mon père a été tué en Afrique à la tête de sa division. J'ai pour toute famille un pauvre

vieillard, mon grand-père, qui n'a guère pu veiller sur moi. J'ai été élevé en province, je ne connais personne à Paris, où je suis depuis six mois à peine, et j'ai le cœur tout grand ouvert : à qui voulez-vous que je le donne? Ce n'est pas dans le quartier Latin que je puis rencontrer des saintes qui prennent pitié de moi et consentent à m'aimer. Je me suis trompé à mon premier essai parce que j'ai cru que toutes les femmes étaient bonnes, et que, d'ailleurs, l'amour purifiait tout, et j'ai pleuré depuis ce matin un mauvais amour, faute d'avoir su en trouver un meilleur....

V

— Pauvre, pauvre enfant! murmura le domino bleu, comme en se parlant à lui-même, et il me sembla qu'une larme brillait dans ses yeux.

Ces quelques mots, ces quelques sons doux et voilés, prononcés, soupirés plutôt d'une voix pleine d'une charité infinie, il me sembla que c'était mon ange gardien lui-même qui les portait à mon oreille. C'est de cette voix tendre et chaste qu'une mère alarmée doit compatir aux maux de son fils en danger. Jamais musique ne m'avait ému à ce point. Que c'est beau une voix pure exprimant une pensée de clémence et de bonté! Je ne pensai point à m'étonner qu'ils fussent tombés sur moi d'une

bouche plus jeune encore peut-être que la mienne; j'étais vaincu.

Je me trompe, j'étais sauvé! Mon heure avait sonné, j'aimais, et j'aimais sérieusement, car j'aimais sans le moindre espoir. L'idée de dire un mot qui pût retenir près de moi ce rêve et l'empêcher de s'envoler m'eût paru criminelle.

Bien au contraire :

— Je vous rends votre parole, dis-je aussitôt au miséricordieux domino. Je ne veux pas que vous demeuriez une minute de plus par ma faute dans ce lieu maudit, et j'entends n'y pas rester plus que vous. Je ne demande à Dieu qu'une chose, c'est que vous n'emportiez pas de moi un trop fâcheux souvenir. Puisse le sacrifice que je fais de cette valse promise et si ardemment désirée vous prouver que je n'étais pas indigne de la confiance que vous aviez voulu me montrer !

C'est égal, en pensant qu'elle allait à jamais disparaître; que, dans quelques minutes, j'allais perdre la compagnie de ce bon ange et retomber du ciel sur le parquet de l'Opéra, j'étais désespéré, et, ne sachant à qui ni à quoi m'en prendre, je m'en pris à mon pauvre bouquet.

Il était là sur la banquette, attendant, pendant ces longs pourparlers, que son sort et le mien fus-

sent décidés. J'estime que je dus lui faire une cruelle surprise, car, le prenant tout à coup sans aucun des égards auxquels je l'avais habitué, je le plantai d'un geste brusque dans la main du garde municipal préposé à la défense de l'escalier.

— Acceptez cet hommage, lui dis-je, ô mon brave! Quand votre faction sera terminée, vous en ornerez votre corps de garde.

En voyant l'ébahissement du vieux soldat, l'inconnue se mit à rire, d'un rire franc et net, cette fois, où la jeunesse et la gaieté humaine reprenaient évidemment tous leurs droits.

— Décidément, me dit-elle, vous êtes fou, mais votre folie ne me déplaît pas. Et maintenant que vos mains et votre cœur sont purs de ce bouquet et de ce qu'il vous rappelait, je prétends vous récompenser. Vous vouliez valser, je suis à vos ordres. Il ne sera pas dit que par un scrupule exagéré j'aurai fait manquer le côté de votre programme qui vous tenait au cœur.

Et comme je semblais hésiter devant ce bonheur qui m'était offert :

— Bon! me dit-elle avec une sorte d'enjouement malicieux, allez-vous vous faire prier maintenant?

— Cher petit fantôme, lui répondis-je, il me répugne de vous mêler à cette impure cohue, et, s'il

faut tout vous dire, je crois que je n'ose pas non plus vous toucher.

— Ne causons plus, reprit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de raffermir, et payez-vous, monsieur le comte. Je ne veux pas m'en aller insolvable. Après avoir été muette, il faudra, vous le savez, que je devienne invisible. Vos minutes et les miennes sont comptées; hâtez-vous donc.

Une seconde après, nous étions en pleine mêlée.

Ses petits pieds ne touchaient pas le sol; son corps délicat s'abandonnait au mouvement désordonné de la valse avec une grâce pleine en même temps de fougue et de réserve. Ses yeux brillaient d'une sorte d'ardeur enfantine. Il se dégageait de sa charmante personne je ne sais quel parfum d'une suavité, d'une pureté infinie qui me montait au cerveau et décuplait mes forces. Mes bras étaient d'acier pour la préserver de tout contact. Ma grande taille, l'extrême rapidité de notre essor et l'élégance suprême de ma danseuse nous firent remarquer. En France, tout ce qui est contraste réussit; de la même main qui applaudit une Rigolboche quelconque on fait un triomphe à Taglioni. Une galerie d'enthousiastes se forma bientôt autour de nous; des applaudissements éclataient sur notre passage qui couvraient jusqu'au formidable tapage

de l'orchestre. Une ivresse inconnue s'empara de moi; je ne vis plus rien que les grands yeux profonds de l'être adorable qui tourbillonnait avec moi; ils resplendissaient et pâlissaient alternativement sous mon regard.

— Ce n'est pas une femme, disait-on autour de nous, c'est un feu follet, c'est un sylphe que le diable emporte sous la forme d'un pierrot.

Combien cela dura-t-il? Je n'en sais rien. Quand l'orchestre se tut, je tournoyais encore. Je voulus isoler ma danseuse de la foule qui nous faisait cortége et criait : *bis!* à mes oreilles. Je tentai de lui faire faire un pas; tout à coup elle chancela. Ses yeux se fermèrent; je la sentis plier comme une écharpe dans mes bras; elle était évanouie.

L'emporter de la salle pour trouver l'air qui sans doute lui manquait fut l'affaire d'un instant. Je traversai éperdu les couloirs, puis la rue, avec mon précieux fardeau, et je me trouvai bientôt, sans trop savoir comment, dans un des salons de la Maison-Dorée.

— Des sels, du vinaigre, de l'eau et personne autour de moi! dis-je au garçon en lui donnant vingt francs; le reste plus tard.

Et m'enfermant avec mon trésor, je le déposai doucement sur les coussins d'un canapé.

VI

Une fois là, loin du bal et de ses licences, devant ce corps qui semblait sans vie, une sorte de terreur me saisit. Pour qui n'a pas perdu tout respect du beau et de l'honnête, une femme sans défense est sacrée. Il y a autour d'elle je ne sais quelle majesté qui impose même à la pensée et embarrasse jusqu'au plus généreux dévouement. Ce devait être une loi pour moi de respecter à tout prix l'incognito qu'avait prétendu garder celle qui m'avait donné sa confiance, mais je ne pouvais la laisser souffrir sans secours. Le problème à résoudre était qu'en ouvrant les yeux elle pût être assurée que son secret lui appartenait encore. Je sentais qu'en dépit du milieu où je l'avais rencontrée elle était de celles qui préfèrent l'honneur à la vie.

Que si je me trompais, mieux mille fois valait que ce fût par trop que par trop peu de scrupule.

Ces réflexions avaient traversé mon esprit avec la rapidité de l'éclair. Le garçon, peu occupé encore à ce moment, il était deux heures à peine, avait apporté ce que je lui avais demandé. J'abaissai le gaz pour diminuer sa lumière et, dans l'ombre, me contentant de relever discrètement la barbe de son masque sans le détacher, je m'approchai d'elle avec l'émotion du prêtre obligé de porter la main sur un objet consacré. En lui donnant les soins qu'exigeait son état, j'eus un moment d'indicible angoisse, il m'avait paru que son cœur avait cessé de battre; ses mains, ses bras étaient rigides et glacés. « Si je l'ai tuée, me dis-je, je mourrai auprès d'elle. » Peu à peu cependant la chaleur reparut, quelques spasmes indiquèrent que la vie n'était qu'interrompue; elle fit un mouvement, sa paupière appesantie se souleva et ses doux yeux se rouvrirent.

— Où suis-je? murmura-t-elle, comme sortant d'un songe.

Je m'étais éloigné. Lorsque, à travers l'obscurité, elle se fut aperçue qu'elle n'était pas seule, elle fit un geste d'effroi et porta vivement la main à son visage. En y retrouvant son masque, la mémoire

lui revint; elle se rappela tout et me reconnut.

— Hélas !... dit-elle.

— Ne craignez rien, lui répondis-je, rien. Vous êtes ici en sûreté. Ne parlez pas encore et prenez un peu de repos.

— Du repos, reprit-elle, du repos !

Elle me fit signe de remonter le gaz et de fermer la fenêtre. Elle frissonnait.

Ses yeux se refermèrent encore, et sa tête, trop lourde pour sa faiblesse, retomba sur le coussin dont je lui avais fait un oreiller; je crus que son mal allait la reprendre. Mais faisant un suprême effort de volonté, elle se redressa et ses yeux se fixèrent sur moi. Elle remarqua alors que les miens étaient baignés de larmes.

— Ce n'est pas votre faute ! dit-elle.

Et un sanglot sortit de sa poitrine.

— Pardonnez-moi, lui dis-je, et pardonnez-vous. Votre secret est encore et sera toujours à vous tout entier. Dans quelques minutes, vous allez partir... Oubliez tout de cette nuit, excepté que, dans quelque circonstance que ce puisse être, je suis à vous. Oui, plutôt que de peser du poids d'un fétu sur une vie comme la vôtre, je serai toujours prêt à mourir avec joie.

— Taisez-vous, dit-elle, taisez-vous ! Si quelqu'un

devait mourir aujourd'hui, ce ne serait pas vous. Ma présence au bal était une faute, ma présence ici ressemble à un crime. Je suis mariée, j'ai un mari que chacun honore et dont toute femme serait glorieuse. La femme d'un tel homme n'eût jamais dû se mettre dans la situation de pouvoir être soupçonnée. J'ai horreur du mensonge, et l'ombre même de la trahison me révolte : le souvenir de cette nuit pèsera donc sur toute ma vie. Je n'ai connu jusqu'à ce jour que les douleurs dont on peut être fière. Il va falloir que j'apprenne à souffrir sans presque oser relever la tête. Ce n'est pas devant vous, que je ne reverrai pas, devant vous, qui ne m'aurez jamais vue, que je rougirai sans doute ; mais c'est devant un pire juge, c'est devant moi-même.

En l'absence de l'homme dont j'ai l'honneur de porter le nom glorieux, dont j'ai toute la confiance, j'ai, pour servir, pour sauver une coupable amie, paru et *figuré* dans un lieu ou je n'aurais jamais dû mettre les pieds. Ceci est une tache sur mon âme. Sans vous, sans votre foi ingénue, mon tort eût pu devenir public ; là où vous avez fait votre devoir, j'ai failli, moi qui vous faisais la leçon.

Vous me dites d'oublier : non, je n'oublierai pas ; mon devoir est de me souvenir, au contraire, et il

faut que ce souvenir soit mon éternel châtiment. De ce douloureux jour cependant tout ne me sera point amer. J'ai trouvé en vous un frère bon et délicat là où j'aurais mérité de ne rencontrer qu'un ennemi. Je ne veux pas que vous pensiez que je puisse ni aujourd'hui ni jamais le méconnaître.

Pour ce qui est de vous, il faut, oui, il faut que cette rencontre sorte à jamais de votre mémoire ; il le faut pour vous plus que pour moi encore. Je ne suis qu'un bon point, je ne suis qu'une bonne action dans votre vie. Faites-en mille autres, dont la grandeur vous fasse oublier celle-là, et dans le nombre il s'en trouvera qui porteront en elles-mêmes leur récompense. Rien n'est moins stérile que le bien, quoi qu'on en dise. Il s'engendre de lui-même. Vous êtes jeune, vous êtes très-bon, je sens en vous une force véritable qu'il ne s'agit plus que de conduire. Mettez cette force au service de votre cœur qui ne l'égarera pas, et vous serez un homme à l'âge où les autres ne sont que des jeunes gens. La vie est partout un combat. Au barreau comme sur le champ de bataille, à la tribune comme à la tête d'un corps d'armée, on peut s'illustrer en servant quelque noble cause. Un jour viendra où une femme jeune, belle et digne de vous se trouvera sur votre voie, qui pourra et voudra s'as-

socier à votre destinée; ce jour-là, — mariez-vous.

Vous n'avez ni sœur ni mère; je veux avoir été l'une et l'autre un instant et vous tenir ici le langage que chacune eût pu vous faire entendre. Oui, mariez-vous; n'essayez pas, n'essayez plus de l'amour à côté du mariage. Le meilleur est forcément empoisonné dès sa source. Est-ce qu'il faut commencer ce qui ne peut pas durer? Mais mariez-vous, jeune encore, à une femme jeune comme vous-même, et aimez de toute votre âme celle que vous aurez choisie. N'attendez pas que votre situation soit faite, comme on dit, et que vous n'ayez plus rien à faire que de donner tardivement à une femme une fortune et un nom. Celle-là seulement peut être pour l'homme qu'elle aime une compagne sérieuse dans le chemin de la vie, qui a traversé tout son cours avec lui, qui a pu témoigner pour lui, à l'heure des revers comme à l'heure des triomphes, pendant la tempête comme au port. N'oubliez pas surtout que vous lui devez votre cœur tout entier. Car rien, rien, pas même l'honneur, pas même la gloire, ne remplace pour une femme l'amour ici-bas.

Sa voix tremblait en prononçant ces dernières paroles. Un silence, que je n'osai pas tout de suite

interrompre, les suivit. Je comprenais tout ce que résumait de saintes et secrètes souffrances cette douce adjuration. C'était d'une goutte du sang même de son cœur que la noble créature qui venait de me tenir ce langage récompensait une délicatesse qu'elle eût trouvée dans tout homme de bon propos et de bonne éducation comme en moi.

Je fis un effort immense pour ne pas lui crier que je l'adorais. J'eus besoin de mettre ma main sur mon cœur pour en comprimer les battements. J'avais peur qu'elle ne les entendît. Quand je le sentis apaisé, je m'agenouillai à quelques pas d'elle :

— J'ai écouté avec une attention religieuse tout ce que vous venez de me dire. Cela demeurera la règle et l'évangile de ma vie, lui répondis-je, excepté sur un point pourtant, permettez-moi de vous le déclarer.

L'homme à qui il a été donné d'entendre sortir des lèvres d'une femme ce que je viens d'entendre, cet homme-là a parlé à Dieu dans le buisson ardent. Il ne peut plus que vivre et mourir seul. Vous m'avez appelé votre frère, vous m'avez appelé votre enfant : je vivrai et mourrai pour mériter ces deux noms. Mais, franchise pour franchise, — cette heure suprême l'autorise, — je n'aimerai jamais,

car je ne vous reverrai jamais; car, s'il le fallait, tant votre bonheur et votre honneur me sont chers, je sens que j'aurais l'affreux courage de vous fuir. Ne me parlez donc pas de celle qui dans l'avenir pourrait être la compagne de ma vie ici-bas. Cette compagne je l'ai trouvée, — c'est la pensée que j'emporte d'ici.

Mettant alors sous son masque un doigt que j'osai appuyer sur ses lèvres :

— Ne me répondez pas, lui dis-je, et partons...

Je sonnai le garçon, et quelques minutes après j'étais seul dans mon costume de pierrot, au milieu du boulevard, regardant fuir une voiture et pleurant à chaudes larmes, mais satisfait.

Et pourquoi pas ? N'avais-je pas le cœur plein jusqu'aux bords et pour longtemps?

VII

Je serais encore, je crois, sur le boulevard, si le garçon de la Maison-Dorée qui m'avait servi le vinaigre et l'eau que je lui avais demandés n'était venu interrompre l'extase mêlée de stupeur où j'étais abîmé.

— Monsieur, me dit-il, voilà un flacon que votre domino a oublié sur la table.

Je donnai au garçon les vingt francs qui me restaient et je m'en allai regagner ma mansarde, baisant et rebaisant le trésor que m'avait envoyé le hasard, et marchant à la façon des nuages, sans me douter que je marchais.

J'ai dit que ma mansarde était triste, je m'étais

trompé : c'était un palais à côté duquel celui des fées n'eût été qu'une cave. Car l'amour, le vrai, le grand amour, celui qui ne veut rien, qui se paye et se nourrit par lui-même, qui s'est tout donné parce qu'il s'est tout refusé, qui a tout dit parce qu'il s'est tu, cet amour y était rentré avec moi.

Le comte se taisait.

VIII

— Eh bien! lui dit-on, est-ce là tout, Maurice ?

— Non, répondit-il, mais il faudrait peut-être que vous eussiez eu comme moi vos vingt ans embaumés dans le cœur et qu'un immuable souvenir les y eût conservés pendant quinze ans encore, sans qu'une ride les eût touchés, pour accepter comme possible ce qu'il me resterait à vous dire.

— Messieurs, dit une voix, comme œuvre d'art, l'histoire du comte est terminée. A moins d'un tour de force du destin, ce qui a pu la compléter dans la réalité, quoi que ce soit, ne peut que la gâter. J'aurai le courage de demander au comte de ne point achever son récit.

— J'entreprendrai de l'achever pour lui, s'il vous plaît, dit une autre voix.

Le domino bleu a dû garder le souvenir de Maurice pendant quelque temps, quelques années peut-être, pour s'apercevoir un matin que l'amour n'est point un solo. Après avoir coulé solitairement dans son désert, le fleuve peu à peu s'est fait ruisseau, de ce ruisseau la dernière goutte se perdit un jour dans les sables, et le domino bleu, sentant son cœur desséché, s'est dit : « Le comte Maurice ne m'aimait pas. »

Un hourra d'indignation s'éleva contre l'interlocuteur, ordre fut donné à son voisin de le bâillonner, et d'un avis commun on s'en remit au président de décider si l'on demanderait au comte le dénoûment de l'histoire commencée.

— Maurice, dit Raymond, nous sommes ici des gens meilleurs et plus naïfs que nous n'en avons l'air. C'est une confession sérieuse que nous nous sommes promise pour le profit commun. Si cela ne vous blesse en rien de parler encore, continuez, dites tout : vous voyez bien qu'on vous écoute. Le scepticisme n'est qu'à l'épiderme sur la peau de notre génération. Nous ne faisons fi du beau et du bon, tous tant que nous sommes, que comme le renard faisait fi des raisins, et notre siècle vaut mieux qu'il ne pense. Son plus grand tort est d'afficher ses vices et de rougir de ses vertus. Est-ce

que l'homme peut être mauvais tout à fait? Notre sang n'est pas tellement figé dans nos veines qu'un peu d'héroïsme, fût-ce le plus modeste, ne le réchauffe. Il ne demande qu'à être remis sur le feu. Ce qui se passe entre nous dans ce taudis est l'abrégé de ce qui se passe partout. Nous voici rassemblés par un coup de tonnerre, trempés jusqu'aux os, couchés sur des matelas et dans des costumes qui ne peuvent prêter qu'à rire. Nous partons de là pour entreprendre de nous sécher avec des balivernes, et rien que parce que nous ne sommes pas de malhonnêtes gens, nous voici au premier bon propos réchauffés, et tout près du sérieux, sans aucun regret d'y être. J'opine que vous nous devez le complément de votre histoire. Si le hasard l'a mal menée, eh bien ! tant pis pour le hasard ; il n'aurait pas, pour cette fois, de place à l'Académie.

Vous étiez, mon cher Maurice, rue de l'Ancienne-Comédie, riche pour tout bien d'une relique ; vous êtes ici, après quinze ans, sur la Bastei...

— Avec ma relique encore, dit Maurice en tirant de sa poitrine un petit flacon qu'il y tenait suspendu, et avec mon unique amour...

— Sacredié, dit Raymond en se levant et en se découvrant devant le comte, je vous salue, Mau-

rice! je le savais bien qu'il y a encore des diamants dans les entrailles de notre terre et des chevaliers d'autrefois, de vrais servants d'amour, sous nos affreux chapeaux ronds!!! Est-ce que le soleil flamberait, est-ce que la machine tournerait, si le bien, qui n'est autre que l'huile de ce monde, n'alimentait pas toujours son feu et son mouvement!

Mais voilà que j'ai peur, Maurice, vous voyant si complet, que votre dame de beauté... Avez-vous jamais su, Maurice, si elle avait mérité cette prodigieuse constance?

— Je ne l'aurais jamais su, dit Maurice, que je n'en douterais pas pour cela.

— Pensiez-vous, dit encore Raymond, à l'instant où elle vous a quitté, qu'elle vous aimât?

— Je n'aurais pas voulu même le penser, dit Maurice.

— Bravo! s'écria l'assemblée électrisée, bravo! S'il ne faut qu'un juste pour racheter le monde, ce juste est ici.

— Ma foi, oui, bravo! s'écria l'avocat; cela fait du bien de voir que de loin en loin l'impossible même se réalise.

Le silence se refit, et Maurice continua en ces termes :

IX

Le fil d'or qui avait un instant lié ma vie à celle de mon domino bleu était donc rompu et bien rompu. Il savait mon nom, mais il ne savait pas mon adresse, et l'eût-il sue, je n'eusse rien espéré, rien attendu, rien voulu. Entrer dans la vie d'une honnête femme pour l'empirer est un crime que beaucoup d'étourdis se permettent ; être cet étourdi eût été, après ce que je viens de vous raconter, pis qu'un crime, c'eût été une bassesse. J'avais rapporté de la Maison-Dorée une foi, permettez-moi de le dire, une vertu indomptable. Comme aux croyants d'un autre âge, un être céleste m'était apparu ; je résolus de vivre comme si cette vision d'en haut fût demeurée à poste fixe devant mes yeux. Et de fait elle ne me quittait pas. En amour

il faut que l'absent soit toujours là. Qui peut oublier une heure qu'il aime n'aime pas. Ce beau mot de Platon : « L'amant d'une belle âme reste fidèle toute sa vie, » devint la lumière de la mienne. J'entrai dans une paix, dans une sérénité d'esprit que rien ne pouvait troubler, éprouvant la vérité de cette autre parole du même divin maître : « C'est l'amour qui donne la paix aux hommes, le calme à la mer, le silence aux vents, un lit de repos et le sommeil à l'inquiétude. »

J'étais sans argent, — un ami me prêta vingt francs pour atteindre la fin du mois, et, pendant vingt-deux jours, je vécus à la lettre, et avec délices, d'amour et d'eau claire. Je ne sortais pas de ma mansarde. Une crainte m'y retenait, c'est qu'en mettant le pied dans une rue le hasard d'une rencontre involontaire ne me replaçât en présence de celle à qui j'avais dit adieu pour toujours. L'idée que je pusse être la cause d'une douleur, d'une rougeur, d'un embarras pour celle que j'aimais eût fait de la liberté pour moi comme un supplice. — Ces vingt-deux jours, si vides et si remplis, un grand poëte amoureux pourrait seul les redire. Tout ce que les anachorètes, tout ce que les saints dans leur cellule ont connu de joies et de souffrances, mon amour le rassembla et l'amassa dans

la mienne. Tout ce qu'ils racontent des félicités de leurs misères et des béatitudes de leurs sacrifices me devint en un instant familier. Ma pensée absorbante était celle-ci : — Que dois-je faire pour que celle que j'aime soit, au cas où son regard pourrait venir jusqu'à moi, contente de moi ?

Au bout du mois ma résolution était prise. Je renonçai à ma carrière commencée. Sur ma demande, mon grand-père parvint à me faire attacher à une expédition qui se proposait de faire par eau le tour du monde et que je ne puis vous désigner autrement. Supposez que j'aie été admis à voyager à la suite d'un autre Dumont-d'Urville. Nous devions être et nous fûmes en effet trois ans sans rentrer en France. Pendant ces trois ans, allant d'un pôle à l'autre, je ne vis partout de toujours nouveau que mon amour ; lui seul fut mon maître ; je n'appris rien que ce qu'il me montra. Les natures si variées qui passèrent sous mes yeux ne me parlèrent jamais que son langage, les montagnes et les abîmes, les océans comme les gouttes de rosée. Les forêts profondes et les brins d'herbe, les nations et les individus, les foules aussi bien que les solitudes, tout n'avait que sa voix. Il comblait l'univers par lui seul agrandi. Je vis plus d'une fois la mort face à face presque sans m'en

douter : toutes les gouttes d'eau ne se perdent pas dans le sable. Je fusse mort, que je m'en serais à peine aperçu. Ce par quoi je vivais était supérieur à ce qu'on nomme la fin de la vie. L'infini que je portais dans mon cœur ne se serait point senti déplacer en remontant vers l'Éternel. Ce qui n'était pas mon amour eût pu seul m'être importun, et il n'y avait partout que mon amour ! Privations, fatigues, dangers de tout genre, le courroux des hommes et celui des éléments, la faim et la soif, le chaud et le froid, je supportai tout sans penser jamais que j'eusse lieu de me plaindre. Mon corps se fortifia, comme à mon insu, dans ces luttes qui ne lui coûtaient pas d'efforts, et, en s'y affermissant, mon cœur s'y adoucit encore. Ah ! c'est puissant, l'amour, et celui qui a dit qu'il transportait les montagnes n'a raconté que la millième partie des prodiges qu'il peut accomplir. Je revins à Paris parce qu'on m'y ramena. Mais, à vrai dire, je n'en étais pas sorti. Comment, durant ces trois ans, avais-je appris ce qu'auparavant j'ignorais : quatre ou cinq langues, par exemple, — je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que j'avais tenté d'obéir à mon programme : — devenir un homme à l'âge où les autres ne sont que des jeunes gens.

Quelques actions que l'on crut être des actions

d'éclat m'avaient signalé plus que je n'aurais voulu à l'attention publique. Je fus décoré à mon retour, et, sur le désir exprimé par mon chef, une mission me fut donnée par le gouvernement, laquelle devait m'obliger à refaire presque seul et sans guide une partie de la route que nous venions de parcourir. Nous n'avions pu, sur beaucoup de points, que planter des jalons ; il s'agissait d'aller les relever et de compléter des travaux qui n'étaient qu'indiqués. Des rapports me furent demandés, puis communiqués aux Académies. Je sentis vaguement que la faveur enflait mes voiles ; j'aurais été gâté par l'opinion publique si, gardé comme je l'étais, j'eusse pu l'être. Je m'en consolais en me disant que ce bruit venu de loin et si vite lui ferait peut-être voir en moi un cœur fidèle, et ce fut là ma pensée la plus coupable. Si j'ai l'air de me louer, mon expression trahit mon envie. Je ne veux louer et faire louer, en vous disant tout ceci, que le sentiment qui était en moi. Je ne parle en ce moment que pour lui.

On m'avait donné un mois pour faire mes préparatifs. Deux fois, dans le mois, j'eus une faiblesse que je dois confesser. Deux fois j'allai m'enfermer pendant quelques heures dans le petit salon de la Maison-Dorée, où le pierrot s'était fait

homme. J'eus la fortune de le retrouver tel que je l'avais laissé. En dépit de tout ce qu'il avait dû voir, ce pauvre salon, ce fut comme un sanctuaire immaculé qu'il rouvrit pour moi. Ce que je fis, vous le devinez. J'y évoquai, j'y revécus jusque dans ses plus petits détails cette heure du passé qui, du reste, n'avait pas cessé d'être pour mon cœur l'heure présente. Comme il n'y aurait rien eu à marquer sur ma carte que mes souvenirs, et que le garçon eût pu en trouver l'addition un peu courte, je lui donnai à chacune de ses visites deux louis, comme au grand jour où j'y étais venu pour la première fois. Ce n'était plus alors toute ma fortune. Le garçon cependant voulut bien s'en montrer satisfait.

— Ce salon-là me porte bonheur, me dit-il. Ce que monsieur me donne me rappelle que, il y a quelques semaines, une dame voilée y est venue, qui n'a rien pris non plus que lui, et qui a été pour moi aussi généreuse que monsieur. Je m'abonnerais bien à servir tous les jours une demi-douzaine de clients comme...

Il faut croire que sur ce propos j'avais changé de visage, car, s'interrompant :

— Qu'est-ce que monsieur a donc ? dit-il. Est-ce que monsieur est souffrant ?

— Apportez-moi un verre d'eau, lui répondis-je.

Tout le sang de mes veines avait remonté à mon cœur.

Quand le garçon revint avec ce que je lui avais demandé, il me trouva accoudé sur l'appui de la fenêtre que j'avais ouverte pour respirer.

— Cette fenêtre-là, me dit-il en manière de question, est très-bonne pour voir ce qui se passe sur le boulevard ?

J'acceptai par mon silence l'interprétation qu'il venait de trouver pour mes et peut-être *pour nos* pèlerinages, et, craignant qu'il n'en vînt à rattacher, dans son esprit, mes visites à celles de la dame voilée, je me refusai le bonheur de les renouveler.

Je devais partir quelques jours seulement après cet incident, je partis le lendemain. Ce fut tout le profit que je tirai de ce qui venait de m'être révélé.

X

Vous n'aurez point à me suivre dans les longues enjambées que je fis depuis lors. C'était le même homme qui partait, pourvu seulement d'une ferveur nouvelle. Pendant sept années qui ne me parurent pas longues, car l'amour abrége tout et vivifie jusqu'au désert, je fus, pour moi-même, ce que je viens de vous dire que j'avais été pendant mon premier voyage. Je devins peu à peu pour les autres ce qu'on devient plus facilement en France que partout ailleurs, parce que la France est le pays du monde d'où il sort le moins de voyageurs : je devins un voyageur célèbre. Les journaux, en parlant de moi, disaient volontiers : « Le jeune et

savant explorateur, » ou encore : « l'intrépide voyageur, Maurice de X... » Pour un Parisien, tout homme est intrépide qui abandonne volontairement la vue de ses boulevards, et savant, dont le métier est de revenir de loin. J'ai rencontré partout des Anglais qui, bien plus que moi, eussent mérité tous ces titres, s'ils n'eussent préféré courir le monde plus platoniquement encore en ne voyageant que pour leur ennui. Mais j'avais envoyé des bêtes au Jardin des Plantes, des curiosités à nos musées, des rapports à l'Institut; mais des revues accréditées avaient publié quelques-uns de mes travaux, et tout cela, les bêtes surtout, avait fait un peu de bruit. J'eus une douleur toutefois, et qui fut vive, à cette époque de ma vie : mon pauvre grand-père était mort sans que j'eusse pu lui fermer les yeux. Je demandai pardon à son âme d'avoir méconnu ce devoir, et j'espère l'avoir obtenu. Les morts nous connaissent mieux que les vivants ; de là-haut nos cœurs leur sont toujours ouverts.

Avec mon grand-père disparaissait sa pension de retraite. Je n'avais pas eu tort, on le voit, de prendre *un état* sans m'en apercevoir. Je ne vous dirai pas que, vers ce temps-là surtout, mon regard ne se tourna pas plus d'une fois vers la France. Il est une chose dont on ne se défait pas au dehors, c'est le

besoin de l'accent du pays. Quand, après de longs jours passés au milieu de tribus barbares ou sauvages, qui parfois ignoraient de la France jusqu'à son nom, un écho m'en revenait, mon sang s'activait dans mes veines. La rencontre d'un compatriote quel qu'il fût, c'était celle d'un frère. — « Vous en venez ? lui disais-je ; est-elle toujours belle ? Ah ! si vous aviez vu le reste du monde, elle vous paraîtrait mille fois plus belle encore. »

Que de fois, dans de lointaines contrées, n'ai-je pas tressailli tout à coup, comme si une voix amie avait frappé mon oreille, en entendant un oiseau chanter, un taureau mugir, un chien aboyer dans la même langue que les oiseaux, que les taureaux et que les chiens de mon pays ! Ces sons connus, c'était du français pour moi, et du plus pur, ne vous déplaise. N'est-ce pas une supériorité de l'animal sur l'homme que cette unité de langue que chacun a su garder dans son espèce ? Qu'atteste la multiplicité des idiomes humains, sinon le besoin funeste que semblent avoir eu de tout temps les nations de se diviser et de ne point se comprendre ?

Voyager, c'est s'engager à faire tous les métiers. Si j'ai été philologue, naturaliste, astronome, géologue et géographe, j'ai dû être aussi, à l'occasion, tailleur, charpentier, maçon et cuisinier. J'ai été

tout, même soldat; je pourrais même dire : et surtout soldat.

Les voyageurs solitaires ont une sorte de goût pour la mort. Mourir pour la patrie, mon autre absente, mourir gratis, à mille ou deux mille lieues d'elle, il me semblait que c'eût été bien mourir.

XI

C'est en faisant ainsi la guerre en amateur pour l'honneur de notre pavillon, que je me liai, un jour, avec un de nos plus illustres marins, le contre-amiral V..., dont j'aurai forcément à vous parler avec quelque détail, car la rencontre que je fis de lui fut, après celle de mon domino bleu, ce qui eut le plus d'importance dans ma vie. Cet officier, que l'Angleterre nous enviait, était, à part tous ses mérites comme homme de mer et comme savant, un des plus nobles et en même temps un des plus singuliers types que j'eusse jamais rencontrés.

Dur et bon, hautain et familier, il était tout à la fois redouté et adoré de ses équipages. Après une

campagne de quelques mois, pendant laquelle j'eus le bonheur de rendre service à sa petite escadre, un instant fourvoyée par de fausses indications géographiques dans des parages mal connus, il se prit pour moi d'un goût qui devint bientôt réciproque, et il obtint du gouvernement que je ferais avec lui un voyage d'exploration dont les montagnes Rocheuses devaient être le but principal et qui devait ensuite se compléter, au retour, par une série d'expériences sur les côtes d'Afrique.

L'inflexibilité du caractère de M. de V... avait nui à son avancement. C'était le dernier de ses soucis. Tout entier à la science, son esprit sagace trouvait partout sa pâture.

— Je n'aime pas les promenades d'agrément, disait-il : le monde n'est un bois de Boulogne que pour les sots. Quelle que soit la page de l'univers que le souffle des vents nous découvre, il y a profit certain à la lire, et même à la relire, pour celui qui veut s'en donner la peine.

Il n'avait horreur que de deux choses : l'ignorance et le repos. Aussi, Dieu sait s'il faisait bon dormir ou flâner sous ses ordres! Les missions les plus stériles, il les rendait fécondes. C'était une vraie aubaine pour moi que la rencontre d'un tel guide. Je lui dois les trois quarts de ce que je sais

et de ce que je suis devenu. S'il s'oubliait, il n'oubliait guère les autres.

— Le devoir des vieillards, écrivait-il à un ministre qui n'était pas assez de son avis, c'est de se chercher des remplaçants et de former des jeunes gens qui le plus vite possible dépassent leurs anciens.

Il fit pleuvoir sur moi, en moins d'un an, titres et dignités.

— Vous faites fi de tout cela, me dit-il un jour que je voulais le modérer dans cette voie ; vous avez tort. Il n'y a de valeur de nos jours que celle qui se fait constater. La France n'a pas la vue longue, et elle a trop à faire de contenter les gens qui sont sous sa main, pour s'occuper de ceux qui ont la bonhomie d'user leur vie loin d'elle à son service. Un jour viendra où vous ne serez pas fâché d'avoir des croix plein vos poches et d'être affilié à toutes les sociétés savantes de l'Europe. Quand vous aurez fait un grand coup, vous serez bien aise de rentrer au bercail. Vous serez jeune encore, très-bon à marier, et les femmes aiment à voir toutes sortes de choses autour du cou de l'homme dont elles portent le nom. Cela fait bien dans leur toilette. Je vois d'ici une douzaine de petites Parisiennes qui...

Je l'arrêtai...

— Mon cher amiral, vous prenez là trop de souci.

Mon parti est pris, très-sérieusement pris, de mourir garçon.

— Ah çà! me dit-il en me regardant dans le blanc des yeux, vous êtes donc décidément un voyageur complet, vous? C'est donc une vraie vocation?

— J'en ai peur, lui répondis-je en riant.

Il resta pensif pendant quelques minutes.

— Alors, reprit-il avec une sorte d'amertume, ne vous mariez pas; les gens comme vous et moi, à qui il faut le monde tout entier pour carrière et qui par-dessus le marché sont tout près de le trouver petit, ces gens-là ne peuvent faire que de fichus maris...

Notre expédition fut longue, pleine de traverses et de périls. Notre intimité s'en accrut: c'est un bon ciment que la souffrance. Après avoir exploré les côtes orientales et occidentales de l'Afrique, nous fûmes obligés, avant de nous diriger sur la France, de faire relâche à Saint-Louis de Sénégambie, pour nous ravitailler et réparer nos avaries.

L'amiral, pour occuper son temps, laissa sa flottille à la garde de son premier commandant, et nous remontâmes les côtes du Sénégal avec quelques matelots.

Arrivés en face de la cataracte de Medina, nous

fîmes la sottise de tomber dans une embuscade que les indigènes, qui commençaient alors à donner des inquiétudes aux défenseurs du fort, s'étaient avisés de nous tendre. Notre petit détachement eut grand'peine à s'en tirer. Trois des nôtres tombèrent à la première attaque. L'amiral, furieux, ardent comme un conscrit, s'exposa plus que de raison. Il était cerné; les flèches, les coups de lance, et, qui pis est, les coups de fusil pleuvaient sur lui comme sur une cible, et une mort obscure allait terminer cette belle vie, quand, redoublant d'efforts et aidé de quelques hommes résolus, je parvins à le dégager. Il était temps : un grand diable de nègre, blessé lui-même et décidé à vendre chèrement les restes de sa vie, s'était approché de lui en rampant, et allait lui décharger presque à bout portant son mauvais fusil dans la poitrine, lorsque d'un bond je parvins jusqu'à lui. Mon vieil ami était sauvé, mais j'avais pris pour mon compte les deux balles qui lui étaient destinées ; elles se logèrent dans mon épaule. L'amiral, dans les bras de qui mon grand corps était tombé, jurait comme un possédé. Heureusement l'ennemi, fort maltraité par nos hommes revenus bientôt de leur surprise, était en fuite.

On me fit un brancard sur des fusils, et, tant bien que mal, nous regagnâmes un poste français,

puis, d'étapes en étapes et lentement, Saint-Louis, où j'arrivai dans un piteux état. J'avais perdu beaucoup de sang et je ne sus pas tout de suite ce qu'on avait fait de moi. Je me retrouvai, quand mes esprits me revinrent, dans la cabine de l'amiral, qui avait exigé qu'on m'y transportât. J'y restai, pendant toute la traversée, couché sur le dos et dégagé, par la force même de la souffrance physique, de toute souffrance morale. Il y avait même apparence que j'allais être dégagé du souci de vivre. Il n'en fut rien pourtant. Le médecin et le chirurgien du bord me quittaient à peine. L'amiral eut pour moi des soins de père, et je pourrais ajouter des soins de mère, si le langage ultra-viril qui leur servait d'accompagnement n'eût ôté à ce dernier titre toute vraisemblance.

— Sacrebleu ! me disait-il, à chacun son état. Ce n'est pas le vôtre de voler ses balles à une vieille peau comme la mienne. Quand vous vous seriez fait tuer à ma place, en seriez-vous plus avancé ? Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse, de votre épaule cassée ? Je ne peux pas même en faire l'épaule d'un capitaine.

Nous arrivâmes enfin en vue de Toulon : c'était la première fois que j'avais hâte de toucher la terre. On peut quitter son pays et se résigner à

vivre loin de lui, mais il faut y mourir. Quand j'entendis le canon qui saluait notre arrivée, il me sembla que je n'avais plus rien à désirer, sinon qu'on me transportât en terre sainte. Ce fut justement ce qu'on me refusa, et comme j'insistais avec toute l'opiniâtreté des malades qui ont une idée fixe :

— Si vous dites un mot de plus, je vous renvoie à Saint-Louis, me dit l'amiral. Le docteur m'a dit de vous faire fermer la bouche avec un tampon et non de vous laisser discourir. Que diable! parlez en dedans. Vous choisissez bien votre temps pour devenir bavard !

Il y avait une semaine que nous étions en rade. M. de V... me donnait tout le temps qu'il ne passait pas à terre.

XII

Un soir, à la tombée du jour, je le vis entrer poussant devant lui, avec sa brusquerie habituelle, une femme dont le peu de clarté qui pénétrait dans ma cellule m'empêcha de voir les traits. Ce que je pus reconnaître, tout d'abord, c'est qu'elle devait être jeune encore et d'une grande distinction.

— Tenez, madame, dit l'amiral, voilà le monsieur qui a failli se faire tuer pour votre vieux mari. Dites-lui, s'il vous plaît, que quand il sera à terre, vous vous ferez un devoir de le soigner comme un frère. Je commençais à en avoir assez de mon métier de garde-malade, et vous voudrez

bien me servir de remplaçant pendant le voyage qu'on me fait faire à Paris.

Oui, ajouta-t-il, en se tournant vers moi, il faut que j'y aille, à Paris. Au diable les ministres, et au diable surtout les télégraphes ! Leurs fils de fer sont autant de cordons de sonnette au bout desquels il semble que nous soyons tous accrochés. Voilà la troisième dépêche que je reçois depuis ce matin.

L'amiral ne m'avait jamais dit qu'il fût marié, et, me rappelant certaines de nos conversations, j'étais à cent lieues de croire qu'il pût l'être. Après un moment donné à l'extrême surprise que me causait cette nouvelle, j'allais le remercier de la bonne grâce de cette présentation inattendue lorsque, pour m'éviter l'effort que j'allais faire :

— C'est bon, me dit-il, ne parlez pas ; madame est prévenue que pour vous le mot d'ordre du médecin est : « Silence absolu. »

La porte était restée entr'ouverte. Un officier s'y présenta d'un air affairé et dit quelques mots à l'oreille de l'amiral, qui, s'adressant encore à sa femme :

— On a besoin de moi là-haut... Dans dix minutes je suis à vous et viendrai savoir ce que vous pensez de mon malade.

Ma chère Suzanne est un peu médecin, ajouta-t-il en se tournant de mon côté. Laissez-vous regarder par elle. Ses bons regards ont eu quelquefois plus de vertu que tous les emplâtres de la Faculté pour calmer mes vieilles douleurs.

Et il nous quitta riant lui-même de la tournure qu'avait prise dans sa bouche l'éloge qu'il avait prétendu me faire de sa femme.

Ces dernières paroles de M. de V..., tout en ramenant par un retour soudain ma pensée sur d'autres regards qui avaient été l'aurore de mon adolescence, avaient tout naturellement fixé mon attention sur les yeux dont on me vantait la bienfaisante puissance.

Je demeurai pétrifié. Ce fut comme un choc qui bouleversa tout mon être. Il me sembla que mon cœur allait s'échapper de ma poitrine.

Ces regards d'une autre heure de ma vie, si pleins d'une si tendre pitié, ces yeux sans mystère et sans détour dans lesquels un enfant eût pu lire, et pourtant si pénétrants et si profonds, ce n'était plus en songe que je les revoyais, ce n'était plus mon cœur seul qui les rappelait à ma pensée. Je ne rêvais pas. Ce n'était point un souvenir seulement. Ils étaient devant moi graves et doux comme autrefois, versant leur baume sur chacune de mes

plaies. Non, je ne me trompais pas, est-ce que je pouvais me tromper? Devant moi certainement venait d'apparaître, idéalisé encore par la réalité, mon rêve, mon rêve tout entier.

— Restez, ne parlez pas, attendez que je meure! voulais-je m'écrier.

Mais toutes paroles expiraient sur mes lèvres.

Tout à coup, au milieu de ma joie insensée, une pensée surgit, aiguë comme le fer d'un poignard : « Celle que tu aimes, c'est la femme de ton bienfaiteur et de ton ami ! »

Toutes mes idées s'entre-choquèrent dans mon cerveau dejà affaibli. Le feu se mit à ma tête; ma dernière pensée lucide fut celle-ci : « Il ne faut pas, non, il ne faut pas qu'elle me reconnaisse. »

L'ombre d'un rideau projetée à dessein sur mon visage pour épargner toute fatigue à mes yeux m'avait jusque-là protégé. Par un mouvement violent, ramenant sur moi d'une main ce rideau, de l'autre je déchirai l'appareil de mes blessures. C'en était fait, j'allais mourir, mourir à temps, et digne d'elle encore.

Mais la nature trahit mon courage. La douleur m'arracha un cri. A ce cri un autre cri répondit.

Que se passa-t-il après? J'aurais peine à le dire. Mes yeux se voilèrent. Je sentis avec délices que

mon sang coulait, et qu'avec lui s'en allait ma vie, et qu'auprès d'elle cette mort, bonheur inespéré, était mille fois trop douce! Puis je ne sentis plus rien; j'avais perdu toute notion de l'existence..... Au chaos succéda l'anéantissement.

Étais-je mort?

Je le crus en vérité, car c'est du ciel même que me sembla sortir, comme une céleste musique, la voix que je n'avais plus voulu entendre ici-bas.

— Maurice, disait cette voix, si vous quittez cette terre, je sens que je n'y pourrai plus demeurer. Maurice! Maurice! entendez-moi, vivez! Notre tâche n'est point finie.

Quand le voile qui avait obscurci ma vue se déchira, un ange était sur moi penché, une main sur ma blessure, dont l'appareil était replacé; l'autre s'appuyait sur mon front. Son beau regard reposait sur le mien et, en me donnant sa lumière, y ramenait la vie. Celle que j'avais si longtemps attendue, elle était là, telle qu'un million de fois je l'avais rêvée, sinon qu'elle était mille fois plus belle encore et plus douce. Ce charmant visage que je n'avais jamais vu, je le reconnaissais. Il ne m'apprit rien, sinon que la belle âme qu'il reflétait avait trouvé ici-bas une demeure digne d'elle. Les vraies beautés sont celles qu'on ne peut peindre;

la sienne se composait de ces inexprimables attraits qui commandent et retiennent l'amour. Je ne pouvais parler, mais la muette contemplation de mon regard ne lui échappait pas.

— Vous me revoyez, me dit-elle, et je vous revois, et voici que toute notre constance à nous fuir échoue comme par l'ordre même du destin. Je n'ai pas la force d'accuser le ciel, qui a voulu nous donner cet instant. C'est un éclair, un éclair seulement, n'est-ce pas, Maurice, dans notre vie? Je vais vous quitter, mon frère, je vais vous reperdre; mais, si jusqu'ici la foi nous est restée, ce n'est pas après cette félicité involontaire qu'elle doit nous abandonner. Là-haut, Maurice, après la vie qui passe, Dieu nous réunira pour celle qui n'a pas de fin.

Ses yeux me dirent alors un suprême adieu. Sa main charmante se posa sur mes lèvres comme un baiser. Elle disparut.

XIII

Sa présence n'avait fait qu'arrêter la mort un instant. Elle n'était plus là, pourquoi aurais-je vécu?

Mon sang battait avec fureur dans mes veines; le délire me prit, pendant de longs jours il ne me quitta pas; mais si le bonheur fait mal, il ne tue pas.

Le jour où la fièvre s'apaisa, l'amiral était à mes côtés; son rude visage exprimait une sollicitude si tendre, que des larmes coulèrent de mes yeux. Ces larmes furent mon salut; un sommeil sans rêve descendit sur moi. Quand, au bout de quelques heures, je me réveillai :

— Il est sauvé, dit le médecin.

— Ah! docteur, dit l'amiral, ne me trompez pas; c'est mon petit frère ce grand garçon-là.

Tous les jours mon vieil ami passa plusieurs heures avec moi.

— Qui m'expliquera, me dit-il un matin, les phénomènes du délire? Savez-vous de quoi vous parliez quand vous battiez si bien la campagne?

— Non, lui dis-je avec inquiétude, non.

— Vous croyez peut-être que c'est de nos campagnes ou des balles qui vous ont si bien accommodé, ou de quoi que ce soit que vous ayez pu voir dans vos voyages et dans nos courses endiablées; pas du tout, vous parliez du bal de l'Opéra, de débardeurs et de dominos bleus, d'anges et de Mlle Jeannette. Si, comme messieurs les poëtes le disent, les corps racontent dans leurs délires les voyages de nos âmes, la vôtre est une singulière demoiselle. Où diable a-t-elle bien pu naviguer depuis quinze jours? Est-ce au ciel, est-ce dans l'enfer qu'elle a vu des pierrots? Voyons, mon gaillard, contez-nous ça. Est-ce qu'il y a des bals masqués en paradis?

Je ne pouvais que laisser sans réponse toutes ces questions. Il lut sur ma figure qu'elles me faisaient souffrir.

— C'est bon, me dit-il ; si vous rougissez des fredaines de vos songes, je ne vous en parlerai plus, monsieur l'homme grave.

Au bout d'un mois, j'étais sur pied.

Ma première visite avait dû être pour l'amiral. Il m'apprit ce que j'avais pressenti : sa femme avait quitté Toulon.

— Elle a été obligée de repartir le lendemain même du jour où vous l'avez vue, me dit-il, pour aller au chevet d'une vieille sœur que j'ai, qui n'est pas bien portante du tout ; nous la retrouverons à Paris. Quand vous la connaîtrez, vous saurez ce que c'est qu'une créature parfaite. Avouez que cela vous a étonné, après ce que plus d'une fois je vous ai dit du mariage, de me voir uni, moi, un vieux loup, à cette brebis sans tache. Que voulez-vous ? tout homme est faillible. En donnant à ma femme mon nom, dont elle n'avait que faire, et ma personne, je lui ai fait là un triste cadeau. Quand je pense que j'avais cinquante ans et elle seize à peine, je me sens rougir comme au souvenir d'une méchante action ! C'est ma toquée de sœur, celle qui est malade aujourd'hui, pour ce péché, sans doute, qui m'a induit à faire cette vilenie. Elle n'a pas voulu que je fusse le seul à qui une femme n'eût jamais fait faire une sottise.

Et quelle sottise! ajouta-t-il en frappant du pied par un mouvement qui lui était familier. Ah! la pauvre enfant! J'ai eu beau faire! ma vraie femme, c'était la mer que j'essayais alors de bouder. Je n'ai pas eu plus tôt passé six mois sur terre que je n'ai pas pu m'y tenir. Et depuis ce temps-là je vagabonde. Que ne suis-je son père, à ma femme! Comme je lui aurais bientôt trouvé un autre mari que le sien!

Mais je vous parle là de mes affaires, dit-il, quand c'est des vôtres que je voulais vous parler... Pendant que vous flâniez sur mon lit, entre la vie et la mort, je me suis occupé de vous. Il y avait une place vacante à l'Académie des sciences; je me suis logé dans la tête de l'emporter pour vous, et je crois pouvoir vous annoncer que c'est une affaire arrangée. J'ai vu tous mes collègues et j'ai leur parole à la plupart; vous aurez une belle majorité. Je n'ai trouvé partout à enfoncer que des portes ouvertes; votre dernier ouvrage m'avait mâché la besogne... Vous allez, s'il vous plaît, faire vos paquets et vous mettre dès demain en route avec moi pour l'Institut. Dans un mois vous serez académicien... Quel âge avez-vous? Trente ans. Ce qui vous arrive prouve une fois de plus que tous les chemins mènent à Rome... Ce n'est pas tout, j'ai

vu le ministre. Qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse pour vous ?

— Mais, lui dis-je, rien que ce qu'il a fait jusqu'à présent : m'aider, à l'occasion, à courir le mond.

— Courir le monde ! s'écria mon vieil ami, encore ! A quoi bon ce fauteuil alors, si vous ne voulez pas vous asseoir ? Je suis vieux, tâchez donc de l'être autant que moi. Nous piocherons comme des nègres. Nous avons à nous deux dix caisses pleines de notes et de paperasses. Associons-nous pour tirer tout cela au clair. Si je meurs à la tâche, je mourrai du moins avec la satisfaction de penser qu'elle reste en des mains qui sauront l'achever.

Hélas ! cette offre qui m'honorait, je ne pouvais l'accepter ; le repos m'était plus que jamais interdit. Je donnai toutes les raisons, excepté la vraie, à M. de V... pour lui faire comprendre que je n'avais pas le droit de m'arrêter encore.

Je ne pus le convaincre, et ce fut avec une sorte de colère chagrine que perdant patience tout à coup :

— Sacrebleu ! expliquez-vous alors. Où voulez-vous aller ?

— Je veux aller en Chine, lui dis-je, et voir Pékin.

— Pékin! s'écria-t-il, Pékin!!! — Voilà une jolie idée!

— Pékin, lui répondis-je, et, mieux que Pékin, je veux traverser la Chine entière.

— Que le diable vous emporte! me répliqua-t-il; vous allez entreprendre là une promenade où vous laisserez vos os.

— Vous me conseillez le repos; le prendre là-bas ou au palais Mazarin, n'est-ce pas la même chose?

— Ah çà! me dit-il, vous croyez donc que les Chinois, ça va vous amuser?

— Cela m'amusera énormément, lui répondis-je.

L'amiral réfléchit.

— Tout ça n'est pas clair. La France vous a fait quelque chose. Rien ne m'ôtera de l'esprit que vous avez une raison pour la quitter. Est-ce que vous seriez marié, vous aussi, par hasard, que vous ne pouvez rester en place?

J'essayai de rire, mais je n'y parvins pas.

— Mon parti est pris, répondis-je à mon vieil ami; mettez que je n'aie aucune bonne raison à vous donner, vous savez trop de choses pour ignorer qu'il est impossible d'en expliquer une.

L'amiral frisait ses moustaches. C'était le geste de ses plus grandes méditations.

— Au fait, dit-il, après quelques minutes de silence et comme se parlant à lui-même, un empire où les insurrections durent trente ans avec des armées de 300,000 hommes sans ébranler l'ordre établi, il faut que ce soit fait avec du fameux mortier, et ce n'est pas à nous, chez qui tout dégringole d'ordinaire en trois jours, à nous tant moquer des Chinois. Votre idée n'est pas si mauvaise, et puisque vous voulez aller en Chine, parbleu! allez-y. Seulement tenez-vous pour dit que vous n'irez pas tout seul : je pars avec vous. J'aurai bien du malheur si je ne parviens pas à persuader au ministre que cela peut servir à quelque chose, et que, puisque tôt ou tard il faudra aller par là-bas, ne fût-ce que pour savoir ce qu'y font les Anglais, mieux vaut y aller tout de suite.

Ce qui était devenu une pensée sérieuse pour l'amiral, une expédition considérable et par conséquent utile, dans le Céleste-Empire, telle enfin qu'il pût la commander, ne se fit pas. Mais mon idée, d'une exécution plus facile, fut agréée, et voilà comment je suis allé en Chine.

Ce fut pendant que je disposais tout pour ce voyage que j'entrai à l'Institut. Le bon amiral ne s'en tenait pas d'aise. « C'est moi qui ai fait cet académicien-là, disait-il en se frottant les mains; cinq

pieds sept pouces! Qu'est-ce qui lui manque? Ce n'est pas la taille! »

Il n'eut qu'un regret, c'est que sa femme ne pût assister à ma réception. Mais elle était partie avec sa belle-sœur avant même que je fusse arrivé à Paris, et devait, sur l'ordre des médecins, passer tout l'hiver à Nice auprès d'elle. Sa santé à elle-même était, paraît-il, altérée et ne pouvait que se trouver bien de ce séjour.

Je n'ai pas besoin de dire que je ne réussis pas à traverser la Chine. Traverser seul l'Océan à la nage eût été, je crois, plus facile. Je perdis deux ans à n'accomplir qu'imparfaitement cette impossible entreprise.

XIV

Mon vieil ami avait mieux employé son temps. Le grade de vice-amiral venait enfin de récompenser les services qu'il avait rendus dans ses dernières campagnes. Je ne pus le féliciter que par lettre de cette tardive justice. J'avais eu soin de l'avertir de mon retour, mais je trouvai son hôtel entièrement vide.

Il souffrait beaucoup de la goutte, et sa femme l'avait décidé à aller se faire soigner à Aix. Il m'écrivit à Paris dès qu'il sut que j'y étais arrivé.

« Venez, me disait-il, venez me rejoindre; ne repartez pas sans que je vous aie embrassé, sans que j'aie mis enfin la main de ma pauvre Suzanne

dans la vôtre. Ma femme regrette comme moi l'espèce de guignon qui vous a toujours séparés. »

Au bas de cette lettre était un post-scriptum de Mme de V...

« Mon mari, me disait Mme de V..., souhaite que je joigne mes instances aux siennes pour vous décider à faire ce qu'il désire. Il veut que je vous dise que j'aurais grand plaisir à vous voir. J'espère que vous n'en doutez pas, et que vous voudrez bien satisfaire le vœu de mon mari et le mien. »

L'écriture de ce post-scriptum, ajouté évidemment à la prière et sous les yeux de l'amiral, était fort tremblée.

Que faire?

Je lus et relus cent fois ces quelques lignes pour tâcher d'en pénétrer l'esprit.

Ce fut le combat le plus cruel que mon devoir ait jamais eu à remporter sur mon cœur.

— Irai-je ou n'irai-je pas? me demandais-je.

— Je n'irai pas, me dis-je à la fin.

Je fus récompensé de mon courage.

En relisant pour la cent et unième fois ces lignes en apparence si claires, mais pour moi si énigmatiques, je découvris au bas de la page quelques mots, tracés au crayon et comme après coup, qui jusque-là m'avaient échappé.

« Ne venez pas! » me disait-on.

Mais, à côté, l'empreinte d'une larme effacée était visible encore.

J'avais bien deviné. Ce jour-là, qui m'aurait vu ne m'aurait pas trouvé les yeux très-secs peut-être. L'amour n'est pas un éclat de rire.

J'avais hâte de quitter Paris et la France; je m'y sentais le cœur plein de tumultes inaccoutumés.

J'écrivis à l'amiral de me pardonner. Je lui fis tenir mon ordre de départ (que j'avais sollicité), pour lui expliquer mon refus. Pour rien au monde, je n'eusse voulu qu'il pût douter de mon affection, et je partis cette fois pour les Indes anglaises.

Une fois loin de la France, comme l'impossible était dès lors entre mon rêve et moi, la paix rentra dans mon cœur. Rien n'égale la sérénité que donne la pensée d'un devoir accompli. Cet amour dont je vous raconte, avec trop de détails peut-être, les bien peu nombreuses péripéties, avait ceci de particulier qu'il était comme un bain pour mon âme. C'était un de ces grands lacs des contrées vierges, dont les eaux trop profondes ne peuvent pas être troublées. Je n'ai pas le souvenir qu'un pli se soit fait pendant ces longues années sur le clair miroir de ses eaux et que la plus légère brise ait ridé sa nappe chaude et polie.

Je m'épuiserais en vain à vous rendre ce qu'il mettait en moi de doux et de solide à la fois, d'ineffable et de fort. Ces quinze ans ne le vieillirent pas d'un jour. Mon corps avait été livré à toutes les agitations matérielles de la vie, mais mon âme n'avait eu qu'un mouvement. Elle avait plané sans fatigue au-dessus des misères de ce monde, dans une couche d'air si pur, que les tempêtes d'en bas n'arrivaient pas jusqu'à elle. Pourquoi aurais-je souffert de ce qu'on appelle les orages de la passion? L'amour n'est une passion que quand il est en lutte avec lui-même ou avec un devoir, que quand il touche au mal par un côté. Le mien avait horreur du mal et l'avait évité. Placés entre l'honneur et le bonheur, nous avions choisi l'honneur, et, par une grâce qui est peut-être la récompense de toute bonne résolution, ce choix nous avait conduits, par des voies ignorées, vers des contentements, vers des satisfactions de conscience qui valaient peut-être ce bonheur même que nous avions cru fuir. Ce véritable amour, tout le monde, aux bonnes heures de la vie, plus ou moins, l'a cherché. Plus heureux que d'autres, je l'avais rencontré, et je crois que ceux même qui en sont toujours restés éloignés doivent avoir le vague sentiment qu'il n'est pas une abstraction et ressentir, jusque dans

les délires des plus coupables entraînements, le regret de n'avoir pu le goûter.

En ce qui me concernait, la possibilité de vivre en dehors de cet amour et sans lui n'entrait pas dans ma pensée. S'il fût mort, la terre tout entière m'eût manqué sous les pieds, et je n'aurais pu que mourir avec lui.

Des circonstances qui ne tiennent pas à ce récit m'avaient ramené plus tôt que je ne l'avais prévu du fond de l'Inde au cap de Bonne-Espérance. Une fois là, j'avais entrepris d'y relever quelques observations astronomiques sur les lieux mêmes où Herschel avait fait les siennes. Mon observatoire était établi à mi-côte d'un pic qui domine la ville du Cap et la mer, et qui n'est dominé lui-même que par le plateau supérieur de la montagne de la Table.

Je profitais un jour de l'extrême transparence de l'azur pour interroger ses profondeurs, quand je vis accourir vers mon nid un employé du consulat, qui avait été mis à ma disposition pour m'aider dans mes travaux. Il m'apportait et me montrait de loin, dans son zèle, une lettre qui venait d'arriver pour moi à la chancellerie.

A la vue de cette lettre je me sentis pâlir; ma main trembla tellement en la recevant, que le

brave homme qui me la remettait, me prenant par le bras, me fit asseoir sur un quartier de roche. J'avais obéi machinalement à son impulsion.

— Je ne vous quitterai pas, me dit-il, avant que vous soyez rassuré sur le contenu de cette dépêche, dont j'ai le regret de m'être chargé. Je n'avais pas remarqué la couleur du cachet.

— Je vous remercie d'être venu, lui répondis-je, mais j'ai absolument besoin d'être seul. Retournez à la ville et revenez demain, si vous pouvez.

— Si c'est un malheur que cette lettre vous annonce, mon devoir est de ne point vous abandonner dans l'état où vous êtes ; permettez-moi de rester auprès de vous.

— Je ne lirai cette lettre, lui dis-je encore, que quand vous m'aurez quitté. N'insistez donc pas, je vous prie, et laissez-moi à moi-même.

Il comprit que ma résolution était inébranlable et s'en alla. Seulement, de loin en loin, à chaque tournant de la descente, il me criait :

— Voulez-vous que je revienne ?

— Non, lui disais-je.

Il disparut enfin, en me criant encore :

— Bon courage !

XV

J'étais donc seul avec cet horrible message. Je ne pouvais pas douter de mon malheur ; j'avais reconnu sur l'adresse l'écriture de l'amiral.

J'eus la force ou la faiblesse peut-être de ne point briser tout de suite le fatal cachet noir dont la vue m'avait si vivement frappé tout d'abord.

Comme les condamnés qui demandent un répit de quelques minutes pour se préparer à la mort, j'essayais instinctivement de m'affermir contre le coup qui m'attendait. Tenant pressée contre ma poitrine la lettre de l'amiral, je gagnai lentement l'extrémité de la cime aux flancs de laquelle était attaché mon petit établissement. Il se trouvait là une anfractuosité, une sorte de repos, un plateau

de quelques pieds de large qui surplombait sur l'abîme et commandait à toute la contrée. J'avais, depuis quelques jours, choisi cette place pour venir m'y délasser de mes travaux, et c'est de là que, les yeux tournés vers la France, mes pensées s'envolaient vers elle.

Quand j'eus atteint ce lieu aimé où j'étais comme perdu dans l'espace ; quand j'eus une fois encore contemplé l'admirable et terrible tableau qui se déroulait sous mes yeux; quand j'eus reconnu une fois de plus que tout, dans la calme et indifférente nature, est immuable, hormis nous, et mesuré de l'œil le secourable abîme qui s'offrait à ma vue : « C'est bien, » me dis-je, et déchirant enfin l'enveloppe qui me cachait ma destinée, « si le mal est là, le remède n'est pas loin.., »

— Diable de cachet noir !!! fit Raymond. Décidément, si cela doit te faire trop de mal d'aller jusqu'au bout, restes-en là, mon pauvre Maurice...

— Au point où en est le comte, s'écria-t-on de tous côtés, pourquoi l'interrompre ?

— Je trouvai trois plis numérotés dans cette enveloppe, répondit Maurice en indiquant du geste qu'il poursuivait son récit.

Le premier renfermait deux feuilles de papier timbré, l'une blanche et l'autre écrite tout entière

de la main de mon vieil ami, plus une lettre signée d'un notaire de Paris qui m'engageait à lui envoyer mes pouvoirs au cas où je n'aurais aucune objection à faire aux volontés exprimées par l'amiral dans l'acte dont le double m'était expédié.

Cet acte était un testament fait par M. de V... à son lit de mort et dont les clauses principales étaient celles-ci :

« Je lègue tous mes biens par indivis à ma bien-aimée femme Suzanne de V... et à mon excellent et très-cher ami le comte Maurice de X..., à la condition expresse que chacun d'eux prendra l'autre pour époux.

« Si un an après ma mort ce mariage n'est point accompli, toutes les clauses des présentes dispositions devront être considérées comme nulles et non avenues, et mes biens retourneront à mes héritiers, si j'en ai au degré successible, ce que j'ignore, ma sœur étant morte sans enfants. »

Le second pli contenait une lettre de l'amiral à mon adresse, conçue dans les termes que voici :

« Mon cher Maurice,

« A l'heure où je vous écris, je connais le secret de ma femme et le vôtre.

« Vous dire comment ce secret qui ne devait pourtant pas beaucoup peser sur cette belle âme est sorti des lèvres de celle que j'avais si égoïstement attachée à ma vie, quelle confusion a couvert ce noble visage, pendant que, par un scrupule qu'une conscience sans tache pouvait seule connaître, elle a cru devoir me faire l'aveu de ce qu'elle a appelé les fautes de sa pensée et m'en demander pardon, ce serait vous apprendre ce que vous savez de reste, monsieur le muet, c'est que le bien a aussi sa pudeur.

« Heureusement je meurs à temps pour réparer la faute de ma vie.

« Je joins à cette dépêche l'acte qui assure cette réparation. Considérez-le, mon fils, comme le testament d'un père.

« Je meurs heureux de confier à deux cœurs comme les vôtres le soin de ma mémoire. Regrettez-moi, pleurez-moi, mais ne me plaignez pas. Ma carrière est remplie, et je vois venir la mort avec une curiosité respectueuse qui n'est pas sans un charme secret.

« Ce n'est pas à d'humbles coureurs d'aventures terrestres, comme vous et moi, qui avons fait trop de cas quelquefois des grains de poussière qu'on peut découvrir ici-bas, qu'il peut être permis

de faire fi du grand et définitif voyage qui de cette vie nous conduit à l'autre.

« Vous trouverez encore ici, mon cher enfant, un autre pli qui vous montrera que votre vieil ami a gardé jusqu'au dernier moment ses habitudes de prévoyance et de despotisme et qu'il n'a rien négligé de ce qui pouvait lui donner la certitude d'être obéi.

« Je vais confier tout cela fermé et scellé par moi-même à un brave homme de notaire qui m'a servi de complice dans ces divers arrangements. Maître R... a toute ma confiance et je le recommande à la vôtre. C'est par ses soins que, dès que je serai mort, le tout bien et dûment paraphé vous sera envoyé.

« Je suis persuadé que de votre côté tout se passera comme je l'entends, et que, sur ce, je puis mourir tranquille.

« Adieu, mon bon Maurice, adieu ! »

Suivaient la date et la signature.

Tout cela écrit d'une main si ferme, que je ne pouvais me persuader que la mort eût jamais pu la glacer.

XVI

Le troisième pli que m'avait annoncé l'amiral ne contenait que ces trois mots :

« Dans un an.

« SUZANNE DE V... »

— Eh bien ? dit Raymond à Maurice.

— Eh bien ! dit Maurice à Raymond, rien de ce qui est bon n'est inconciliable. — J'ai pleuré sincèrement mon ami.

— Et après ? dit Raymond.

— Eh bien, après, dit Maurice en rougissant, j'ai encore six mois à errer autour de la France avant d'y rentrer!

— Quel malheur, dit Raymond, qu'il ne soit pas reçu en France qu'on puisse marier sa femme de son vivant! Comme le bon amiral eût été heureux de bénir de ses mains votre union, cinq ou six ans avant de mourir, mon cher Maurice!

— Buvons au bonheur de Maurice et à la mémoire de l'amiral de V..., dit le colonel.

Tous les bras se levèrent pour répondre à ce toast.

— Messieurs, ajouta Raymond, essayons de dormir sur ce beau rêve! L'orage est calmé; il est trois heures du matin; — dans quelques heures le soleil se lèvera, nos habits seront à peu près secs, et ce serait peut-être le moment pour chacun de nous d'aller à Dresde pour en changer et chercher nos courriers. Mais auparavant je fais une motion : — c'est qu'une fois nos affaires faites à la ville, nous revenions bravement demain soir où nous sommes pour achever notre œuvre commencée. Encore une séance comme celle d'aujourd'hui, et elle sera sinon terminée, au moins fort avancée.

La motion fut acceptée. — Peu à peu le silence se fit. — Tout le monde dormait. — Fasse Dieu,

cher lecteur, que nos histoires ne vous aient pas endormi comme nous-mêmes, ou que tout au moins vous trouviez le courage de les reprendre avec nous au réveil.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

FIN.

TABLE

Pages

CHAPITRE Ier. DE DRESDE A LA BASTEI 1
— II. La Bastei. 9
— III. Éloge des garçons de café. 18
— IV. Nickel. 21
— V. Le radeau de la Méduse. 29
— VI. Fin du débarquement. 35

HISTOIRE D'UNE OPTICIENNE ET D'UN LIEUTENANT DE DRAGONS. 45
APPARTEMENT DE GARÇON A LOUER. 113
LES AMOURS D'UN PIERROT. 183

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPR.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Chez Hachette, rue Pierre-Sarrasin, 14.

VOYAGE D'UN ÉTUDIANT (de Paris à Baden, et de Baden à Cologne), 1 vol. in-18.	3 fr. 50
HISTOIRE D'UN HOMME ENRHUMÉ ET AUTRES HISTOIRES, 1 vol. in-18	3 50

Chez Michel Lévy, rue Vivienne, 2 bis.

HISTOIRE D'UN PRINCE, in-32	1 fr. »
LES BIJOUX PARLANTS, in-32	1 »
L'ESPRIT DES FEMMES ET LES FEMMES D'ESPRIT, in-32.	1 »
	1 »
THÉORIE DE L'AMOUR ET DE LA JALOUSIE. . .	1 »
VOYAGE OU IL VOUS PLAIRA (Alfred de Musset et Stahl), in-32	1 »
CHAMFORT, avec une Histoire de Chamfort, par J.-P. Stahl, — et des Pensées inédites de Chamfort; seule édition augmentée d'une table alphabétique, in-18.	3 »

Chez Dentu, au Palais-Royal.

LA PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE ET LE DOMAINE PUBLIC PAYANT, in-8°	2 fr. »

SOUS PRESSE

BÊTES ET GENS.	3 fr. »
PETIT DICTIONNAIRE DES VICES ET DES VERTUS DES FEMMES.	»

Collection Hetzel-Dentu à 3 fr. le volume.

Mme CLAUDE, par E. Muller. 1 vol.
LE BATELIER DE CLARENS, par Juste Olivier..... 2 vol.
LES PETITS ROMANS, par Alfred de Bréhat..... 1 vol.
LES JEUNES AMOURS (le même). 1 v.
UN DRAME A CALCUTTA, par le même..... 1 vol.
ROMANS CHAMPÊTRES IRLANDAIS, par Carleton et de Wailly..... 1 vol.
L'AMOUR D'UNE BLANCHE, par Ch. Jobey..... 1 vol.
AVENTURES DE KARL BRUNNER, par Assolant..... 1 vol.
HISTOIRE D'UNE BOUCHÉE DE PAIN, par Léon Macé..... 1 vol.
PAUVRE MATHIEU, par A. de Bernard..... 1 vol.
LES FRAIS DE LA GUERRE, par le même..... 1 vol.
LES STATIONS D'UN TOURISTE, par le même..... 1 vol.
RÉCITS DE LA VIE RÉELLE, par Claude Vignon..... 1 vol.
JEANNE DE MAUGUET (le même) 1 v.
COMÉDIES PARISIENNES, par Gleeves..... 1 vol.
UNE NICHÉE DE GENTILSHOMMES, par Tourguenef..... 1 vol.
JACQUELINE VOISIN, par Paul Deltuf..... 1 vol.
LA FOLLE DU N° 16, par Léon Gozlan..... 1 vol.
LE VAMPIRE DU VAL DE GRACE, par le même..... 1 vol.
BLANCHE MORTIMER, par Adrien Paul..... 1 vol.
LA DETTE DE JEU, par le même. 1 v.
LA FEMME EN BLANC, par Wilkie Collins et Forgues..... 2 vol.
L'ANGLETERRE ET LA VIE ANGLAISE, par Alph. Esquiros..... 1 vol.
LA FIN D'UN MONDE, par Jules Janin..... 1 vol.
VOYAGES DU FIRE-FLY (Delmas) 1 v.
HISTOIRE D'UNE MÈRE ET DE SES ENFANTS, par L. Ulbach..... 1 vol.
M. ET Mme FERNEL, par le même, 5e édit..... 1 vol.
LE MARI D'ANTOINETTE, par le même..... 1 vol.
L'HOMME AU CHIEN MUET, par Prosper Vialon..... 1 vol.
LE MEXIQUE, LA HAVANE ET GUATEMALA, par de Valois..... 1 vol.
CLARISSE, par Alph. Dequet. 1 vol.
JOSÉPHIN LE BOSSU, par Arnould Fremy..... 1 vol.
LES AMANTS D'AUJOURD'HUI, par le même..... 1 vol.
LES FEMMES MARIÉES, par le même..... 1 vol.
NOUVEAUX CONTES D'ANDERSEN, par Soldi et de Gramont. .... 1 vol.
LES ORIGINAUX DE LA DERNIÈRE HEURE, par Em. Colombey.... 1 vol.
LE FOU YÉGOF, par Erckmann-Chatrian..... 1 vol.
LE PREMIER AMOUR D'UNE JEUNE FILLE (Lardin et Mlle d'Aghonne). 1 v.
THÉATRE COMPLET de G. Sand. 3 v.
CONSTANCE VERRIER (le même) 1 v.
LES AMOURS DE L'AGE D'OR, par le même..... 1 vol.
HISTOIRE DE LAW, par Thiers.. 1 v.
LA BLONDE LISBETH, par Immermann..... 1 vol.
MADEMOISELLE DU PLESSÉ, par Paul Perret..... 1 vol.
LE SECRET DE POLICHINELLE, par Laurent Pichat..... 1 vol.
L'ANNÉE RUSTIQUE, par Victor Borie..... 1 vol.
HISTOIRE D'UN HOMME ENRHUMÉ, par P. J. Stahl..... »
VOYAGE D'UN ÉTUDIANT, par le même..... »

LA GUERRE ET LA PAIX, par P.-J. Proudhon. 2 vol..... 7 fr. »
THÉORIE DE L'IMPÔT, par le même. 1 vol..... 3 fr. 50
LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ, par G. Sand. 3 vol.. 7 fr. »
FLAVIE, par le même. 1 v. 3 fr. 50
LES DAMES VERTES, par le même. 1 vol..... 3 fr. 50

Sous presse ou en préparation :

LES BONNES FORTUNES PARISIENNES, P.-J. Stahl..... 1 vol.
ANTONIELLA, par Lamartine. 1 vol.
LES DEMI-DOTS, par Audeval. 1 vol.
MÉMOIRES D'UN MORMON, par L. Bertrand..... 1 vol.
VICTOIRE NORMAND (C. Vignon). 1 v.
AVENTURES ROMANESQUES, par Aurélien Scholl..... 1 vol.
LA PRINCESSE SOPHIE, par Adrien Robert..... 1 vol.
HISTOIRE DES IDÉES MORALES AU XVIIIe SIÈCLE, par Barni..... 2 vol.
DAME FORTUNE, par P. Perret. 1 v.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.